This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

POESIE

LYRIQUE

PORTUGAISE.

N.G.K.
Nascimento

De l'Imprimerie d'Ant. BERAUD, rue Mazarine, N°. 20.

Rud.t Hildebrand.

POÉSIE
LYRIQUE
PORTUGAISE,
OU
CHOIX DES ODES
DE FRANCISCO MANOEL,

TRADUITES EN FRANÇAIS, AVEC LE TEXTE EN REGARD;

PRÉCÉDÉES d'une Notice sur l'Auteur, et d'une Introduction sur la Littérature portugaise;

Avec des Notes historiques, géographiques et littéraires;

PAR A. M. SANÉ.

E na lingua, na qual quando imagina,
Com pouca corrupçao crê que he latina.
CAMOENS.

PARIS,

Chez CÉRIOUX jeune, Libraire, quai Malaquai, n° 1.

1808.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
52922B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

Deux Exemplaires du présent Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale, conformément à la Loi.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE COMTE DE L'EMPIRE

REGNAULT,

DE S.-JEAN D'ANGELY,

GRAND-OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, MINISTRE-D'ETAT, CONSEILLER-D'ETAT A VIE, GRAND-PROCUREUR-GÉNÉRAL PRÈS LA HAUTE-COUR IMPÉRIALE DE JUSTICE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

MONSEIGNEUR,

Désirant de faire connaître en France la belle langue de Camoëns, j'ai traduit quelques Odes d'un des premiers lyriques

de Portugal. Ce faible essai mettra VOTRE EXCELLENCE *à même de juger des beautés de cet idiôme, et du mérite d'un Poète qui a su prendre pour ses modèles et Pindare et Horace. D'après ces considérations, puis-je espérer,* MONSEIGNEUR, *que vous voudrez bien agréer l'hommage de cette Traduction? C'est une faveur à laquelle je n'oserais prétendre, si je n'étais rassuré par la protection éminente dont* VOTRE EXCELLENCE *se plaît à honorer les Sciences et les Lettres.*

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

SANÉ.

NOTICE

SUR

FRANCISCO MANOEL.

Ce Poète encore vivant, et l'un des meilleurs du dix-huitième siècle, naquit à Lisbonne le 23 décembre 1734. Ses parens avaient un rang distingué et jouissaient d'une grande aisance; ils purent donner à l'éducation de ce fils unique, des soins qui ont été glorieusement récompensés.

Toutefois ses premières années, comme il est arrivé à plusieurs hommes célèbres, n'annoncaient pas les espérances qu'il réalisa depuis. Le jeune Francisco fut jugé très-sévèrement par quelques-uns de ces observateurs superficiels, qui prétendent apprécier le fruit même avant la fleur, et prophétisent hardiment les destinées d'un homme à cet âge où il ne faut que savoir attendre:

on prononça qu'il aurait un esprit médiocre et lourd.

La nature l'avait richement doté ; mais s'il montra dans les premiers tems de son adolescence ces symptômes de stupeur, d'inactivité d'esprit qui motivèrent des jugemens si hâtifs et si légers, il faut en attribuer principalement le tort au système d'études que l'on suivait alors en Portugal, aux préjugés et à l'ignorance des juges. On donna pour première nourriture à ce génie naissant les creuses rêveries de la philosophie scholastique; on conçoit qu'il s'y livra sans fruit, et nous l'avons entendu se féliciter comme de l'une des bonnes fortunes de sa vie, de l'avoir promptement oubliée.

A la philosophie scholastique succéda la théologie scholastique : cette autre science ne laissa pas de profondes traces dans sa mémoire; il y apporta un dégoût insurmontable, une inaptitude radicale. On conçoit de plus en plus qu'il ait été sévèrement jugé par les hommes qui ne connaissaient que ce genre d'instruction, et n'estimaient rien au-delà.

Il était réservé à un art charmant de lui révéler sa vocation pour le premier des arts : la musique le fit poète ; et elle opéra dans ses facultés une révolution profonde, et parut renouveler son être. Le séminaire royal de Lisbonne comptait alors des maîtres illustres, et des élèves qui devinrent des maîtres. Francisco suivit leurs leçons avec ardeur, et il se rappelle encore aujourd'hui qu'il dut aux premières impressions du rithme musical, à un sentiment vif et délicat de la mélodie, cette facilité qu'il acquit de polir la rudesse de ses premiers essais, de combiner avec un art plus parfait le retour mesuré des rimes, de donner enfin à sa phrase poétique cette molle douceur, cette harmonie soutenue qui la caractérisent dans tous les genres où il s'est exercé.

L'amour acheva le réveil de ce talent qui devait honorer sa patrie. Il composa d'abord quelques romances qui n'avaient d'autre mérite que celui d'un sentiment vrai naturellement exprimé. Une jeune personne qu'il aimait avec toute la ferveur de cet âge heureux, les chantait ; et, dans sa

bouche, ces paroles naïves, cette musique sans art, lui semblaient supérieures aux accords savans des plus sublimes virtuoses d'Italie. La vanité de la jeune maîtresse s'intéressait à ces petits succès. Elle commandait des vers à Francisco; Francisco obéissait avec délices. Cependant sa tête se remplissait d'images; son goût se formait déjà par la comparaison, et le poète grandissait.

Le nombre des poésies qu'il composa avant sa quarantième année est presqu'incroyable; la galanterie les dicta presque toutes. Il était homme du monde, doué d'une belle et expressive physionomie. Quelques femmes aimables ou illustres de ce tems lui ont dû l'immortalité de leur nom, de leurs graces et de leurs vertus; elles vivront toujours dans les vers qu'elles lui inspirèrent, et dont la plupart ont survécu à la magie de l'à-propos, et sont demeurés classiques.

Cependant le plus sûr mobile de tout succès véritable, de toute gloire dans les lettres et dans les arts, l'instruction, lui

manquait encore. Combien le Portugal était déchu de cette splendeur littéraire où, sous des règnes plus heureux, féconds en grandes choses et en grands talens, il avait élevé le génie des Camoëns, des Ferreira, des Osorio, des Andrade, des Barros, des Sà e Miranda ! L'instruction publique était dans une situation déplorable ; à la cour et parmi les grands, ignorance profonde et sans espoir, nul sentiment des lettres et des arts, nulle conviction de la gloire qu'ils procurent en retour de l'esprit qu'on leur donne. Dans l'église, dans les universités, ignorance pire encore ; car celle-là se méconnaissait elle-même, se croyait science, et triomphait dans un labyrinthe inextricable de subtilités prétendues philosophiques, dans d'interminables et incompréhensibles discussions théologiques, dans d'incroyables sermons de moines aussi barbares encore à cette première moitié du dix-huitième siècle, alors que nous possédions des Massillon et des Fléchier, que nos Barlette et nos Ménot du quinzième.

A la tête de la soi-disante littérature de ce tems-là, se trouvait un corps qui, plus fidèle aux glorieuses traditions des derniers âges, aurait pu la soutenir avec honneur; mais ce corps s'était infecté de la corruption générale. Bien indigne d'une si belle mission, l'académie de Lisbonne, qui avait reçu le dépôt de tant de richesses littéraires, qui avait pour guide et pour modèle les beautés grandes, fortes et simples de Camoëns et de ses émules, ne donnait que des leçons de mauvais goût. Les *concetti* les plus ridicules, les ritournelles de la mythologie la plus usée et la plus fade, d'insipides madrigaux, les froides niaiseries d'un bucolisme assoupissant, telle fut la littérature portugaise sous le règne de Jean V.

Dans une telle décadence des esprits et de l'art, Francisco Manoel n'eut point de maîtres, et n'en pouvait avoir; il dut se former seul. Né à cette époque où se perdit insensiblement la belle langue que le chantre de la Lusiade avait fixée, où le petit esprit et le faux esprit se décorant du nom

de *bel-esprit*, triomphaient des beautés solides et vraies, c'est le principal trait de son éloge d'avoir contribué puissamment à les remettre en honneur. Avec lui concoururent à cette noble entreprise le célèbre et infortuné Garçao qui, dans l'inexpérience de sa jeunesse, avait cédé un instant à la séduction générale et s'en sauva de bonne heure par la seule force de son talent; l'illustre Diniz et d'autres hommes distingués qui, vers le milieu du dernier siècle, ramenèrent par l'opiniâtreté de leurs exemples la littérature portugaise à ses véritables sources; les anciens, et Camoëns.

Le tremblement de terre de 1755 mit la vie de Francisco Manoel dans le plus grand danger. Il se trouvait à ce terrible moment dans l'église patriarchale, et ne dut son salut qu'à la vîtesse de ses jambes, à l'heureuse témérité avec laquelle il franchit, pour gagner les campagnes, les rues encombrées de ruines, au milieu d'une pluie de pierres, vingt fois renversé par les se-

cousses, et croyant trouver à chaque pas la mort.

Quelque tems après, cette curiosité qui s'attache à tous les événemens extraordinaires, l'amour du merveilleux, conduisirent dans cette ville si malheureuse plusieurs étrangers de distinction; Francisco Manoel les rencontra dans les sociétés qui, à peine remises de l'effroi général, commençaient à se réunir. Il rechercha ces hommes instruits; il connut dans leurs entretiens les trésors littéraires que possédaient la France, l'Angleterre et l'Italie; il étudia leurs langues: bientôt il fut initié à la littérature de trois peuples si célèbres, et capables d'en profiter; mais il eut toujours une préférence réfléchie pour la belle langue de l'antique Rome, mère de la science et source pure de toutes ses beautés. Son génie l'entraînait sur tout vers la poésie lyrique; Horace fut son modèle favori; il était dejà son poète, plus tard il devint aussi son philosophe; et quand la persécution entoura sa vie du plus effrayant péril;

quand, la victime étant sauvée, ses cruels ennemis l'eurent dépouillée de ses biens et détruit son bonheur, Horace fut son *vade mecum* assidu, son compagnon d'exil et son consolateur.

Il avait fait de bonne heure une profonde étude de la morale dans les ouvrages de ses chers anciens. Les Traités de Cicéron le charmaient; il recueillait dans celui des *Devoirs* ces principes d'une éternelle verité, ces règles de conduite, auxquels il s'efforça de se conformer toute sa vie.

Pour se former un style, il traduisit, selon le conseil de ce même Cicéron, les morceaux les plus parfaits des grands écrivains dans tous les genres. Ses travaux sur l'orateur de Rome, ce modèle si varié, si admirable de tous les styles, sur Tite-Live, Salluste et Quintilien, sur Horace, Ovide et Tibulle, sur Milton et Métastase, furent immenses. Il s'exerça particulièrement avec les excellens auteurs français. L'ardeur de savoir triomphait à ce point de sa paresse native, et c'est la plus difficile victoire qu'il ait remportée sur lui-même.

Ce laborieux commerce avec les anciens et les plus illustres modernes lui donna cette merveilleuse facilité pour la composition qui survit encore à son grand âge, facilité si docile qu'il écrivait, pour ainsi dire, sans préparation, *stans pede in uno*, ces Odes qui l'ont placé au premier rang parmi les lyriques de son pays, et qui vivront autant que la langue portugaise; ces Épîtres où la philosophie d'Horace et de Pope se montre ornée des graces d'une poésie simple à tous les sujets, toujours harmonieuse et forte.

Ses belles et mâles études avaient un but qui intéressaient son esprit et celui auquel il se sentait capable d'atteindre. Il voulait rendre à la langue portugaise cette élégante concision, cette euphonie, cette pureté vraiment latines, qui avaient brillé dans les anciens classiques. Il fit une lecture méthodique et suivie de la Lusiade et de toutes ses Variantes, de l'excellente Vie de D. Jean de Castro, par Freire d'Andrade, et de plusieurs autres grands poètes et prosateurs. Il les lisait, la plume à la main, notant avec soin ces hellénismes et ses lati-

nismes élégans, qui s'identifiaient d'eux-mêmes, avec une grace parfaite, au génie particulier de sa langue. Voulant, à l'exemple de ces grands hommes, accroître encore cette masse de richesses latines, il introduisait des expressions neuves, et scrupuleusement dérivées de l'idiôme romain; il remettait en honneur d'anciennes formes de langage, jadis consacrées par des ouvrages célèbres, et depuis oubliées; mais un goût délicat présidait à ce tirage de l'or le plus pur; le *mieux* ne venait pas corrompre le *bien*. Il aspirait à parler et à écrire la véritable langue portugaise; il ne la reconnaissait plus dans les faibles productions de ses contemporains, et ses travaux tendaient moins à innover qu'à réformer et à conserver.

En toute entreprise que l'on prétend soumettre à un examen sérieux, on doit considérer le point d'où l'auteur est parti, les circonstances et les lieux: ainsi, pour concevoir l'extrême mérite de ces fortes études, la vigueur de tête et de sens qu'elles prouvaient, il faut se faire une juste idée de la

déplorable situation des lettres à cette époque. Ce n'était point un homme ordinaire qui pouvait secouer avec cette audace les lisières du mauvais goût, des préjugés, des habitudes générales, entrevoir une si vive lumière au milieu de si épaisses ténèbres, se créer une carrière, et y marcher d'un pas infatigable.

Francisco Manoel avait une admiration si vraie pour les grands modèles, que, dans sa vingt-sixième année, il dérobait encore au public, avec un soin extrême, les poëmes nombreux qu'il avait composés ; modestie bien rare dans un âge si confiant et si vain. Un de ses amis voulant l'arracher, malgré lui, à cette obscurité dont il s'enveloppait, publia un choix de ses poésies; service heureux et funeste ! le poète y gagna la gloire, mais il y perdit tout son bonheur. Dès ce moment, il lui fallut expier cet éclat qu'il n'avait point recherché, cet éclat qu'une modestie sincère et persévérante aurait dû lui faire pardonner ; mais l'envie pardonne-t-elle jamais ?

La faction des mauvais rimeurs, des

Cotins et des *Pradons* portugais, faction puissante par le nombre, puisqu'elle composait à-peu-près toute la littérature, et par l'appui qu'elle trouvait dans quelques grands, quelques femmes même qui, lancées dans cette ridicule carrière, croyaient avoir aussi leur amour-propre à défendre; cette faction se ligua contre le poète. On peut dire qu'ils n'avaient même pas la mesure de cette supériorité accablante; mais, à son apparition, elle avait excité une vive et agréable surprise; elle avait obtenu des suffrages illustres et désintéressés : les envieux ne pouvaient donc la méconnaître; et ils la haïssaient. De son côté, le poète, involontairement engagé dans cette lutte, ne céda pas. Un orgueil très-noble, le sentiment naturel de ses forces, exaltèrent son ame; il rendit sarcasmes pour sarcasmes, et *dent* pour *dent*, ne ménageant point le ridicule à ces petits et dangereux ennemis, exprimant avec une franchise tour-à-tour amère et gaie, son mépris pour le misérable système de poésie qu'ils prétendaient défendre. Satisfait du succès de ses pre-

mières armes contre le mauvais goût et les fausses prétentions, il continua de marcher d'un pas ferme dans cette route *ancienne* où l'avaient conduit de bonne heure l'instinct le plus heureux, un sentiment exquis du vrai beau, et la justesse de son esprit.

L'envie cessa d'écrire, mais non de haïr et de persécuter. Il est déplorable d'avouer que les malheurs de Francisco Manoel commencèrent avec sa renommée littéraire, et que les vengeances implacables dont il fut long-tems après la victime, avaient réellement leur source dans les viles passions de quelques amours-propres irrités, dans les lâches ressentimens de ces rimeurs qu'il ne châtiait plus que par ses exemples. Un grand talent est un grand ennemi, quand les grands talens sont rares; Manoel éprouva douloureusement cette triste vérité, que tous les siècles ont confirmée; les animosités littéraires attisèrent de bien loin ces haines sacerdotales et politiques sous lesquelles il succomba.

Une fortune indépendante suffisait à ses goûts studieux : il pouvait en partager les

douceurs avec quelques amis intimes, hommes d'un esprit cultivé, et dont quelques-uns l'aidaient, par leurs talens, à restaurer la grande école de Camoëns; car les *Dorat* et les *Pezai* de ce tems ne lisaient plus ce divin poète; et si les Anglais apprirent d'Addisson à apprécier leur Milton, on peut dire que Francisco Manoel contribua puissamment à rappeler aux Portugais qu'ils avaient l'honneur de posséder un poëme épique. Quelques négocians français, allemands et italiens, établis à Lisbonne, et joignant le goût des lettres à la science commerciale, augmentaient le petit cercle. Les célèbres écrivains des deux derniers siècles faisaient leurs délices; ils aimaient à discuter leurs idées profondes et généreuses: mais ces discussions étaient calmes et solitaires. Cette petite société donnait l'exemple de la soumission à l'autorité souveraine; les hommes qui la composaient aimaient leur belle patrie pour elle-même, et les vœux que dès-lors ils formaient pour son bonheur, pour la destruction des abus, ne

passaient pas les limites de l'appartement où ils se rassemblaient.

Cette réunion modeste, où des hommes paisibles jouissaient en commun de leurs lumières et de leur amitié, attira l'attention de quelques moines. Francisco Manoel avait osé quelquefois rire un peu haut de leur incroyable ignorance, de leurs prédications barbares, condamner l'hypocrisie de quelques-uns et l'intolérance de tous : une traduction du *Tartuffe* de Molière, et d'autres ouvrages empruntés des littératures étrangères, circulaient dans les sociétés de la capitale ; on crut y reconnaître sa manière : de là lui vint le funeste renom de *philosophe*, arme empoisonnée dont on se servit pour le perdre. Déjà toutes ses démarches, les actes les plus indifférens d'une vie qui ne se cachait point, parce qu'elle était irréprochable, étaient curieusement épiés. Disons-le ce mot terrible : Francisco Manoel était devenu suspect à l'Inquisition !...

Ce corps, toujours redoutable jusqu'à ces derniers tems, quoiqu'on ait bénévo-

lement écrit de son prétendu retour à des maximes plus humaines, et au véritable esprit de l'Evangile, soupçonna, ou plutôt supposa des complots anti-religieux où il n'y avait que des communications littéraires, des causeries philosophiques, des soupers assaisonnés par la gaîté et par les graces; Francisco Manoel, déjà chargé de tant de petites haines, Francisco Manoel, dont les talens étaient célèbres, fut la victime choisie.

La trame s'ourdissait dans l'ombre; elle éclata par une circonstance aussi petite que ces ridicules prétentions littéraires, qui lui avaient autrefois suscité ses premiers ennemis.

Il eut une discussion très-vive avec une personne d'un rang élevé : leurs deux familles étaient unies; Francisco Manoel avait prodigué à cette personne les plus actives consolations, à une époque où elle avait encouru la disgrace du Prince et celle d'un Ministre tout-puissant. Ce gentilhomme, d'un caractère fort peu noble, se crut blessé dans son orgueil; il conçut de basses idées

de vengeance. Les ennemis de Francisco Manoel caressèrent les passions de cet ingrat, ils enflammèrent sa haine ; et, rentré dans la faveur, il se fit l'indigne instrument de leurs complots. Il noircit des plus fausses accusations un sujet soumis, calomnia son christianisme, obséda le Monarque, surprit sa religion, et se servit d'une main royale pour frapper un coup plus inévitable et plus mortel. Ce sont les rois faibles qui font les mauvais conseillers. Sous le règne vigoureux des véritables rois, on ne dispose point ainsi du bras du Prince pour opprimer l'innocence au profit de quelques sujets privilégiés : mais un grand Souverain a délivré le Portugal de ces funestes abus.

L'Inquisition, forte de l'assentiment du Roi, ne garda plus de mesures. Le 4 juillet 1778, un chevalier de l'Ordre du Christ (des hommes d'un rang distingué daignaient encore remplir les fonctions de *familier du Saint-Office*), se présenta chez Francisco Manoel à six heures du matin. La contenance de cet homme, son air contraint, son trouble visible, furent un trait de lumière

pour le poète ; le sang-froid et le courage le sauvèrent dans ce terrible moment. — « Je devine ce qui vous amène, lui dit-il avec calme : point d'éclat ; je m'habille et vous suis ». Il se vêtit à la hâte, ouvre son secrétaire, prend quelques lettres de change, un peu d'argent, saisit un de ces poignards à pointe de diamant dont la trempe est exquise, s'élance sur le familier qui, avec la physionomie d'un coupable, se tenait debout devant une croisée, lui présente la pointe au cœur, et lui dit : « Si vous faites un seul mouvement, si vous proférez une parole, vous êtes mort » ! Le chevalier pâlit, reste muet et immobile. Manoel s'enveloppe de son manteau, sort, enferme son ennemi, et se précipite sur l'escalier. Le cocher et le laquais de l'émissaire font mine de lui barrer le passage ; Francisco Manoel était extrêmement vigoureux : il terrasse le cocher d'un coup de poing, passe outre, traverse la rue qui était encore déserte, voit ouverte à quelques pas la porte de l'hôtel du comte de****, s'y précipite, franchit les cours, trouve une issue, et pénètre

dans une autre rue peu fréquentée, d'où il se réfugie chez un négociant français son ami, qui l'accueille avec empressement.

Il avait échappé au danger le plus imminent; mais, que de périls encore, et que d'angoisses! On peut se figurer celles qu'il dut éprouver pendant les onze jours qu'il passa encore à Lisbonne. Le noble sentiment de l'amitié déploya, dans ces circonstances cruelles tout ce qu'il a d'élévation, de tendresse et de magnanimité. La résolution de Francisco Manoel et sa vigueur physique l'avaient sauvé des mains du familier; le dévoûment de ses amis fit le reste. Tandis qu'il se dérobait à tous les regards, dans l'asyle le plus secret de la maison du négociant, ces hommes généreux parcouraient les divers quartiers de la ville, les cafés, les promenades et les sociétés, se mettant aux écoutes, et guettant la rumeur publique. Ils apprirent chez le comte de **** qui aimait et estimait notre poète, une heureuse nouvelle : le paquebot anglais venait de mettre à la voile, et l'on disait que Francisco Manoel s'était sauvé à bord.

Ses amis s'empressèrent d'accréditer ce bruit, qui faisait une diversion avantageuse. Ils revinrent tranquilliser le proscrit, et ne s'occupèrent plus qu'à préparer les moyens de le faire sortir de Lisbonne et du royaume. Un navire français était prêt à faire voile pour le Hâvre-de-Grâce ; mais il ne devait lever l'ancre que dans onze à douze jours, si les vents le favorisaient.

Ces onze jours, ces onze siècles, Francisco Manoel les passa dans une anxiété qu'on peut aisément se figurer. Ses amis pensèrent qu'il importait extrêmement à sa sûreté de changer souvent d'asyle. Ils le cachèrent donc alternativement chez eux. Tous les soirs il sortait sous divers travestissemens, fuyant les quartiers populeux, allant passer la nuit à toutes les extrémités de Lisbonne. Ses amis le précédaient et le suivaient dans ces excursions périlleuses, ayant l'œil sur lui, et prêt à se dévouer pour le défendre. Le jour, ils continuaient d'aller aux informations, et d'épier les bruits publics.

L'aventure de Francisco Manoel et du fa-

milier, l'évasion hardie du proscrit, étaient la nouvelle du jour. On se racontait à l'oreille que le malheureux émissaire, délivré de sa prison, étant allé rendre compte de sa déconvenue à l'Inquisiteur-général, en avait reçu les reproches les plus accablans : soit honte, soit chagrin, soit peur, il ne survécut pas long-tems à l'impression terrible qu'il en ressentit.

Souvent les hommes généreux, qui veillaient sur le salut de Francisco, recueillaient en frémissant les regards féroces et les vœux cruels de ses persécuteurs. Un de ses plus chauds amis, le comte de ****, étant allé faire une visite officieuse à l'un des Inquisiteurs, entendit avec une joie secrète, mêlée d'un sentiment d'effroi, ses doléances sur l'évasion du malheureux poète. « Il a bien fait !.... » Ces mots lui échappèrent, et le comte put y pressentir la destinée de son ami, s'il fût tombé dans leurs mains, ou s'il était jamais découvert. Ces longues journées d'angoisses et de terreur coulaient avec une lenteur accablante. Le navire,

prêt à mettre à la mer, attendait les vents à Paço-d'Arcos, petite anse sur le Tage, à deux lieues de Lisbonne.

Enfin, le onzième jour (15 juillet 1778), à minuit, le marquis d'****, ami chaleureux, homme éclairé, militaire plein de courage et d'honneur, entre dans l'asyle de Francisco Manoel, l'embrasse, et lui dit : — « Vous partez pour la France. — Eh ! » bien, pour la France, soit : mais, ô Portugal !.... — Vous n'avez pas un instant » à perdre ; prenez encore ce dernier travestissement ». C'était le costume des matelots qui travaillent au chargement des navires. Ils montent dans la voiture du marquis, atelée de quatre vigoureux chevaux, et roulent avec la plus grande rapidité. Ils passèrent devant la maison de Francisco Manoel, encore gardée par de nombreuses sentinelles : le moment fut bien pénible ; il ne devait plus y rentrer ; son cœur se serra.

Ils arrivèrent à Paço-d'Arcos. Le navire ne tenait plus que sur une seule ancre. Francisco se mêle aux matelots sur la

plage, et roule à bord un cabrouet plein d'oranges ; le voilà sur le pont ! On appareille ; mais encore des dangers ! Le signalement du proscrit avait été envoyé à tous les postes des frontières, à tous les commandans des forts : il fallait passer sous le canon des citadelles de Bugio et de San-Juliano, qui défendent les deux rives du Tage à son embouchure, et s'en faire reconnaître. Le proscrit avait des inquiétudes. — « Soyez tranquille, lui dit le ca» pitaine ; les commandans sont mes amis, » ils ne visiteront pas le navire. » En effet, les sentinelles se contentèrent de crier : qui vive ! « — Navire Portugais! répondit le pilote. » (Il en avait le pavillon.) On est au large, on s'embrasse, on pleure de joie. — « Vous voilà sauvé, mon ami ! dit le ca» pitaine ; maintenant, déjeunons. »

Nouvelles alarmes ! Le vieux navire était resté long-tems à l'ancre, et tirait peu d'eau ; des bois s'étaient disjoints à l'ardente chaleur du soleil ; on découvre une voie d'eau. Tout le monde se presse aux pompes. On parlait déjà de relâcher à Oporto, où Fran-

cisco Manoel devait être signalé avec plus de soin encore : cette ville était le point de départ d'un grand nombre de vaisseaux ; mais, à force de travail, on réussit à fermer la voie d'eau, et le danger disparut.

En mer, ils coururent encore des périls ; ils eurent en vue des chebecks Barbaresques, auxquels ils échappèrent. Plusieurs navires Américains les visitèrent le sabre à la main ; la guerre de l'Indépendance se poursuivait alors avec acharnement. Un grain les jeta jusques dans les eaux des Açores ; ils se crurent à la veille de périr sur les rescifs de Jersey. Enfin, après une longue navigation de 27 jours, ils arrivèrent au Hâvre. Francisco Manoel se rendit à Paris, le 13 août de cette même année. Dans les premiers tems de son exil, le chagrin, les dégoûts, l'abandon subit où il se trouvait, les souvenirs de sa patrie, abattirent son courage ; il fut long-tems malade, et il s'écoula plus d'une année avant qu'il eût la force de chercher une distraction nécessaire dans la nouveauté des lieux où il se trouvait jeté, et dans les charmes de l'étude.

Tous les détails qu'on vient de lire, sont vrais ; plusieurs des témoins vivent encore. Sans doute, il est plus d'une fiction romanesque qui présente moins d'intérêt que cet exact récit ; mais si le lecteur en trouve un peu dans les faits que nous venons de raconter, qu'il soit bien convaincu que tout le mérite en est à ces faits eux-mêmes ; et certes, il concevra d'autant moins de doute qu'il croira davantage à la vertu, et qu'il sera mieux informé de la situation des choses, des maximes du gouvernement, et de l'état des mœurs en Portugal, sous les règnes de Jean V et de Joseph Ier.

Ainsi fut sauvé des plus effroyables périls, par la seule Providence et le généreux dévoûment de l'amitié, l'un des hommes les plus intéressans de ce beau pays. Le secret de sa retraite, renfermé entre six de ses amis et leurs familles, ne fut pas compromis une seule fois : pas une seule indiscrétion, pas un seul instant de faiblesse. Il les trouva tous fidèles, parce qu'il avait su les captiver tous par la noblesse de son

caractère, la bonté de son cœur, et le charme de son esprit.

Ainsi fut traité, vers la fin du 18e. siècle, et dans un pays où régnait d'ailleurs une élégante politesse de mœurs, où la civilisation s'était perfectionnée sous d'autres rapports, le meilleur et le plus inoffensif des hommes, un sujet paisible et soumis, un poète illustre, un littérateur livré à toute cette insouciance, à ce besoin du repos qui caractérisent ordinairement les hommes de cette classe, amoureux seulement de deux loisirs, du commerce des Muses et de l'amitié. Il avait voulu réformer la littérature de son tems, et châtier le mauvais goût; il y avait réussi. Il philosophait avec ses amis; il riait doucement de quelques sermons bizarres, et de quelques traits d'une déplorable hypocrisie; il formait des vœux pour une tolérance raisonnable et accommodée des mœurs publiques; et ces vœux, il ne leur donnait point une publicité affectée ou séditieuse; c'étaient d'innocentes causeries, des épanchemens sans calculs et sans système. Il

avait offert à ses contemporains, dans des traductions élégantes, de meilleurs modèles d'éloquence, de philosophie et de critique : tels furent ses crimes, ses seuls crimes! Voilà comment lui furent suscitées les persécutions de la haine et du faux zèle, que son exil, sa perte irrévocablement consommée, ses cheveux blancs, ne désarmèrent pas, comme on le verra bientôt.

Ne calomnions pas le Portugal : dans tous les tems et dans tous les pays, on a commis de ces grandes injustices. L'antiquité, les âges modernes ont eu leurs martyrs littéraires ; nous ne répéterons point les lieux communs des malheurs d'Homère, d'Ovide, du Tasse, de Milton, de Galilée ; n'accusons pas non plus les seules institutions, les seuls gouvernemens : avouons que, parmi tant de victimes célèbres, il y eut aussi quelques victimes de leurs propres torts ; mais devons-nous taire, puisque notre sujet nous y conduit, qu'en Portugal, le mérite et les services rencontrèrent trop souvent le dédain, l'ingratitude et l'abandon. Ce rare génie, le poète de l'hé-

roïsme et des graces, celui qui illustra éternellement sa patrie par le don d'un poëme épique, Camoëns, négligé des rois et des indignes neveux de ces grands hommes dont il avait immortalisé les noms, méconnu d'un peuple ignorant et affamé d'or, *vécut et mourut pauvre* (1): le conquérant de Diù et de l'empire du Samorin (2), termina sa carrière à Goa, dans la disgrace de son Prince; Pachéco, le fléau de l'Indostan, passa ses derniers jours dans un hôpital, où il servait en qualité d'infirmier; Antoine Galvaõ, le défenseur et l'historien des îles Moluques, guerrier désintéressé, écrivain sage, n'obtint pour toute récompense de ses longs travaux, qu'une obcure retraite dans un établissement consacré à la vieillesse et à l'indigence; même au 18.e siècle, l'un des coopérateurs de Francisco Manoel dans la grande entreprise de la restauration littéraire, le poète Garçaõ expiait dans les cachots, où il périt, le malheur d'avoir été

(1) On lit ces mots dans son épitaphe.
(2) Don Jean de Castro.

doué d'un caractère faible et débonnaire que le marquis de Pombal ne pardonnait point aux exécuteurs de ses ordres absolus. Ce ministre habile et profond sous plusieurs rapports, qui fut capable de concevoir la haute idée de réformer sa nation, qui même était ami des lumières, ne sut être ni clément, ni juste. Le plus illustre élève de Boërhaave, le médecin Sanchez, dont notre Vicq-d'Azyr a consacré la mémoire dans un élégant éloge, chassé du Portugal par des persécutions et des intrigues, allait vouer au service d'Elisabeth et de Catherine II, des talens que la Maison de Bragance aurait dû s'approprier avec jalousie. L'histoire du Portugal, comme celle de toutes les nations, ne présente que trop souvent ces tristes exemples du mérite méconnu, et de la supériorité des talens persécutée.

Notre France fut toujours l'asile des infortunés. Francisco Manoel est devenu Français par affection, par reconnaissance, par le droit sacré du malheur et de l'hospitalité. Il trouva dans notre patrie le repos et la sécurité, les premiers besoins de l'homme; mais la médiocrité de ses ressources, sur-tout l'i-

gnorance de la langue le condamnèrent à un isolement pénible. L'Inquisition avait confisqué tous ses biens. Né pauvre en Portugal, il aurait pu s'y créer par son travail d'honorables moyens d'existence ; il n'avait point ce support dans une terre étrangère dont l'idiôme ne lui était pas familier. Quelle force ne fallait-il point pour soutenir de telles disgraces ?

Plusieurs années après, un gentilhomme portugais, qui a joué un rôle considérable dans les affaires politiques de son pays, fut nommé ambassadeur de la cour de Lisbone en Hollande. Il aimait Francisco Manoel, et était du petit nombre de ceux que ses malheurs n'avaient point refroidis. Il appela notre poète à La Haye, et lui prodigua long-tems toutes les douceurs de l'hospitalité la plus généreuse.

L'ambassadeur ayant reçu de sa cour une mission plus éloignée, Manoel revint à Paris qu'il n'a pas quitté depuis cette époque. La révolution française éclata : ce mémorable évènement absorba toutes les pensées, tous les intérêts. Résigné désormais à son sort et

vivant dans l'obscurité la plus profonde, Manoel trouva sa consolation dans les lettres. Combien n'ont-elles pas fait pour celui qui avait tant fait pour elles! C'est bien à son égard qu'elles ont justifié le magnifique éloge que leur consacra Cicéron; elles ont été véritablement ses compagnes et son appui, nuit et jour, sur terre et sur mer, dans la solitude des champs, à la ville et dans les misères de l'exil.

Ses rapports habituels avec les Français ne lui firent point oublier sa langue natale. Sa passion pour ce noble et bel idiôme se confondait avec sa tendresse pour son pays; car nous devons lui rendre cette justice, que nous ne l'avons jamais entendu parler du Portugal qu'avec amour et respect, mérite bien rare chez ceux qui ont à se plaindre de leur patrie, et qui ont eu le malheur de la quitter. C'est une nouvelle preuve de ce patriotisme ardent que, durant un exil de trente années, parlant tous les jours une langue qui n'était pas la sienne, il ait tellement gardé le sentiment des beautés classiques de celle de ses pères, de son élégance

et de sa pureté, qu'on ne citerait pas un seul gallicisme dans les ouvrages qu'il a composés en France.

Ces ouvrages sont très-nombreux. C'est de Paris qu'il donnait à ses amis en Portugal ces épîtres où brillent tous les genres de mérite, où, digne imitateur d'Horace, de Boileau et de Pope, il dicte en se jouant des leçons d'une philosophie tantôt mâle et élevée, tantôt consolante et enjouée, rend les oracles du goût le plus pur, et couvre d'un ridicule éternel les mauvaises productions, les fausses doctrines de quelques rimailleurs de son pays, qui, n'étant plus contenus par sa présence et ses exemples, travaillaient à replonger les lettres dans la barbarie d'où il les avait tirées.

Après l'avoir réduit à fuir pour éviter la mort, après l'avoir dépouillé de l'héritage de ses ancêtres, ses persécuteurs le calomniaient en Portugal; ils s'ingéniaient avec un exécrable acharnement à lui supposer des crimes, à lui ravir l'honneur, à lui ôter toute considération: mais les viles menées tournaient à la confusion de leurs au-

teurs. On dévorait en secret les ouvrages de Manoel, et depuis la révolution surtout, il n'est point de Portugais qui, se trouvant à Paris, n'ait regardé comme une bonne fortune, et comme une sorte de devoir, de lui rendre visite. Il eut même la consolation de revoir quelques-uns de ces vieux amis, au plus grand nombre desquels il a aujourd'hui la douleur de survivre. C'est dans ces occasions si rares et si chères qu'il perdait le sentiment de ses malheurs et de ses privations. Assis à table avec ces compagnons de sa jeunesse, il laissait échapper de sa verve ranimée quelques-unes de ces Odes qu'on pourrait dire sorties du moule de son cher Horace, et qui font les délices de ses compatriotes. Les convives s'abandonnaient au charme de l'entendre, et bientôt leur cœur se serrait, quand ils voyaient un homme d'un si rare talent, digne d'occuper dans sa patrie les emplois les plus honorables, autrefois riche et caressé, languissant aujourd'hui chez l'étranger, déjà vieux, pauvre, oublié, et conservant la paix de son

ame, retrouvant l'humeur enjouée de ses beaux jours pour fêter ses amis, heureux au-delà de toute expression de ce qu'ils venaient s'asseoir à sa table indigente.

Pour se procurer quelques adoucissemens à son sort, il travaillait dans sa langue natale, et, du fond de son exil, il donnait encore à sa patrie des leçons de goût ; mais l'Inquisition n'avait pas daigné l'oublier : elle le poursuivait jusques dans ces travaux innocens qui devaient le nourrir, et arrêtait impitoyablement le débit de ses ouvrages. Traduisait-il du latin l'élégant historien du *grand Emmanuel* (1)? on voulait bien reconnaître l'utilité de cet ouvrage vraiment national et classique ; les universités le réclamaient ; l'excellence de la traduction arrachait au gouvernement l'ordre de l'imprimer à ses frais, et il abandonnait à l'auteur le profit de l'édition entière ; mais les persécuteurs secrets étaient

(1) L'évêque Osorio. « De rebus gestis Emmanuelis magni ».

là pour enchaîner la justice et la bienveillance du Prince ; car le Prince ne régnait point par lui-même, et le malheureux exilé ne retirait pas une obole de son travail.

Les haines étaient si peu désarmées par cette longue infortune, que plusieurs fois l'Inquisition ne dédaigna pas d'employer la ruse et de lâches détours pour se ressaisir de la victime et l'attirer en Portugal. Des voyageurs très-suspects, quelques moines même venaient visiter Francisco Manoel dans sa retraite : leur langage était benin et velouté. Ils l'admiraient, ils le plaignaient. Sous quelles injustes préventions il avait succombé ! quelle renommée littéraire il avait dans sa chère patrie ! Il devait y rentrer bien vîte ; on le recevrait à bras ouverts ; son retour serait une sorte de triomphe ; on lui restituerait ses biens ; il vivrait heureux, estimé et chéri de tous. Point d'ombrages, point d'alarmes ; tout était oublié, tout était pardonné..... Dirons-nous que l'un des membres de l'Inquisition ne rougit pas de lui écrire sur le même sujet une lettre mielleuse et perfide ? Mais

Francisco Manoel connaissait bien le monstre, et il se démêla de tous les pièges.

C'est à Paris qu'il composa, au bruit des triomphes des Français et des Américains dans le Nouveau-Monde, cette Ode magnifique sur la décadence du Portugal, qui est la deuxième de ce Recueil, habile imitation du *Pastor cum traheret* d'Horace, mais où l'on n'aperçoit jamais les lisières de l'imitateur : tant il sait être lui-même, en suivant de près le modèle.

Ses productions en vers forment plusieurs volumes, sous le titre de *Versos de Filinto Elysio :* c'est son nom académique, les sociétés littéraires en Portugal ayant adopté l'usage italien de donner à leurs membres un surnom emprunté des anciennes Bucoliques.

C'est l'extrême variété de ses talens, le ton plus antique, et par conséquent plus français, de ses productions, qui nous ont décidés à leur donner la préférence. Nous nous sommes bornés à un choix d'odes, et en petit nombre ; dans ce genre, la curiosité du public est facile à épuiser. Nous

voulions d'ailleurs imprimer le texte portugais, nous étant proposés spécialement de faire connaître cette langue. Si notre traduction en facilite suffisamment l'intelligence, notre but est rempli : nous réclamons pour le reste l'indulgence du lecteur.

Des Poëmes, des Epîtres philosophiques et critiques, des Satyres, des Dythirambes bacchiques pleins de verve et de feu, des Eglogues, des Métamorphoses, des Fables, des Contes, des Epigrammes et des Sonnets, composent les autres OEuvres de Francisco Manoel. Entre presque tous les Poëtes portugais, il n'a véritablement été donné qu'à lui de marier ainsi toutes les cordes de la lyre, et de laisser plus d'un modèle dans tous les genres. Parmi ses contemporains, Diniz est un poëte très-élevé, un lyrique plein de nerf, d'ame et d'impétuosité ; mais on dirait que sa lyre n'a qu'une corde, et ne saurait jamais rendre que les mêmes accords. Son génie fier manque de souplesse, bien inférieur en ce point à notre grand Rousseau, et à Manoel son émule. Si l'on en excepte le poëme du *Goupillon*,

où Diniz s'est montré un grand imitateur de notre immortel Boileau, auquel il doit évidemment son cadre, son plan, et le type original de toutes les fictions qu'il y a très-habilement enchaînées ; le talent de Diniz se renferme dans le seul genre pindarique, et l'*Os magna sonaturum*, ce qui est une grande raison pour être souvent sublime, admirable, mais pour amener par fois la fatigue et l'ennui. Au reste, il est généralement avoué en Portugal que Francisco Manoel et Diniz sont les deux premiers poètes du 18e. siècle.

Leurs émules, l'infortuné Garçaõ que nous avons déjà cité, et Maximiano Torres encore vivant, sont des poètes élégans et purs, quelquefois élevés, plus souvent gracieux. Ils sont rarement sortis des limites de l'Ode philosophique, de la Cantate, et du Sonnet.

On a exagéré le mérite de Barbosa du Boccage, né à Lisbonne, d'une famille liée par le sang à notre célèbre Madame du Boccage. Le poète mourut il y a deux ans, et l'espèce d'apothéose littéraire qu'on lui

décerna, lorsqu'un lyrique bien supérieur, Maximiano Torres, est à peine remarqué, convainquit tous les hommes d'un goût pur que l'art dégénère en Portugal, que les petits ornemens, l'afféterie, prédominent sur les beautés nobles, simples et vraies. Ce n'est pas que du Boccage soit un poète sans mérite; quand il n'est pas précieux, il fait des vers élégans et agréables. On lui doit des traductions estimables des Saisons de Saint-Lambert, des Jardins de notre Delille, et du Poëme des Plantes de M. Castel; mais on y retrouve trop souvent les défauts habituels que nous venons d'indiquer. Dans le genre de la traduction en vers, il s'élève aujourd'hui en Portugal un talent qui a laissé du Boccage bien loin en arrière. La traduction du Jardin Botanique (Botanic Garden), de Darwin, en vers portugais, annonce un poète de la grande école, et qui honorera le 19e. siècle, s'il reste dans la bonne route.

Francisco Manoel excelle dans la poésie lyrique: c'est alors qu'il marche d'un pas ferme sur les traces des anciens; et si,

dans quelques momens heureux d'inspiration, il les suit de près, il le doit autant au génie vraiment antique et à la souplesse de sa langue, qu'à la pente naturelle de son talent et à des études obstinées. Quand il est Pindare, on est agréablement surpris de voir qu'il l'est toujours à la manière d'Horace, jamais tendu, mêlant toujours le *doux au grave*, *le plaisant au sévère*, même dans les sujets purement héroïques : mais il est sans rivaux dans ce genre d'ode, que l'on peut appeler *Horacienne*, et qui se propose pour objet de ses chants la riante philosophie d'Epicure, l'art de tromper le vol du Tems, la joie des festins, les charmes d'un doux loisir et d'une molle insouciance, un agréable oubli des peines et de la brièveté de la vie ; cette philosophie qui badine, pour ainsi dire, avec la Mort, mêle aux cyprès les roses, et pour nous exciter à jouir, place quelquefois un tombeau dans la perspective lointaine du plus délicieux paysage et parmi tous les enchantemens de la nature. C'est dans de pareils sujets que

Manoel possède éminemment le secret de la grace, et qu'il n'a jamais le malheur de *tâcher*. On admire avec quel art facile il assouplit sa langue aux formes les plus pures et les plus heureuses des Muses latines. On devine les profondes études que nous dérobe le naturel aisé, le mol abandon de l'écrivain; on sent qu'il s'est frotté de long-tems de l'huile de l'athlète, mais on n'en voit pas la trace. Manoel s'est tellement approprié ce qui constitue la manière d'Horace, la tournure et le choix des idées, l'harmonie du rythme, la marche et la coupe des strophes, le mélange des styles, le coloris, les oppositions, la concision élégante, l'art d'amener les *écarts*, et de rentrer naturellement dans le plan général cette manière vive de terminer une ode, en n'épuisant jamais le sujet; et, ce qui est plus difficile, la juste proportion des parties et de l'ensemble, que telle de ses meilleures pièces, semble n'être qu'une nouvelle scholie de ce poète divin; telle de ses strophes, une variante de cet admirable lyrique. Manoel est tout Horace, non qu'il

le copie en esclave, non qu'il nous en donne des lambeaux ; mais en ce sens qu'il l'imite par tout comme le plus habile de ses élèves, se rend ses qualités propres, les fond dans des sujets analogues, laissant, avec le goût le plus pur, au poète romain, ce qui est essentiellement romain, adaptant aux mœurs de nos tems modernes et aux mœurs particulières de son pays, ces éternelles beautés qui sont de tous les tems et de tous les lieux ; en un mot, séparation faite des qualités qui distinguent un maître d'un disciple, on croit sentir que le poète de Tibur se serait exprimé ainsi dans la langue de Camoëns au 18e. siècle. Boileau se glorifiait d'avoir réussi à intercaler dans son Art Poétique cinquante vers d'Horace : en effet, aux yeux des littérateurs dignes de ce nom, ces emprunts sur les anciens classiques, loin d'être un sujet de reproche, sont le cachet d'un talent vrai, et nourri de fortes études, sur tout quand le caractère général du style, même dans les choses qui sont purement modernes, conserve l'empreinte de ce goût antique auquel il faudra toujours revenir

en toute bonne et solide littérature. Ce fut le secret des grands hommes du siècle de Louis XIV, de Milton et de Camoëns.

On regrette que Francisco Manoel n'ait pas achevé son poëme des *Fastes Portugais ;* ce qu'il en a écrit étincelle de beautés : le plan qu'il s'était tracé promettait encore à sa nation un digne imitateur d'Ovide. Quelle variété infinie de tons et de couleurs ! quel trésor de poésie dans le vaste tableau des mœurs originales, des usages de l'année à la cour, à la ville, à la campagne, dans les élégantes *quintas* (1) du riche, et dans la chaumière du laboureur, ou sous le toît de jonc du pêcheur, dans ces peintures des solennités religieuses, des pélerinages, des fêtes domestiques, des monumens, des anciennes traditions moresques et portugaises, historiques et populaires de la vie agricole et de la vie pastorale de l'Estrémadure et du Beira, des sites les plus rians et les plus magnifiques !

---

(1) Maisons de campagne.

Mais ce bel ouvrage nécessitait beaucoup de richesses locales : il est le seul que Manoel n'ait pu bien faire loin de sa patrie. C'est le tort de son exil et de ses persécuteurs. La littérature portugaise lui doit encore une élégante traduction de l'*Oberon*, poëme célèbre d'Allemagne, que Wiéland a imité de notre vieux roman français intitulé : *Huon de Bordeaux*.

A l'âge de 74 ans, Francisco Manoel conserve encore une tête nette et forte, une imagination vive et fraîche. Il a naguères retrouvé toute la vigueur de son talent, tout l'éclat de sa verve pour entreprendre et achever une traduction complète en vers des *Fables de La Fontaine*, travail immense auquel il se livrait avec amour, traduction véritable où le copiste a toujours l'allure et la grace aisée du modèle. Il s'étonnait lui-même de l'abondance de tours naïfs et d'idiotismes correspondans que lui fournissait sa langue; et, comparant cette version de notre grand Fabuliste avec les faibles imitations qui en ont été faites en d'autres pays, la supériorité infinie du La

Fontaine portugais serait démontrée jusqu'à l'évidence.

Vrai poète, il avait la plus haute idée du bel art qui fit sa gloire et ses malheurs, mais il était doué de trop de sens pour en exagérer l'importance politique, et c'est ce qui le rendait extrêmement sévère dans les jugemens qu'il portait en littérature. « Poésie n'est pas prose, disait-il, et comme » les vers ne sont pas d'une nécessité absolue pour la société, mais seulement » un luxe élégant, un magnifique ornement de l'édifice social, il faut, sous » peine du plus juste ridicule, que ce » luxe soit grand, noble, ou gracieux, » que ces ornemens soient purs, et que » l'artiste soit véritablement artiste ». Il citait souvent ce passage de Voltaire : « Ecrire en vers, pour les faire mauvais, » est la plus haute de toutes les sottises (1) ».

Il avait continuellement sous les yeux ce passage de Pétrone écrit sur son bureau :

---

(1) Discours sur la tragédie de Don Pèdre.

« *Multos , oh Juvenes ! carmen fefellit.* »
Il le lisait aux Portugais qui, conduits à Paris par l'amour des lettres, ou par leurs affaires, le consultaient quelquefois sur leurs productions. Incapable de composer avec le goût, et de mentir à sa conscience littéraire, il leur donnait son avis avec l'austère franchise de *l'Alceste* de Molière : ce qui lui fit encore quelques petits ennemis. Le défaut le plus saillant de son caractère, celui qui influa toujours sur sa destinée, c'était ce penchant irrésistible qu'il avait à juger les intentions d'autrui par les siennes, et tous les hommes d'après lui-même ; il les jugeait mal. La sincérité sévère, avec laquelle il prononçait sur ses propres ouvrages, ne désarmait pas l'amour-propre irrité. Est-il beaucoup de gens de lettres et d'artistes à qui l'on prouvera que les enfans de leur génie sont boîteux et contrefaits ? Ces dogmes d'Horace, de Pétrone et de Boileau qu'il objectait sans pitié, n'instruisaient pas, ne persuadaient pas ; ils blessaient sans profit pour l'art. Cet hommage qu'on lui rendait en implorant ses

conseils, n'était qu'un masque mal posé sur des prétentions très-robustes; on lui demandait des éloges et non des censures : c'est ce qu'il avait la naïveté de ne pas comprendre.

Force et grace, tel est le caractère prédominant de ses ouvrages. Francisco Manoel est sans exagération l'Horace et le Boileau de la littérature Portugaise; souvent il en est aussi l'Anacréon et le Tibulle par un grand nombre de pièces érotiques, où l'on trouve le frais coloris de l'Albane, et peut-être ses graces un peu mignardes. Dans ce genre, il est, en général, moins pur, moins antique que dans ses belles odes imitées d'Horace. C'est-là qu'il n'a point de parures *affectées*, point de *manière;* hardi avec grace, s'il crée des expressions et des tours, c'est avec un goût sûr, sans néologisme bizarre ou inutile, d'un air libre, aisé, et, consacrant toujours par le cachet particulier qu'il leur imprime, les heureuses innovations qu'il se permet. Nous n'avons point dissimulé le défaut général de son style dans la poésie érotique; il serait par-

fait, s'il n'avait point trop souvent l'esprit d'Ovide dans des choses où la simplicité si pure de Tibulle et d'Anacréon devait être son divin modèle.

Cet homme, dont le nom ne mourra point en Portugal, adoucit encore les privations de ses derniers jours par le commerce assidu des Muses et de l'Amitié. Sa nation adoptive ne l'a pu connaître; il y avait entr'elle et les ouvrages qui l'ont illustrée, la barrière des langues; mais quelques Français ont cultivé avec empressement la société de cet intéressant exilé. Son existence dans cette vaste capitale est celle du citoyen le plus obscur : elle ne saurait être différente à son grand âge, et après trente ans d'oubli. Sa vieillesse ne lui permet plus l'espérance de revoir Lisbonne et les Nymphes du Tage qu'il a tant célébrées; mais il solennise tous les ans le retour de ce 4 *juillet* 1778, pour lui si mémorable, où ses généreux amis, au nombre desquels il se glorifie d'avoir pu compter trois Français, le sauvèrent des mains de l'Inquisi-

tion. C'est la fête de la Reconnaissance et de l'Amitié ; le vieillard récite toujours une nouvelle Ode dédiée à ces divinités libératrices ; et quand le hasard réunit auprès de lui quelques Portugais, il est complètement heureux.

La peinture la plus naïve de son ame et de son esprit, de sa vie entière, à toutes ses phases de bonheur et d'adversité, se trouve dans ses œuvres, sur tout dans celles qu'il a composées en Hollande et en France, lorsqu'il n'existait plus d'obstacles aux épanchemens de cette franchise inflexible qui lui avait coûté si cher. C'est-là qu'on voit à découvert l'homme éclairé, le philosophe raisonnable, le sage d'Horace, modéré dans les plaisirs, et même dans la vertu, l'ami sincère, le fils toujours tendre et respectueux de cette patrie si chère, et dont il avait tant à se plaindre. A chaque page sont retracés les souvenirs de ses amis et les regrets qu'ils lui ont laissés. Il put se résigner à la perte de ses biens et de sa considération ; mais les pertes de

l'amitié l'ont toujours trouvé sans courage, et c'est dans ce sentiment que ses persécuteurs l'ont véritablement puni.

La nature et les goûts de son esprit l'avaient fait paisible et casanier, actif pour les autres, oublieux de soi-même, sensible au mal d'autrui, insensible au sien, insouciant et paresseux dans les circonstances ordinaires de la vie; mais dans les situations difficiles, et à l'heure du danger, on a vu quelle était la trempe de son ame, et ce qu'il sut montrer de résolution quand le familier du Saint-Office le vint arrêter. Il démêla, d'un coup-d'œil, à travers sa lâche dissimulation, les funestes desseins qui l'amenaient. Les obstacles paraissaient invincibles; en homme de cœur, il osa les attaquer de front, aimant mieux aller au-devant des périls que de les attendre, et devoir son salut à ses propres efforts qu'à la clémence d'autrui. Ceux qui le virent pendant les onze jours de sa captivité volontaire à Lisbonne, ont attesté qu'il ne laissa pas apercevoir le moindre symptôme de fai-

blesse et d'abattement; mais cet abattement, cette faiblesse éclatèrent avec abandon, quand il reçut les derniers adieux de ses libérateurs, et perdit de vue les tours de sa ville natale et les rives du Tage.

Son caractère d'homme et de citoyen fut donc aussi noble qu'intègre; on en a pu juger par les détails de cette Notice, et par le dévouement périlleux de ses amis. La persécution, l'exil, la pauvreté, la perfidie de quelques-uns de ses compatriotes, les torts de quelques étrangers, n'ébranlèrent jamais la fermeté de ses principes. La fortune put le frapper; elle ne put ni l'humilier ni l'abattre. L'estime de soi-même, cette noble source du vrai courage et de toute dignité dans l'homme, lui donna la force de supporter sans faste, avec la résignation calme d'un philosophe pratique, les plus accablans malheurs. Il a mérité qu'on lui appliquât ces belles paroles de Cicéron (1) : « *Magna etiam*

(1) *De Officiis, Lib.* 2.

» *illa laus et admirabilis videri solet, tulisse*
» *casus sapienter adversos, non fractum*
» *esse fortunâ, retinuisse in rebus asperis*
» *dignitatem* ».

NOTE POUR LA PAGE XI, LIGNE 7.

Horace tolère et même recommande ces hardiesses heureuses, quand elles sont consacrées par le talent et par l'autorité d'un grand nom.

« Nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
» Græco fonte cadent parcè detorta. . . . . .
. . . . . .
» Ego cur adquirere pauca,
» Si possum, invideor? Quum lingua Catonis et Enni
» Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
» Nomina protulerit. Licuit, semperque licebit
» Signatum præsente notâ procudere nummum.
. . . . . .
» Dixeris egregiè, notum si callida verbum
» Reddiderit junctura novum ».

INTRODUCTION.

L'OUVRAGE que nous publions ne peut paraître dans une circonstance plus favorable. L'Espagne et le Portugal sont dans ce moment l'unique objet de toutes les pensées. Tous les regards se portent naturellement sur ces deux belles contrées du Midi, où nos armées, tant de fois victorieuses sous leur auguste Chef, s'apprêtent déjà à cueillir de nouveaux lauriers. Laissant à la politique le soin de peser dans sa sagesse les résultats heureux des événemens futurs, nous nous bornerons à n'envisager le Portugal que sous le rapport littéraire. En effet, tout ce qui se rattache à une langue et à une littéra-

ture étrangère, doit nécessairement intéresser une Nation aussi éclairée que la nôtre; et bien que le Portugal ne soit qu'une fraction très-circonscrite de la Péninsule, c'est réellement rendre un service à la République des Lettres, que de lui faire connaître la belle langue de Camoëns, et les nombreux trésors qu'elle possède. Notre intention n'est pas d'entrer dans une discussion très-étendue, dans un examen très-approfondi de l'histoire littéraire de cette Nation; mais bien de passer en revue les différentes périodes qu'a parcourues la langue portugaise depuis son origine jusqu'à nos jours, et de donner une esquisse rapide des principaux caractères de sa littérature.

Quand on pense que le Portugal fit, il y a quelques siècles, trembler au bruit de ses exploits et l'Afrique et l'Asie, que cette

Nation fatigua l'Espagne de ses victoires multipliées ; qu'elle se fraya la première la route des Indes par-delà le Cap de Bonne-Espérance ; que ses nombreux vaisseaux voguaient sur toutes les mers de l'Orient ; qu'elle découvrit le Brésil, cette belle et vaste contrée de l'Amérique ; qu'elle compte enfin parmi ses guerriers et ses hommes de mer les Albuquerque, les Castro, les Gama et les Cabral, on ne conçoit pas que cette même Nation soit tout-à-coup tombée, en quelque sorte, dans le néant. Mais un puissant Génie est là pour la réveiller de son engourdissement et lui redonner son existence politique. Le moment n'est pas très-éloigné où les aigles françaises planeront de nouveau sur les forts de Lisbonne.

Le Portugal, placé à l'une des extré-

leur permit de fonder après la conquête de Lisbonne. De tant d'élémens disparates, se combina insensiblement un langage rude et informe, mais différent néanmoins de celui que l'on parlait auparavant. Il est probable que l'emploi heureux qu'on fut obligé de faire du latin, concourut puissamment à créer bientôt un idiôme particulier, dérivé en grande partie de cette langue-mère, qui s'était plus ou moins répandue et conservée dans la Lusitanie, à l'époque de son invasion par les Romains.

En effet, il s'était écoulé plus d'un siècle et demi depuis l'avénement d'Alphonse Henri au trône, que déjà les peuples du Tage parlaient et écrivaient une langue qui leur était particulière. Il nous suffira de citer, à l'appui de cette assertion, une lettre d'Alphonse III, le conquérant des Algarves, écrite en 1278, à Alphonse le Savant,

roi de Castille, et la réponse de ce dernier. La comparaison de ces deux pièces écrites, l'une en portugais et l'autre en castillan, prouve déjà la différence des deux langues. Suivant le témoignage des historiens nationaux, les poésies du roi Denis, successeur d'Alphonse III, avaient toutes les grâces des couplets de nos troubadours. De tous les poètes qui florissaient en Portugal, en Espagne, et même en Italie, il fut peut-être le premier qui composa des vers à l'instar des poètes provençaux. Quoique les progrès d'une langue soient toujours très-lents, on sera étonné du degré de perfection auquel était déjà parvenu le portugais dans des ouvrages didactiques du siècle du roi D. Duarte qui régna de 1433 à 1438. Pour s'en convaincre, on peut consulter un manuscrit de ce roi, qui se trouve à la Bibliothèque impériale, sous le titre du *Loyal Conseiller*, ouvrage de

philosophie morale, qu'il dédia à la reine Eléonore son épouse. Ainsi se développa peu à peu la langue portugaise, qui prit enfin une physionomie aussi prononcée sous le règne d'Emmanuel, que l'italien sous Léon X, l'espagnol sous Charles-Quint, et le français sous Louis XIV.

Le premier des rois de Portugal qui se déclara le zélé protecteur des lettres, fut le roi Denis, fondateur de l'Université de Coimbre, qu'il peupla de savans étrangers. La dynastie, qui commença dans la personne de Jean I, au quatorzième siècle, ouvrit une nouvelle carrière à l'instruction. Il suffit de rappeler le roi D. Duarte, et les infants D. Henri et D. Pèdre ses frères. Le premier nous est déjà connu par ses ouvrages. D. Henri jeta les premiers fondemens de l'illustre Académie de Sagres, d'où sortirent tous les navigateurs qui allèrent dé-

couvrir les îles de la mer Atlantique, lever les côtes africaines, préparer le passage du Cap de Bonne-Espérance, et frayer la nouvelle route des Indes. Ce même Prince, qui protégea si éminemment l'étude de l'astronomie et de la navigation, qui partagea avec toute sa noblesse l'enthousiasme des découvertes, n'encouragea pas moins les bonnes études dans l'Université que le roi Ferdinand avait transférée de Coimbre à Lisbonne. L'infant D. Pèdre, après avoir voyagé avec profit dans diverses contrées, rapporta dans sa patrie une foule de connaissances utiles, dont il fit une heureuse application sous la régence de son neveu, Alphonse V.

Alphonse V, qui succéda à D. Duarte en 1438, protégea sur tout les recherches nautiques de l'infant Henri, et combla de faveur les braves marins qui avaient honoré

leur patrie. Le premier, il établit une bibliothèque dans son palais, usage jusqu'alors inconnu dans les autres cours. Il donna à ses sujets un Code de lois, auquel avaient travaillé d'habiles jurisconsultes, formés à l'école de Bartole. La maison de Médicis s'était déjà déclarée la protectrice des lettres, et les bonnes études commençaient tellement à fleurir en Espagne et en Portugal, qu'à l'avénement de Jean II au trône, cette révolution, si favorable au progrès des lumières, se faisait sentir dans la Lusitanie. Ce Prince, le modèle des rois, correspondit avec Ange Politien, et prit un vif intérêt aux progrès des arts, qui commençaient à renaître à Florence sous le règne de Laurent de Médicis. En effet, à la prière de Jean II, le grand-duc envoya en Portugal André Contucci qui y laissa d'excellens monumens de sculpture et d'architecture. A cette époque, les entreprises maritimes, loin de se ralentir,

prirent un essor plus rapide; car l'expédition de Gama pour le passage du Cap de Bonne-Espérance était déjà prête à mettre à la voile, peu de tems avant la mort de Jean II. Ce promontoire lui dut le changement de nom qui fut de si bon augure aux navigateurs portugais, tourmentés de la gloire de se signaler en Asie.

La Tactique navale lui doit aussi l'usage de l'artillerie sur les petits bâtimens destinés à la croisière du Détroit de Gibraltar et des côtes d'Afrique. Il présida à toutes les expériences de ce genre dans le port de Sétubal, près du Cap d'Espinhel. Jean Goncalès Zarco avait auparavant adapté l'usage de l'artillerie aux gros vaisseaux de guerre, et on croyait que jamais les petits ne pourraient s'en servir. La fortification des places ne lui fut pas étrangère; car Garcia de Resende, attaché à

son service, et son historien, nous assure qu'il avait dessiné, sous les yeux du Roi, le plan de la forteresse de Bélem, que le Roi Emmanuel fit construire sur le même modèle, et qui sert encore de *Dépôt des Archives*, dans le port de Lisbonne. Quoique Jean II ne fut pas témoin du résultat de ses grandes conceptions, il laissa à son successeur tous les élémens de grandeur et de prospérité qu'on admire sous son règne.

Au Roi Jean II succéda le grand Emmanuel. Ici commence le beau siècle du Portugal. Le célèbre voyage de Gama aux Indes, la découverte du Brésil, l'établissement d'un vaste empire en Asie, et tant d'autres faits d'armes arrivés sous le règne de cet heureux Prince, durent remplir d'un noble enthousiasme ce peuple entreprenant, et lui frayer une autre carrière non moins glorieuse que celle

des armes. La Nation était déjà trop civilisée pour ne pas sentir tout le prix de ses hautes destinées. Le merveilleux, toujours inséparable des conquêtes faites à une si grande distance de la Métropole; le caractère et la mollesse des peuples de l'Inde; tout seconda singulièrement cette ambition, que les Portugais avaient de se signaler dans la République des Lettres.

Cependant on ne voyait pas s'élever encore sur l'horison littéraire ces historiens, ces poètes qui se distinguèrent sous les règnes de Jean III et de Sébastien, au seizième siècle; mais on touchait au moment de les posséder. Le luxe, qui s'introduisit dans l'État avec les richesses de l'Inde, faisait sentir ce besoin d'ajouter la gloire des lettres à la gloire des armes. L'éclat dont l'Italie brillait sous le règne magnifique de Léon X, fit naître le goût des

bonnes études : on commença à feuilleter les Classiques anciens, que des Savans d'Italie venaient de publier, enrichis de leurs commentaires : on sentit même la nécessité d'aller fréquenter les Universités étrangères pour y puiser la bonne doctrine et se former le goût. Ainsi, Paris, Salamanque et Bologne virent arriver dans leurs murs un essaim de Portugais avides d'apprendre; ainsi ne tarda pas à croître cette pépinière de savans, dont les ouvrages réunissent à une vaste érudition, cette hardiesse de pensées et de style, caractère particulier de la littérature portugaise à cette époque. La langue s'était tellement fixée, que le même Code des Lois, rédigé sous Emmanuel, est aujourd'hui un ouvrage classique. L'érudit Resende, qui écrivit sur les antiquités du Portugal, dans la langue de Cicéron, se distingue par une diction pure, des connaissances profondes et une criti-

que éclairée. Achille Estaço, Cayado, Ignace de Moraés et George Coelho, composèrent de beaux vers latins. C'est ainsi que les grands écrivains du siècle des Médicis s'essayèrent d'abord dans les langues anciennes, avant que le Dante, Pétrarque, l'Arioste et le Tasse n'honorassent leur patrie par leurs chefs-d'œuvre immortels.

L'Infante D. Maria, fille du grand Emmanuel, protégea et cultiva les lettres. Son exemple fut imité par quelques dames de sa Cour, qui se rassemblaient dans son palais pour s'entretenir de littérature. Cette Princesse possédait assez bien le latin pour écrire dans cette langue. Cette espèce d'Académie vit sortir de son sein *dona Sigeá*, auteur du poëme latin, intitulé *Cintra* (la vallée de Cintra).

Il est facile de concevoir que les lettres

trouvant un accueil aussi flatteur auprès du trône, devaient fleurir dans toutes les classes de la société. Ceux même qui, livrés au métier des armes, n'avaient pas le loisir de rendre leurs hommages aux Muses, s'en dédommageaient avec ceux qui leur rendaient un culte assidu, et au moyen de ce commerce littéraire, ils s'associaient en quelque sorte à leur gloire. D'ailleurs, ces hommes étaient unis entr'eux par les liens d'une véritable amitié; ils avaient des relations intimes avec les grands du Royaume qui ne dédaignaient pas la littérature, et le nombre en était considérable; il ne faut que lire leurs ouvrages pour s'en convaincre.

Telle était la situation des lettres à la mort du Roi Emmanuel, lorsque son fils Jean III monta sur le trône, en 1521. Ce Prince les encouragea avec une munificence

vraiment royale ; et le seul tort, peut-être involontaire, qu'on puisse lui reprocher, fut d'avoir introduit l'Inquisition et les Jésuites en Portugal. Mais quand on voit l'évêque Osorius faire tous ses efforts pour favoriser l'admission de cette nouvelle société, on doit excuser la religion du Monarque qui se laissa influencer par un prélat aussi éclairé, aussi attaché à la gloire du trône et de la Nation. Jean III était doué des plus heureuses qualités : naturellement pieux, il adoptait avec empressement tout ce qui tendait à la conservation et à la propagation du Catholicisme. Craignant que la nouvelle doctrine de Luther ne s'introduisît dans ses Etats, il consentit à établir un tribunal suprême pour en réprimer les écarts ; et, comme il désirait en même tems porter le flambeau de la Foi dans ses vastes domaines, et même à la Chine et au Japon, il crut trouver dans

l'institution des Jésuites l'apostolat nécessaire pour prêcher la morale de l'Évangile à ces peuples lointains, et leur faire embrasser le Christianisme. Ses intentions étaient pures : il aurait dû néanmoins s'opposer aux tentatives combinées que firent ces deux corps pour détruire le système de bonnes études qu'il venait d'établir dans l'Université de Coimbre, et ne pas laisser abreuver de dégoûts les savans nationaux et étrangers qu'il avait appelés des autres contrées de l'Europe ; car c'est à ces fautes qu'on doit attribuer la décadence des lettres en Portugal, décadence qui ne fit qu'empirer par la suite. Les funestes conséquences de cette méprise se firent sentir d'une manière notable sous le règne de Sébastien, et préparèrent sa fatale catastrophe en Afrique, et l'asservissement du Portugal à l'Espagne. Cependant nous devons rapporter à son règne et à celui

de son petit-fils tous les monumens littéraires dont s'honore le Portugal. Le lecteur a vu de quelle manière les lettres commencèrent à être cultivées dans ce royaume, et les progrès qu'elles ont successivement faits sous différens règnes ; passons maintenant à l'époque de leur décadence.

Cette décadence des lettres provint, comme nous l'avons déjà dit, de l'introduction des Jésuites et de l'établissement de l'Inquisition. Le Cardinal Henri, qui depuis monta sur le trône, fut l'instrument de la domination soupçonneuse et tyrannique que les Jésuites établirent pour contenir le peuple, exercer sur les hommes de lettres la surveillance la plus rigide, et préparer le Portugal à recevoir le joug de la Cour de Rome et celui de Philippe II. Ils ne furent que trop bien servis par l'Inquisition, qui défendait d'é-

crire et presque de penser, et comprimait les esprits par la crainte. Les écrivains qui eurent le courage de lutter contre les efforts réunis du despotisme jésuitique et de l'ignorance, payèrent de leur vie leur intrépide dévoûment. On vit le Tage déposer sur ses rives et devant les murs de la capitale, les cadavres de ceux qu'on jetait à la mer des forts de Cascaès et de Bugio. Il n'est pas étonnant que les lettres et les sciences aient subi à cette époque une éclipse totale, et que, jusqu'au moment de l'élévation de la Maison de Bragance, on ne distingue que très-peu d'écrivains. Lorsque la révolution de 1640 fut consommée, le peuple et les gens de lettres se flattaient déjà de voir fleurir un ordre de choses plus heureux. On fit quelques efforts pour réveiller le goût des lettres ; mais ils furent infructueux : les Jésuites étaient là pour paralyser les louables intentions du Gouvernement.

Néanmoins, quelques écrivains politiques illustrèrent le règne de Jean IV, tels que Vieyra et Francisco de Macédo, connu par sa belle traduction latine en vers alexandrins, de la Lusiade de Camoens.

Jean V fonda l'Académie d'histoire et d'antiquités portugaises. Cette Société a publié des Mémoires qui ne sont pas sans mérite. Ce fut sous le règne du même Prince que Bluteau, quoique d'origine française, mit au jour son Dictionnaire portugais-latin, où l'on remarque une grande érudition. A cette époque se distinguèrent aussi les deux frères Barbosa, le premier, auteur de la *Bibliothèque portugaise*, et le second, de *Mémoires historiques;* et Rocha Pita, auteur d'une *Histoire du Brésil.*

Les règnes de Joseph I et de la Reine Marie vont nous présenter la restauration

des lettres et le Portugal se rapprochant des Nations de l'Europe les plus civilisées. Cette heureuse révolution fut due au noble caractère du Roi et à la toute-puissance de Pombal, son premier Ministre. Celui-ci connaissait trop les Jésuites et les maux dont ils avaient accablé son pays, pour ne pas songer à les dépouiller de la fatale influence qu'ils exerçaient sur l'esprit du peuple par l'espèce de magistrature qu'ils s'étaient arrogée dans l'éducation publique. Les Jésuites une fois expulsés du Portugal, on ne songea plus qu'à reformer les études. En effet, ce fut en 1772 que furent arrêtés les statuts de la nouvelle Université. La médecine fut basée sur les principes de l'observation et de l'expérience : les sciences naturelles eurent des chaires spéciales : les hautes mathématiques, en commençant par la géométrie, eurent des professeurs de calcul

intégral et différentiel. José Anastasio da Cunha est un mathématicien profond : après lui vient l'astronome José Monteiro, dont les Mémoires mathématiques viennent d'être imprimés à Paris, et qui enrichit tous les ans les Ephémérides de Coimbre. Ce fut lui qui composa le Réglement des sciences naturelles et mathématiques, qui traduisit les ouvrages de Bezout, de Bossu et de l'abbé Marie, et qui éleva l'Observatoire à la réputation dont il jouit ; en effet M. Delambre, dans le savant rapport qu'il a fait à l'Empereur, au nom de l'Institut de France, met M. Monteiro au rang des plus illustres astronomes. Brotero est un botaniste très-connu par ses *Elémens de botanique* et sa *Flore portugaise*, qu'il vient de publier.

L'élan donné à la Nation par le Roi Joseph ne se ralentit pas sous le règne de la Reine sa fille. Cette Princesse protégea

les sciences et les lettres, et donna tout le développement désirable aux progrès des lumières. La liste de tous les savans et de tous les littérateurs serait trop longue à rapporter ici : il nous suffira de citer, comme un des principaux ornemens de l'Académie de Lisbonne, l'abbé Corréa da Serra, membre de plusieurs Académies, correspondant de la seconde classe de l'Institut de France, savant littérateur, botaniste du premier rang, dont les travaux sont constatés dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, et dans les Annales du Muséum de Paris.

Dans ce court exposé, nous avons fait connaître au lecteur le point d'où le Portugal était parti pour arriver à son état actuel de civilisation, et les différentes causes qui, à certaines époques, en ont

retardé les progrès : passons maintenant à l'examen rapide du génie de la langue et de ses principaux monumens littéraires.

Quant à la langue portugaise, on pouvait bien s'en former une idée par l'air de famille qu'on lui supposait avec l'idiôme espagnol ; on savait bien que ces deux langues, ou plutôt l'espagnol (car on regardait le portugais comme un dialecte de cette dernière langue) dérivaient en grande partie du latin ; mais on était bien loin de connaître les nuances qui les différencient : c'était d'après des traductions tronquées et infidèles de la Lusiade, que l'on savait qu'il existait un Camoens ; mais jamais on ne se donna la peine d'en approfondir les beautés dans le texte même. On s'était si bien persuadé qu'à ce grand poète se bornait toute la littérature portugaise, qu'on n'aurait jamais soupçonné

l'existence d'autres Poëmes épiques, tels que *Malaca conquistada* (ou la Conquête de Malaca), par Francisco de Sà e Menezès; *Ulyssea* (ou la Fondation de Lisbonne), par Pereira de Castro et plusieurs autres, où l'on remarque des beautés du premier ordre. Si l'on avait feuilleté les ouvrages des grands écrivains qui ont paru en Portugal, à une époque où l'aurore des lettres commençait à peine à luire pour le reste de l'Europe, on eût vu que sa littérature n'est pas aussi à dédaigner qu'on aurait pu le croire.

Dans le genre de l'histoire, elle n'a rien à envier aux autres Nations. Celles de l'Inde, composées par Jean de Barros, Diogo de Couto, Ferdinand Lopès de Castanheda, et Alphonse d'Albuquerque, où la pureté du goût se trouve réunie à l'élégance du style, forment le corps d'histoire le plus

vaste et le plus intéressant qui ait paru dans les siècles modernes. Tel que Tite-Live, Barros sait varier son style : soit qu'il compose les harangues de ses héros, soit qu'il peigne les riches contrées de l'Asie, les mœurs et les usages de ses habitans ; soit qu'il raconte les batailles et les combats de mer ; son éloquence ravit, et il entraîne par la grace de ses idées. Diogo de Couto est le continuateur de Barros ; Lopès de Castanheda et Alphonse d'Albuquerque sont aussi purs que ce dernier, mais pas aussi brillans. A défaut de ces historiens, nous aurions parlé des chroniques des anciens Rois de Portugal jusqu'à Alphonse V, composées par Ferdinand Lopès, regardé comme le père de la prose portugaise, de celles écrites par François d'Andrade, Bernard de Britto, Louis de Sousa, Marcos de Lisboa et Jean de Lucena ; des histoires romanesques de

chevalerie sorties de la plume du fécond Jean de Barros, auteur de l'Histoire de l'Empereur Clarimundo ; de Bernardin de Ribeiro, auteur du roman intitulé : *Menina et Moça ;* de François de Moraès, l'auteur des Chevaliers de la Table Ronde ; et enfin, de l'intéressante Histoire des Voyages de Ferdinand Mendes Pinto.

L'éloquence sacrée compte parmi ses illustres interprètes, Jean de Barros, Antoine de Castilho, auteur des Panégyriques du Roi Jean III et de l'Infante D. Maria ; Diogo de Paiva d'Andrade, qui a publié la Défense du Concile de Trente et les Questions orthodoxes contre les hérétiques ; Antoine Feio et le grand Vieira, qui réunirent à une grande érudition une vigoureuse dialectique.

Que l'on passe maintenant aux ouvrages écrits dans le style tempéré, on remarquera

les Dialogues de Hector Pinto et d'Amador Arraès, et sur tout ceux de François de Morraès, auteur de la première partie du Palmeirim d'Angleterre, et de Martim Affonso de Miranda, auteur *do Tempo d'Agora*, écrit dans la manière de Montaigne; la belle et élégante traduction du Catéchisme de Trente.

Si la langue portugaise, maniée par de si habiles écrivains, se fixa au 16e siècle d'une manière aussi invariable, elle dut encore davantage aux Muses qui inspirèrent les poètes. Le seul de tous les genres, qui n'ait pas encore été traité par les Portugais, c'est la Fable; mais dans tous les autres, ils ont plus ou moins excellé.

La culture de la poésie, en Portugal, remonte au berceau de sa monarchie, d'après l'assertion de beaucoup d'écrivains étrangers, et principalement de l'auteur de

la *Bibliothèque espagnole*, qui s'exprime ainsi : *Lusitani in poeticâ, ut et in musicâ regnare, feruntur mirâ animi propensione, velut enthusiasmo rapti.* En-effet, les Portugais furent les premiers de tous les peuples de l'Ibérie qui cultivèrent la poésie, ainsi que le prouvent le poëme *de Cava*, que l'on dit avoir été composé en portugais, peu de tems après l'envahissement de l'Espagne par les Maures ; les rimes de Gonçalo Hormigès, qui florissait au siècle du comte Henri ; celles d'Alphonse Giraldès, qui écrivit, en romances, un poëme consacré aux hauts faits de ses compatriotes à la bataille de Salado, à laquelle il se trouva ; celles du Roi Denis ; celles enfin de l'Infant D. Pèdre, fils du Roi Jean I.

La langue portugaise fut alors tellement regardée comme la seule propre à la poésie, que jusqu'à la fin du règne de Henri III de Castille, toutes les stances que l'on

composa de son tems, furent en grande partie écrites en portugais; et à l'appui de ce fait, nous citerons, entr'autres témoignages authentiques, celui du Marquis de Santillano, D. Inigo Lopez de Mèndoza, au sujet de la lettre qu'il écrivit au Connétable de Portugal, fils de l'Infant D. Pèdre, tué à la bataille d'Alfarrobeira.

Quoique le Portugal ne puisse se glorifier d'avoir un théâtre comparable à celui des Français, néanmoins le docteur Antoine Ferreira, auteur de la tragédie d'Inés de Castro, est un grand poète tragique. Cet écrivain, supérieur dans son genre comme Camoëns l'est dans l'épopée, contribua beaucoup au perfectionnement de la langue par l'étude opiniâtre qu'il fit des Classiques grecs et latins. Malgré le ton dur que l'on remarque quelquefois dans le style de son Inès, ces taches légères sont amplement rachetées par les beautés de l'ensemble.

Gil Vicente occupe le premier rang des poètes comiques. Ceux qui, après lui, parcoururent la même carrière, sont Sà de Miranda, Georges Ferreira de Vasconcellos, et Simon Machado qui composa des comédies sur le siége de Diù.

La poésie légère portugaise n'est pas non plus sans mérite. Camoëns, Laurent de Cacerès et Ferdinand de Cardoso ont excellé dans les épîtres, les satyres, les sonnets, et autres poésies semblables. Le poëme héroï-comique du *Goupillon*, de Diniz pourrait presque se placer à côté du Lutrin de Boileau. La poésie pastorale compte parmi ses écrivains Diogo Bernardès, le Théocrite portugais; Antoine Ferreira et Francisco Rodriguez Lobo. Les deux premiers nous transportent dans les délicieuses campagnes qu'arrose le Lima, sur les rives charmantes du Mondégo et du Tage, et sur la montagne d'Arrabida.

Lobo composa des romans pastoraux entremêlés de vers. Les images de la vie champêtre, les mœurs des bergers, les écarts d'une passion malheureuse, les plaisirs de l'amour, sont tracés avec autant de charme que de vérité. Sa prose est aussi fleurie que l'est, en français, celle de Fénélon.

Le Parnasse portugais se glorifie aussi d'un poète égal à Sannazar, et qui naquit à Goa, capitale de l'Inde, vers l'an 1540; c'est Ferdinand Alvarès do Oriente qui conçut l'idée d'imiter l'Arcadie du poète italien, en composant *a Lusitania transformada* (la Lusitanie transformée); ce poëme pastoral n'est pas inférieur à son modèle; la poésie et la prose d'Alvarez charment par la délicatesse et la naïveté des images.

Il est encore un autre genre de littérature, qui, quoiqu'étranger à la langue por-

tugaise, n'en est pas moins digne de fixer l'attention générale : nous voulons parler de la latinité moderne. Dans cette langue, les Portugais ne laissent rien à désirer; outre leur *Corpus poetarum Lusitanorum*, très-estimé, ils sont fiers d'avoir donné le jour à l'évêque Ozorius, qui a écrit l'histoire du grand Emmanuel dans un style approchant de celui de Tite-Live, et qui pourrait encore servir de modèle à ceux des historiens étrangers qui se proposeraient d'écrire une histoire aussi pleine d'intérêt que celle du Monarque portugais.

Puisque nous avons presque parcouru divers genres de littérature, abordons mainte-la poésie lyrique, l'unique objet de notre travail. Si l'on avait lu les ouvrages qui y ont trait, on se serait convaincu que les lyriques portugais peuvent rivaliser avec ceux des principales Nations de l'Europe, et, parmi eux, on aurait vu briller Francisco

Manoel, Diniz, Garçaõ et Maximiano Torrès. Comme le premier de ces lyriques s'est plié à tous les genres, que tantôt il s'élève comme Pindare, que tantôt il prend le coloris d'Horace, et qu'il est généralement regardé comme tenant un des premiers rangs du Parnasse lusitain, nous nous sommes attachés de préférence à donner seulement la traduction de quelques-unes de ses plus belles Odes : c'est d'après leur lecture que l'on pourra juger du caractère et du genie de la langue, d'autant plus que Francisco Manoel l'a maniée avec beaucoup d'habileté et de goût.

Nous ne bornerons point là nos travaux, si le public daigne nous encourager. Dans un ouvrage plus étendu et plus varié, nous exploiterons cette riche mine de la poésie portugaise, dont nous ne présentons ici qu'un filon.

Qu'on ne croie pas que la langue portugaise soit proprement restreinte au

peuple qui la parle ; elle est encore la langue du commerce asiatique ; elle est répandue depuis le Cap de Non jusqu'aux îles du Japon, et depuis l'île de Madère jusqu'au Brésil : d'ailleurs, cette langue est belle, sonore, nombreuse ; affranchie de cette aspiration gutturale que l'on reproche à l'espagnole, elle a toute la douceur et la souplesse de l'italienne, la gravité et les couleurs de la latine. C'est dans Camoëns qu'il faut la méditer, et l'on sera étonné avec quel art il a su la façonner à son puissant génie. Une autre qualité de cet idiôme, c'est qu'il n'a pas encore vieilli ; il est toujours le même depuis trois cents ans. Néanmoins, quand, sous le ministère de Pombal, l'adoption d'un nouveau mode d'enseignement s'introduisit dans les colléges, de nouvelles doctrines et le faux brillant des littératures étrangères, avaient déjà commencé à fasciner les yeux de l'ardente jeunesse, et altéré

insensiblement la pureté de la langue, en cherchant à lui faire méconnaître, en quelque sorte, le latin, sa mère-langue; et sans les efforts réunis des Francisco Manoel, des Diniz et de plusieurs autres écrivains distingués, qui ont toujours rappelé la langue à ses véritables principes, ce langage, si noble dans sa simplicité, si riche de son propre fonds, n'aurait pas tardé à se corrompre et à s'abâtardir par l'alliage impur des idiotismes étrangers. Tels que les prêtresses dévouées au culte de Vesta, ces poètes vigilans ont pris leur langue natale sous leur protection immédiate pour la défendre de toute atteinte et du souffle empoisonné du néologisme.

Tel est l'hommage que nous avons cru devoir rendre à la langue et à la littérature portugaises; trop heureux si, par ce faible essai, nous sommes parvenus à venger l'une et l'autre de l'oubli injuste dont elles paraissent être flétries!

ODE I.

AO ESTRO.

Quindi s' io tempro le felici corde
L'anima scorre entro furor celeste
E a novi pensieri in cima siedi:
Per gli eterni sentieri ascendi e riedi
Colma sempre di voglie altere e grandi.

ALESSANDRO GUIDI,
Ode al Cardinale Panfili.

1.

Estro, filho de Apollo, quando desces
Do verde Pindo, sobre accesas nuvens,
Impetuoso assaltas
Inopinado Engenho,
E chamma imperiosa, insana furia
Levantas na alma digna de teu vôo.

2.

Tu à morada Olympia arrebataste
O Cantor Grego, Paè da heróica tuba,

XCIII

ODE Ire.

A L'ENTHOUSIASME.

Quindi s' io témpro le felici corde
L'anima scorre entro furor celeste
E a novi pensieri in cima siedi:
Per gli eterni sentieri ascendi e riedi
Colma sempre di voglie altere e grandi

ALESSANDRO GUIDI,
Ode al Cardinale Panfili.

1.

ENTHOUSIASME, fils d'Apollon, quand sur des nuages de feu, tu descends de la cîme verdoyante du Pinde, tel qu'un torrent impétueux, tu fonds sur le Génie, et tu allumes dans l'ame, digne de te sentir, une flamme impérieuse, une fureur insensée.

2.

C'est toi qui enlevas jusqu'au séjour des Dieux ce chantre de la Grèce, père de l'har-

Que a Achilles iracundo
Trôa, quando affadiga
O anhelante Heitor, longo dos muros
Da emmudecîda Troya descorada.

3.

Tu lhe déste ousadîa, com que olhasse
Fito a fito o tremendo Soberano
Dos Deoses, e dos homens;
Que sò, c'um sobre-cenho,
Quando a colera as faces lhe roxêa,
Abala os Céos, e a Térra, empòla os Màres.

4.

E lhe déste o pincel, com que, arriscado,
Pinta a Jòve, e o trisulco rayo iroso,
Que a maõ de ardor lhe còra
Aò remessa-lo as gentes: —
E os fuzîs vingativos da cadeia,
Que suspende, e castiga o error de Juno (1).

5.

Ao Epico pregaõ do Ausoniõ Pôvo
Da trompa argentea os àros enrolaste

monie épique, ce divin Homère, qui fit tonner la colère du bouillant Achille, traînant le cadavre mutilé d'Hector le long des remparts de Troye, sous les yeux de cette cité muette de douleur et pâle d'effroi.

3.

C'est toi qui lui inspiras l'audace avec laquelle il contempla d'un œil téméraire le redoutable Souverain des Dieux et des hommes, celui qui d'un seul mouvement de ses sourcils, quand la fureur colore ses joues animées, ébranle les cieux, la terre, et soulève les mers.

4.

Tu lui donnas ce pinceau brûlant, dont il osa peindre Jupiter en courroux, armé de sa triple foudre, lorsque sa main étincelante s'apprête à la lancer contre les nations, et les anneaux vengeurs de cette chaîne qui suspendit Junon dans les airs, et châtia son erreur.

5.

Tu plias en cercles nombreux la trompette d'argent du poëte Ausonien, quand

Quando cantou sonóro
Accolhidos, na Italia,
Os Troyanos Penates foragidos,
E da alta Roma os triumphantes muros.

6.

Pintaste-lhe o Furor impio, sentado
Sobre as armas cruéis, e, atràz das còstas,
Retorcidos os pulsos,
Com cem laços de bronze,
No templo, afferrolhado, de Mavorte,
Bramando horrendo, co' a sanguinea bôcca.

7.

Abriste-lhe a cavérna da Sybilla,
E as prophéticas folhas do Futuro,
Pejadas de succéssos,
Que as entranhas dos Fados,
Sem ordem, sem conselho des-compunhaõ,
Ao capricho dos ventos, revoando.

8.

Tu a Pindaro, a Alceo, ao Venusino
Subiste, em tuas azas inflammadas,
Ao concêlho das Musas,
Onde avidos gostaraõ

il chanta, d'une voix mâle, la dispersion des Pénates de Troye, leur abord fortuné dans l'Italie, et les triomphes de la superbe Rome.

6.

Tu lui peignis les traits de cette Fureur impie, qui, assise dans le temple fermé de Mars, sur des tronçons d'armes cruelles, avait les mains garrottées derrière le dos par cent chaînes d'airain, et poussait de sa bouche ensanglantée d'horribles mugissemens.

7.

Tu lui ouvris l'antre de la Sybille, lui étalas les feuilles prophétiques de l'avenir qui, chargées d'événemens, volaient abandonnées au caprice des vents, et leur livraient en désordre les arrêts mystérieux du Destin.

8.

Tu portas sur tes aîles enflammées, et Pindare, et Alcée, et le poëte Venusien; tu leur permis d'assister au chœur des Muses; ils y puisèrent avidement la li-

O almo liquor da reservada veya,
Que em divino transmuda o canto humano.

9.

Franqueaste-lhe allí pródigas chaves
Dos thesouros que encérra a Natureza;
E o fusco véo rasgando,
Que lhes cubria a mente,
O trilho, que conduz da terra ao Olympo,
Ao colloquio dos Numes, lhe apontaste.

10.

Assim Camoēs, por ti enfurecido,
Ao cume do Parnasso se avisinha;
E os Délphicos loureiros,
Quando elle sóbe, curvaō,
Ao novo Homéro, os orgulhosos tópes,
E arredaō larga estrada ao Vate égrégio.

11.

Calliope a maō lhe dà; e às doutas grutas,
Do rápido talento asylo, o guia;
Onde a sublime trama
Da Iliada sonóra,
Palpando as chórdas da épica harmonia,
Cantára Apollo, e transcrevêra Homéro.

queur généreuse de cette source consacrée, qui divinise le langage des hommes.

9.

Prodigue de bienfaits envers ces maîtres de la lyre, tu leur ouvris les trésors cachés au sein de la Nature; et déchirant le sombre voile qui couvrait leur génie, tu leur montras la route qui conduit de la terre à l'Olympe, à ce séjour témoin de l'entretien des Dieux.

10.

C'est ainsi qu'embrâsé de tes feux, Camoëns (1) s'approche de la cime du Parnasse; il monte, et les lauriers Delphiques inclinent leurs têtes orgueilleuses devant ce nouvel Homère, et frayent une large voie à ce chantre immortel.

11.

Calliope le prend par la main et le conduit aux sources du Savoir, asyle du génie élevé, où jadis pinçant les cordes de la mélodieuse Epopée, Apollon chantait, et Homère (2) écrivait la fable sublime de l'Iliade aux mâles accens.

12.

Allî subîo Camoēs; allî a Musa
A bocca, e vòzes do immortal Alumno
Banhou de poezîa;
E co' as Irmans, que invòca,
Co' as tres Graças, que tudo afformoŝeaō,
Enchem do Vate o peito, dadivosas.

13.

Eis chega ao sabio côro o Ausonio Cysne
Comedido, e das faces ressumbrando
Assômos de celeste:
E tanto se affeiçôa
Do valîdo das Musas Tagitanas
Que por alumno, e confidente o acceita.

14.

Das reconditas minas da memoria,
A seu pedido, as riccas veyas àbre,
Que Camoēs enthesoura:
Tambem lhe réga o engenho
Co' épico arcano, em limpidas correntes,
Que manaraō nos nòvos Argonautas.

15.

Entôa o forte Gama, avassallando
Os mares naō-trilhados de outros lenhos,

12.

Il entre, et soudain la Muse baigne de poésie les lèvres et la voix de cet élève immortel, tandis que ses sœurs qu'elle appelle, et les trois Graces qui embellissent tout de leur présence, remplissent le sein du poëte des dons précieux qu'elles lui prodiguent.

13.

Soudain se mêle au docte chœur le Cygne d'Ausonie. Sa démarche est grave, et son visage rayonne d'un éclat céleste. Il voit avec amour le favori des Muses du Tage, et l'adopte pour son élève et son confident.

14.

Il lui ouvre les mines cachées de la Mémoire, ces riches veines où le disciple puise tant de trésors. Il initie son génie aux secrets de l'Épopée, et le prépare à chanter avec éclat la gloire des nouveaux Argonautes.

15.

Il chante le valeureux Gama (3) qui, soumettant des mers qu'aucune proue

Impàvido affrontando
O conflitto das ondas,
Que o Thyoneu contra elle accappellava,
Ajudado do imprôvido Neptuno.

16.

Sobrevêm Sapho, e canta de Inez linda
A ternura fiél, tràgico termo
De viçosos amores:
Ambiçaõ crua e céga,
Cubiça de mal-firme valimento,
Tu lhe entérras no peito o frio ferro!

17.

Homéro inchando à tuba o bronzeo ventre,
Mais alto re-soava, e tinha em fôgo
A vista rutilante,
Quando lançava as vozes
Do Adamastor membrudo, arduas vinganças
Do quebrado segrêdo de seus mares.

18.

Como sentiste do animo o alvoroto,
Absorto Vate, quando o intimo seyo
Os sons te revolviaõ
Daquella voz valente,
Tonante voz, encêrro de prodigios,
Voz, de que assim se ufana a Natureza!

n'avait encore sillonnées, affronte avec audace ces ondes irritées, que Bacchus, aidé de l'imprévoyant Neptune, avait soulevées contre sa flotte.

16.

Sapho se présente : elle célèbre la courageuse fidélité de la belle Inès et la fin tragique de ses naïves amours. Ambition aveugle et cruelle ! Funeste avidité du pouvoir ! c'est vous qui lui plongeâtes dans le sein le fer glacé de la mort !

17.

Homère, embouchant sa trompette d'airain, rendait des sons plus altiers ; son visage étincelait de fureur, quand, sous les traits du colossal Adamastor (4), il fit tonner cette voix, ces menaces terribles contre les violateurs du secret de ses mers.

18.

O Poëte enthousiaste ! quel trouble tumultueux n'éprouvas-tu pas, alors que les accens de cette voix mâle et foudroyante, source de tant de prodiges, de cette voix dont la nature est encore si fière, remuaient tes entrailles sacrées !

19.

Como jà n' alta mente as cores punhas
Aos quadros dos Lusiadas illustres !
Aqui se ateia a briga
Dos doze de Inglaterra:
Alêm, da agua que sorve, engrossa a nuvem,
E o pé, que tem no mar, a si recolhe.

20.

Quanto se èrgue, entre stupidos humanos
Quem ao nascer sortio um peito altivo,
Capaz de inclyta empreza ?
Mais que homem, é um Nume.
Os parabens te dou, oh Lusa Patria ;
Tambem os tòmo, de dever-te o bêrço.

21.

Oh pròle Japêto, a tudo ousada,
De ser do barro vosso me gratûlo,
Quando contemplo a chamma,
Que em vòs prendeu celeste,
Luzir no engenho, disferir no esforço,
Brazaõ, e assombro das futuras éras !

19.

Génie éclatant ! quel brillant coloris tu répandais déjà sur les tableaux de la célèbre Lusiade (3) ! Là s'attise la querelle des douze d'Angleterre (5) ; ici le nuage se grossit de la trombe (7) devenue sa proie, et absorbe cette colonne humide qui a pour base la surface des mers.

20.

Oh ! comme il laisse loin de lui le stupide vulgaire, le mortel qui reçut en partage de la nature une ame élevée, capable d'une si haute entreprise ! Ce n'est plus un homme, c'est un Dieu. O terre de Lusus ! reçois mes hommages pour lui avoir donné le jour. Je te salue, ô contrée, où le sort plaça mon berceau !

21.

O race audacieuse de Japet ! je me sens glorieux d'être pétri de votre noble limon, quand je vois la flamme céleste que notre poëte a prise dans votre sein, briller toute entière dans son génie, se déployer dans son courage, devenir l'orgueil et l'étonnement des siècles à venir.

22.

Lògo Tyrteo, para as feròces guerras,
O prendou c' o clarim agudo, e forte,
Que a còr ao gésto muda;
E nelle os tons lhe ensaya,
Com que reconte as àsperas batalhas
De Nuno féro, e do pugnaz Pacheco.

23.

Eis no càrro, que as àlvas pombas tirāo,
Lhe entréga agradecida a méiga Venus
(Do mimoso regaço)
Quadros de Idàlia, e Chypre,
As fontes, e arvorêdos namorados,
Com que elle adorne a Ilha dos amores.

24.

Os òlhos para a sphéra erguei celéste:
Como raya vermêlha no Oriente!
Do centro escapa um lume,
Que de ouro reluzente
Vai as nuvens cubrindo .... um Deos radioso
Com placido semblante à térra désce.

22.

Pour les guerres sanglantes, Tyrtée lui fait présent de son clairon sonore, dont le bruit éclatant fait pâlir d'effroi les mortels; il lui révèle les sons mâles dont il doit chanter les cruelles batailles du brave Nuno, et du belliqueux Pachéco (8).

23.

Voilà qu'assise sur son char traîné par de blanches colombes, la caressante Vénus, en signe de reconnaissance, lui remet les rians tableaux de Chypre et d'Idalie qu'elle tire de son sein : il voit leurs fontaines et leurs bosquets amoureux, et soudain naît, parée de tous ses charmes, l'Ile des Amours (9).

24.

Levez les yeux vers la sphère céleste! Comme elle empourpre les portes de l'Orient! Du centre jaillit une lumière qui couvre de ses flots d'or les nuages étincelans. Un Dieu, rayonnant de splendeur, descend sur la terre, et s'avance d'un pas tranquille.

25.

Pelo cinto do lucido horisonte
Melodias dulci-sonas se espalhaõ;
Alàdos Hymnos voaõ
Flammigeros, em torno
Da verde-laurea fronte; as alvas azas
Dos Zephyros, na lyra, férem vozes.

26.

Mas jà o previdente Apòllo, abrindo
O fatidico seyo do futuro,
Movido do ardimento
Do generoso Vate,
Poem nelle os òlhos de splendor trajados,
E estas aladas vozes lhe dirige:

27.

« Feliz Mancêbo, que a verêda pizas
» Dos dous Cysnes, que alêm de todos prézo,
» Naõ desmàyes, ao véres
» Os sustos, os despenhos
» Que ameaçaõ, na senda alcantilada
» Do laurifero Pindo, temerosa.

28.

» Com meu ràyo facundo, e nunca-incerto
» Quéro teu guia ser, na épica lida:

25.

Dans les vastes plaines des cieux retentissent de mélodieux concerts ; les Hymnes aux ailes de feu voltigent autour de son front couronné de laurier toujours verd, et les Zéphyrs de leurs douces haleines font vibrer les cordes de sa lyre.

26.

Alors le divin Apollon ouvre le livre fatidique de l'avenir, et charmé de l'audace de ce poëte généreux, il fixe sur lui ses regards éblouissans de lumière, et lui adresse ces paroles ailées :

27.

» Heureux jeune homme, qui suis les
» traces des deux Cygnes, mes plus chers
» favoris, ne perds point courage à la vue
» des précipices et des écueils qui bordent
» les routes escarpées du Pinde, de ce mont
» où croît le laurier si difficile à cueillir.

28.

» Avec les rayons toujours sûrs de mon
» éloquence, je veux te guider dans l'arêne

» E serás celebrado
» Na senda perigosa, [stranhos
» Que intrépido em rasga-la aos teus e a
» De naõ-murchandas flores a esmaltares.

29.

» Mas Éstro adquire gloria, e naõ thesouros.
» Morrerás pòbre, tendo submettido
» Mais riscos, mais trabalhos,
» Que o Gama, a quem dás nome.
» Aos Vàtes, que sò poem na Fama o fito,
» Serás pharol de naufrago penêdo.

30.

» O mesmo Fado desastroso empunha
» Irado rayo, em damno dos que venhaõ
Por éstas broncas fràgas,
» E absôrtos na harmonìa
» Dos sonorosos teus, ousados vérsos,
» Te imitaràõ na lyra, e na disgraça.

31.

» Coridon, Coridon, que improba estrella
» Te dà nome immortal, fonte de invejas?

» de l'Epopée; je veux que tu illustres à
» jamais le sentier périlleux que tu traceras
» à tes compatriotes et aux nations étran-
» gères, après l'avoir émaillé de fleurs im-
» périssables.

29.

» L'Enthousiasme, il est vrai, donne la
» gloire, mais non pas des trésors. Tu
» mourras pauvre, après avoir couru plus
» de dangers, surmonté plus d'obstacles
» que ce Gama dont tu as voué le nom à
» l'Immortalité. Aux poëtes qui n'aspirent
» qu'à la Renommée, tu serviras de phare,
» pour les préserver de l'écueil de la pau-
» vreté, contre lequel tu as fait naufrage.

30.

» Cette même Destinée, je la réserve
» inexorablement aux poëtes qui suivront
» ces routes escarpées, et qui enivrés de
» l'harmonie de tes vers hardis et sonores
» seront tes émules et sur la lyre et dans
» le malheur.

31.

» O Coridon! Coridon (10)! quelle
» étoile funeste te donne ce nom immortel,

» Pelos salloēs das honras,
» Te arreméssa às masmorras,
» Onde os annos consumes, que deveraõ
» Ser de ampla glória, e louros assombrados.

32.

» Là vai, de atròz Calumnia perseguido,
» Correr mares, trilhar estranhas térras
» O candido Filinto,
» Que tanto tinha a peito
» O seu Camoēs grandiloquo, a quem lia,
Com gosto, com respeito ás Musas grato.

33.

» Là, comtigo abraçado, em seu desterro,
» Em ti bébe a corrente nóbre, e pura,
» Com que os seus vérsos banha.
» Ainda, auzente, bráda
» A's nòvas Aguias da soberba Elysia,
» Que o teu canto, e dicçaõ tòmem por Nòrte.

34.

» Mas, em quanto te estuda, e te defende,
» Lavra contra elle séttas a Ignorancia;

» source empoisonnée de l'envie? Du salon
» des honneurs, elle te plonge dans les
» cachots où tu consumes des années qui
» devaient s'écouler à l'ombre des lauriers
» de ta gloire immense.

32.

» Ainsi persécuté par l'atroce Calomnie,
» l'innocent Philinte a parcouru les mers et
» vit sous un ciel étranger, lui qui, admi-
» rateur passionné du grand Camoëns, li-
» sait ce poëte avec un enthousiasme et un
» respect agréables aux Muses.

33.

» Là partageant comme toi les rigueurs
» de l'exil, il s'abreuve aux ondes pures
» de ton hypocrène; il embellit ses vers
» du charme des tiens : et malgré son éloi-
» gnement, il ne cesse de répéter aux nou-
» veaux aigles de la superbe Lisbonne, de
» prendre pour modèle le style harmo-
» nieux de tes vers.

34.

» Mais hélas! tandis qu'il t'étudie et te
» défend, l'Ignorance aiguise contre lui ses

» E dos seus bens, e fama
» Poem opîmo despojo,
» Nos altares da Inveja, e da Calumnia.
» Iniquo galardaõ de haver-te amado!

ODE II.

NEPTUNO AOS PORTUGUEZES.

Oh Pudor!
Oh magna Carthago, probrosis
Altior Italia ruinis.
Horat. lib. 3, Od. 6.

As armadas undi-vagas povoaõ
Os mares das Antilhas,
E as práias n'outro tempo, descampadas:
Aqui d'Estaing, sem mêdo,
Alli Rodney ditoso, de Amphitrite
As planicies retalhaõ.
Jà, à vista das bandeiras inimigas,
Os animos accesos,
Soltas as vélas, os canhoẽs troando,
De cem Vulcaneas boccas,

» traits, et consacre aux autels de l'Envie
» et de la Calomnie les riches dépouilles
» de ses biens et de sa renommée. — Voilà
» le prix de t'avoir aimé » !

ODE * II.

NEPTUNE AUX PORTUGAIS.

* Cette Ode fut composée pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, qui se termina par le Traité de 1783.

Les flottes rivales ont peuplé les mers des Antilles, et ces plages autrefois solitaires. Là d'Estaing au cœur intrépide, ici l'heureux Rodney, sillonnent les plaines d'Amphitrite. A la vue des pavillons ennemis, les courages bouillonnent, les voiles se déploient, l'airain des combats tonne, et de cent bouches enflammées, jaillit la mort en mille globes ardens. Les rochers sourcilleux, remparts de ces grandes îles, fré-

Sàe a Morte, em pelouros des-parzida;
E as róchas ponti-agudas,
Que a bòrda encréspaõ das patentes Ilhas,
Estremecem c'o estrondo
De bronze rouco, que rimbomba, e brama.
As trepidantes águas,
A's plácidas cavérnas cristallinas,
Denunciaõ os sustos:
Jà, c'os verdes cabellos destrançados,
Espavoridas fógem
As Nerêas, no fundo mar, que frème.
Agastado Neptuno
Sacòde a rédea aos bi-pedes cavallos;
E, em pé, na crespa Concha,
Pelo azul campo, os òlhos estendendo,
Busca em vaõ as affoitas,
Lusas Nàos, cubiçosas de conquistas....
Vê Lises, vê Leopardos,
Raros, outróra, nos confins de Oceano,
Tremolar hoje ovantes,
Desde a frigida Thule, ao rôxo Eôo;
E o Bátavo pezado,
Na cheirosa Ceilaõ, ricca Maláca,
Promulgar leis lucrosas.

missent aux éclats, du bronze qui détonne et mugit..... Les flots tremblans portent l'épouvante jusqu'au fond de ces grottes paisibles où les feux du cristal étincellent; et laissant tomber d'effroi leurs vertes chevelures, les Néréïdes se réfugient dans les abîmes profonds de l'Océan qui gronde.

Pâle de courroux, le Dieu des mers secoue les rênes de ses humides coursiers: et, debout sur son char, il promène au loin sa vue sur les plaines azurées..... Hélas! il cherche en vain les vaisseaux de Lusus (1), ces vaisseaux autrefois affamés de conquêtes. Il voit les Lys, les Léopards, ces bannières si rares aux confins du vaste Océan, aujourd'hui flotter triomphantes, depuis la froide Thulé, jusqu'aux rivages de l'Orient enflammé; il voit le lourd Batave proclamer des lois opulentes dans l'odorante Ceylan, dans la riche Malaca.

» Nétos do Gama, Nétos de Alboquerque,
(E arranca alto suspiro
Neptuno, que assim brada) » envergonhai-vos.
» Que é do trisulco scéptro,
» Que entreguei ao valente Aventureiro,
» Que arou primeiro, ousado,
» O ignoto mar da apavonada Aurora?
» Aquéllas Argos Lusas,
» Cheias de Heròes, que a Mauritana escóla
» Criàra, e endurecèra,
» Jà naõ trilhaõ mén reino, desenvóltas?
» Os braços alargando,
» O santo Gange, o saudoso Euphrates
» Vos chamaõ, vos acenaõ;
» E co' as preciosas pràias vos convidaõ.

» Perdeis da adusta Mina
» O bem-ganhado auri-fero dominio?
» Desamparáes imbelles
» Dabul, Cochim, a estranhos mercadores?
» E essas terras outrora
» Cobértas de triumphos Portugueses;
» E o verde Imperio meu,

» Postérité de Gama ! fils d'Alboquerque ! (ainsi parle Neptune, et de son sein oppressé s'échappe un profond soupir) » rougissez, rougissez de honte ! Qu'avez-vous » fait de ce trident confié par mes mains au » hardi mortel qui, le premier, sillonna » cette mer inconnue, toute fière des riches » couleurs de l'Orient ? Rivaux audacieux de » la nef des Argonautes, et chargés de héros » endurcis aux rudes travaux de l'Ecole Africaine (2), on ne voit plus vos navires voguer en conquérans sur mes humides » royaumes. Le Gange sacré (3), l'Euphrate, » ami des chants mélancoliques (4), vous » ouvrent encore leurs vastes bras : voyez ! » ils vous appellent, ils vous offrent de nouveau les trésors de leurs plages opulentes.

» Vous perdez l'empire de la brûlante » Mina (5), cette terre natale de l'or, subjuguée jadis au prix de vos sueurs et de » votre sang ! Peuples dégénérés ! vous abandonnez à des marchands étrangers et Dabul et Cochin (6), et ces régions toutes » couvertes autrefois des trophées du Portugal ! Vous souffrez que les pavillons du

» Que tingieis de sangue, a cada passo;
» Consentireis surcado
» De Sarmatas Cimmerias, Daces quilhas?

» A cinza dos Pachecos
» Pedio vingança! E os Fados mais-que-justos
» Cubriraõ de cegueira
» Os ólhos véladores do Governo.
» Trajada de virtude,
» Pregoando zelo (oh dias desditosos!)
» Tomou a Ignorancia,
» Nas maõs, as chaves dos Estados Lusos;
» Mal-avisado Zelo,
» Na Asia, e na Europa levantou fogueiras;
» E as sévas labarédas,
» Crestando as azas do libérto engenho,
Mirrharaõ, sem regresso,
» Da Lusa gloria as grádas esperanças....
Aqui perdeis Molucas,
» Alli Ormuz, Bàrem, Bornéo, Samátra....
» Eis o Oriental Tridente
» Vos coméça a cahir das maõs inértes.....
» Elysia, abaixa os òlhos,
» Os ólhos de táes màgoas quebrantados.....
» Eis vaõ as boas Artes,

» Nord dominent avec orgueil sur cet Océan
» dont tous les flots furent rougis du sang
» de vos ennemis !.....

» La cendre des Pachécos (7) a demandé
» vengeance ! et les Destins (ô justice bien
» dure) ont frappé d'aveuglement les yeux
» affaiblis de vos Rois. Empruntant les
» traits de la vertu, prêchant les excès d'un
» faux zèle (ô jours malheureux !.....), l'I-
» gnorance a saisi les rênes de l'empire de
» Lusus. Un fanatisme imprévoyant et bar-
» bare a couvert de bûchers l'Europe, l'A-
» sie(8); et les flammes impitoyables, brû-
» lant les aîles du génie indépendant, ont
» flétri sans retour les glorieuses destinées
» promises à la patrie ?

» Vous perdez les riches Moluques; bien-
» tôt Ormuz, Baharem, Bornéo, Sumatra
» vous échappent ! Voilà que le trident
» oriental tombe de vos mains énervées !....
» Baisse tes yeux, ô cité d'Ulisse (9) ! tes
» yeux obscurcis des larmes que t'arrachent
» de si grands revers. Vois les beaux-arts,
» vois ces germes brillans des siècles éclai-

» Mimosos gômos de allumiados tempos,
Fanar-se ao sêcco sôpro
» Da pedante scholástica doutrina.
» Là vái o incauto Môço
» Dar ao alfanje o côllo de Nobreza,
» Nas Africanas cóstas.
» Que lûgubres desastres naõ rebentaõ
» De empeçonhado tronco!
» As ordens do Destino se cumpriaõ
» Na linhage imprudente;
» E, às garras dos Leoẽs auri-sedentos,
» As Quinas submettidas
» O perennal opprobrio transpassavaõ
» A's ármas triumphantes.

» Nem pôde o novo Rei, do thrôno avîto,
» Com vozes poderosas,
» Chamar as Artes uteis foragidas,
» Que se atroaõ co' ruido
» Do tambor rouco, da estouraz granada...
» Eis, quando se abraçavaõ,
» Alviçaras reciprocas pedindo;
» E às doutrinandas gentes
» Descubriaõ as faces radiosas,
» Nos Lyceos franqueados

» rés, se faner au souffle desséchant des
» vaines doctrines et du pédantisme de l'é-
» cole; vois ton jeune et imprévoyant Mo-
» narque (10) livrer, sur les plages Afri-
» caines, ta valeureuse noblesse au cimeterre
» du Maure !..... O combien d'infortunes,
» que de désastres n'ont pas jailli de cette
» source empoisonnée !..... C'en est fait; les
» arrêts du Destin s'accomplissent sur une
» aveugle postérité. Opprobre éternel de
» nos armes triomphantes! Les Lions affamés
» d'or (11), ont subjugué, ont déchiré
» sous leurs griffes cruelles nos glorieux
» étendards (12).

» C'est en vain que, du haut de son trône
» héréditaire, le nouveau Roi (13) rappelle de
» sa voix puissante, les arts utiles qui fuient
» épouvantés au bruit rauque des tambours,
» au fracas des grenades éclatantes. Hélas!
» ces arts bienfaiteurs, déjà ils s'embras-
» saient, ils se félicitaient de leur retour
» fortuné au sein de la patrie (14); déjà,
» réintronisés dans les lycées affranchis que
» voyaient avec amour le Tage auguste, et

» Do sceptri-gero Tejo, e do Mondego;
» Fanático granizo
» Cahîo pezado, nos pimpolhos tenros,
» Que a seus òlhos criara
» Sollicita a Sciencia, para ornarem
» O Josephino séclo....

» Fostes Lusos; e a gloria dos maiores
» Mal doira inda os escudos
» Dos descuidados Nétos, té que a apágue
» A maõ caliginosa
» Da bronca Barbarîa, companheira
» Do ardente Fanatismo. »

Dorindo, a Musa affroixa, e se enrouquece
De recordar, na Lyra,
Os convicios de cérulo Despota,
E os revézes da Elysia.

» le classique Mondégo (15), ils souriaient » aux peuples heureux qu'ils allaient com- » bler des bienfaits du Savoir..... Aussi » terrible que la grêle, le fléau des édits » persécuteurs (16) tombe de tout son » poids sur ces tendres rejettons que' la » Science, cette mère attentive, couvait de » ses regards inquiets pour l'immortel or- » nement du siècle de Joseph (17).

» O Portugal ! Portugal ! enfin tu as vécu, » et la gloire éclipsée de nos ancêtres ré- » pand à peine un faible éclat sur les » écussons de leurs fils dégénérés..... » Bientôt, de sa main ténébreuse, la stu- » pide Barbarie, cette campagne du Fana- » tisme aveuglé, en aura effacé les dernières » lueurs !.....

Cher Dorindo (18) ! ma Muse enrouée s'épuise à raconter sur la lyre les re- proches amers du Despote azuré, et les malheurs de Lisbonne !.....

ODE III.

A NOITE.

Sudden to heaven
Thence weary vision turns; vhere tending soft
The silent hours, and from her genial rise
Whay day-ligth sickens till it springs a fresh
Unrivaled reigus, the fairest lamp of night.
Thompson's Summer.

Deosa, que espálhas pela ethérea zona,
No mudo carro de évano brunido,
As sombras repousadas, os amores
De furtivo decòro;
Tu, que accompanhas com fiél, escòlta,
Ao prazo dado, o amante impaciente,
E, c'o piedoso manto, encòbres roubos
De divinàes prazeres;
Que as doces leis de Vénus, de Cupido
(Almo recôbro da vivaz Natura)
Benigna estendes nos callados téctos,
Nos namorados bósques:

ODE III.

A LA NUIT.

Sudden to heaven
Thence weary vision turns; where tending soft
The silent hours, and from her genial rise
Whay day-ligth sickens till it springs a fresh
Unrivaled reigns, the fairest lamp of night.
Thompson's Summer.

DÉESSE! qui, de ton char d'ébène, laisses tomber, à travers la zône éthérée, les Ombres, mères du repos, qui rendent moins sauvages les beautés pudiques;

Compagne fidelle, qui guides au rendez-vous juré l'amant impatient, et qui couvres de ton manteau compâtissant les doux larcins faits à la Volupté;

Source vivifiante, où la Nature répare ses forces! toi qui étends l'empire adoré de Vénus et de Cupidon et sur les paisibles toîts et sur les bosquets amoureux;

Que pédes às estrellas máis propicias
Um frouxo rayo (1) de modésto brilho,
Com que os rubîs da bôcca, com que os lyrios
Do peito entre-vêr deixas.
Por tanto ouves os gratos murmurîos
Dos amantes ditosos, que redóbraõ,
Em teu louvor, pelo macîo amparo,
Que em tua sombra encontraõ.

Ouves o som do trépido (2) ribeiro,
Que inflammado dos meigos àys vizinhos,
Novo Alphéo, se appressura, namorado,
Apòz nova Arethusa.

Saõ màis doces, de noite, e màis mimòsos
Os affagos de Amor. A luz patente
Do Sol constrange o gôsto, e sòlta ao Pejo
Mui reservadas rédeas.

E a Nympha, que òlha, pelo Céo luzîdo,
Aqui Léda, alli Io, alem Calixto,
E o cortejo de estrellas, com que as honra
Naõ-deslembrado Jóve;

Qui empruntes aux étoiles propices l'éclat modeste de leurs faibles rayons, pour laisser entrevoir les rubis d'une bouche charmante et les lis d'un beau sein !

C'est pour prix de tant de bienfaits que tu entends les voix reconnaissantes des amans heureux, qui redoublent le concert de tes louanges, sous l'abri délicieux qu'ils doivent à tes ombres ;

Que tu entends le murmure du fleuve aux vagues frémissantes, qu'enflamment les tendres soupirs d'un couple voisin, et qui, nouvel Alphée, se presse, brûlant d'amour, sur les pas d'une nouvelle Aréthuse.

C'est dans la nuit que les caresses de l'Amour sont et plus douces et plus pénétrantes. La lumière éclatante du Soleil captive le Plaisir ; elle rassure la Pudeur craintive et l'arme d'une réserve plus austère.

La nymphe, qui contemple dans les cieux étincelans la douce Io, la tendre Calixto, la divine Léda, et ce cortège d'étoiles que Jupiter reconnaissant se plut à immortaliser ;

Que, como ella, nas sélvas, junto aos rios,
Outròra éssas estrellas se humanaraõ;
E os troncos, como a élla, que a convidaõ
C'o s'ussurro das folhas;

Tòma a Léda, ou Calixto, por traslado,
Cérra ao Recato a rabujenta bôcca,
Co' a mesma maõ, com que ameigàra a face
Do porfiado amante.

Noite melhòr que o dia, quem naõ te ama?
Quem naõ vive màis brando, em teu regaço,
Despindo da alma, e dos cansados membros
O dia affadigado?

Tu dàs vida aos vergéis, com teu suave
Prolífico lentôr; a curva Roza,
O Lyrio, a quem pendeu o Sol ardente,
Se érguem, e se re-toucaõ.

As Penas, e os Cuidados, que os humanos
Coraçoẽs remordiaõ, como abròlhos;
As Ambiçoẽs, os perennàes Procéssos,
(Cruéis equuleos da alma!)

Quand elle rappelle à sa pensée que jadis ces beaux astres s'humanisèrent dans les forêts (1), près des fleuves qu'ils habitaient et qu'elle est prête à céder, comme ces mêmes astres, séduite comme eux par la fraîcheur et le frémissement du feuillage qui l'invitent à aimer;

Elle prend soudain Léda ou Calixto pour modèles, et ferme la bouche austère de la Sagesse avec la main dont elle vient de caresser le visage enflammé de son amant.

Qui ne t'aime, ô Nuit préférable au Jour! Qui ne vit heureux, mille fois heureux dans ton sein? Tu rends le calme à notre ame, et ranimes nos membres épuisés des fatigues du jour.

Ta fraîcheur suave et féconde donne la vie aux vergers; la rose languissante et le lis, dont les rayons brûlans du Soleil font tristement pencher la tête, se relèvent et recouvrent leurs charmes.

Les douleurs, les soucis qui déchirent comme des roues, le cœur de l'homme; l'ambition, les procès éternels, ces cruels bourreaux de nos ames tourmentées;

Ao vêr descer o Somno, que, a teu lado,
Vem reclinado no tardio coche,
E derramar, nos áres, o recreio
Do plácido socêgo;
Affroxando os cordéis, jà manso e manso,
Des-càhem maõ dos infernàes supplicios,
Que daõ, antes da mòrte, aos imprudentes,
Que espanca-los naõ ousaõ:
Que, naõ sabendo pôr Honras, Riquêzas
No merecido grào, saõ desditosos,
Saõ baldoẽs da Fortuna, saõ Captivos
Do insolente Orgulho.

Vem estender, sobre o meu leito, oh Noite,
Com maõ amiga, o manto do Socêgo,
Negado a câmas régias, e a bordadas
Cobértas oppressoras.

Vem consolar do acinte dos Destinos,
Das invéjas dos màos, o assiduo Vate,
Que trabalhou por ser aos seus proficuo,
Enfeitando a Virtude.
Tu, em teu seyo o tôma, e lhe refrésca
Com léve sôpro a frente, e a fàce roxa

A l'aspect du Sommeil qui, assis nonchalamment à tes côtés, sur ton char aux roues tardives, vient répandre dans les airs les délices du calme et de la sérénité

S'affaiblissent insensiblement et suspendent les tortures infernales qu'ils donnent, avant la mort, aux imprudens qui n'ont point le courage de les repousser ;

Et qui ne sachant pas peser à leur juste mesure les Honneurs et les Richesses, deviennent les artisans de leur propre malheur, les jouets de la Fortune, les esclaves de l'Orgueil insolent.

O Nuit ! que ta main amie vienne répandre sur mon lit un calme heureux, ce calme refusé à la couche somptueuse des Rois et aux couvertures brodées des Tyrans (2) !

Viens consoler des rigueurs du Destin et des traits de l'Envie le poëte studieux qui consacre ses veilles utiles à sa patrie, et se complut à parer la Vertu de nouveaux charmes !

Recueille-le dans ton sein ! de ta douce haleine rafraîchis son visage et ses joues

Das chammas, que no sangue lhe ateîàra
Apollo enfurecido.
Vem, Noite amena, vem; traze comtigo
Os Sonhos agradaveis, que o Céo brando,
Por prémio guarda màis mimoso, às nòbres
Fadîgas do Parnasso.

Vem spargir pelos olhos, pelos membros,
As maõs cheias, as languidas papoulas,
Que escolhêra Morpheo nas descuidadas
Ribanceiras do Léthes.
Que eu, com grinaldas, com festoẽs das flores,
Que ao teu surgir, despontaõ do casûlo,
Sempre a Tigrato, em quanto alento a vida,
Cobrirei teus altares.

embrâsés des flammes qu'alluma dans son sein Apollon furieux !

Viens, viens, Nuit adorée ! environne-le de cette troupe gracieuse de Songes, que le Ciel bienfaisant réserve comme la plus douce récompense, aux nobles fatigues du Parnasse !

Viens répandre à pleines mains sur ses yeux, sur ses membres fatigués, les pavôts langoureux que Morphée a cueillis sur les rives oublieuses du Léthé !

Et moi, plein de reconnaissance pour tes bienfaits, tant que durera ma vie, de ces fleurs (3) qui, à ton approche, rompent leurs calices, je tresserai des guirlandes, pour en parer tes autels.

ODE IV.

.... ——— Operosa parvus
Carmina fingo.
Horat. Lib. 4. Od. 2.

1.

Lyra, hà tempos altiva, temeraria,
Que ousavas (mas de longe)
Seguir o trilho do divino Horacio;
Que escutando-lhe os sons, a voz moldavas
Em seu métro ditoso,
Da Grecia herdado, e que legado a Roma,
Se malogrou em Vates apoucados.

2.

Lyra cansada, lembrem-te as fadigas,
Que, por seguir teu Méstre,
Desvalidas, nos áres, te largaraõ
A Icaria sorte, sem deixar teu nome

ODE * IV.

*Cette Ode fut composée par l'Auteur, à la suite d'une maladie grave qu'il essuya, il y a quelques années. Elle est entièrement consacrée à la louange de D. Antonio Aranjo, son ami et son bienfaiteur, ministre des affaires étrangères, en Portugal, ci devant ambassadeur de Sa Majesté très-fidèlle à Paris et à La Haye, et l'un des personnages marquans qui accompagnèrent la maison de Bragance, lors de son départ de Lisbonne pour le Brésil, le 29 novembre 1807.

1.

Lyre jadis présomptueuse et téméraire, qui osais suivre, mais de loin, le vol hardi du divin Horace ; toi qui attentive à ses accords, mariais ta voix à son mètre heureux, ce mètre hérité de la Grèce, et qui, légué à Rome, dégénéra sous la plume timide de poëtes sans verve!

2.

Lyre épuisée ! rappelle-toi ces efforts impuissans qui, pour te rendre l'émule de ton maître, t'ont réservé le sort d'Icare, sans que tu aies même pu donner

A celebrados máres.....
Là perdeste a conquista aventureira,
E a fama là trocaste, por desdouros.

3.

Lembrem-te ultrajes da ruîn Doença,
Que as reliquias do Éstro
Me definhou, co'a macilenta dextra,
Quando, a arquejar, o anhélito entalado
Me assoberbou, no peito,
O ansioso coraçaõ, e que ante os olhos
Vidrados quasi, a Mórte, e seus Sequazes,

4.

Com feya, ameaçadora catadura
As luzidîas fouces
Medonhos meneavaõ, e do avaro
Jazigo a campa abérta me appontavaõ.
E inda tens ansia, oh Lyra,
Que te fira as desafinadas chórdas,
Com desleixado pléctro? És louca; és louca.

3.

És confiada: que estàs chamando os Numes,
Ao meu estreito alvérgue.

ton nom à d'illustres mers ! ainsi tu as manqué ces conquêtes pour lesquelles tu avais bravé tant de dangers ; ainsi tu as échangé l'éclat de ta renommée contre la honte et les dégoûts !

3.

Souviens-toi de ce que j'ai souffert, quand la maladie cruelle, de sa main décharnée, glaça sans pitié jusqu'aux derniers restes de ma verve, lorsqu'un souffle laborieux s'échappait avec effort de ma poitrine halétante, et oppressait mon cœur ulcéré.

4.

Devant mes yeux presqu'éteints, la Mort et ses satellites, sous les hideuses formes de spectres menaçans, brandissaient leurs faulx étincelantes, et me montraient la pierre soulevée de ma tombe avare. Eh ! tu voudrais encore, ô Lyre ! que je pinçâsse tes cordes dissonnantes de mon plectre languissant ! Vain espoir ! vain espoir !

5.

Téméraire ! tu appelles les Dieux sous mon humble réduit ; déjà tu fais descendre

Já a Gratidaõ fizéste vir do Olympo,
E acenas, que a corteje. Eis-me no enleio.
Faze pois, com que Apollo,
Co' as Muzas desça; e já que ès Lyra sua,
Que os sons desçaõ de Pindaro, e de Flacco.

6.

Como prodigio tal podéste, oh Lyra,
A favor d' Araújo?....
Eis vem co' as Musas Phebo! vejo os áltos
Soberanos da lyrica harmonia!
Já meu curioso ouvido
Bébe a inspirada vóz, que léva aos Pólos
O mérito do Heróe, de fama digno.

7.

Quando, por sustentar recem-remida
A Lusa liberdade,
Do tyrannico jugo dos Philippes,
O acclamado Joaõ ia amostrar-se
Ao dezejoso exército,
E na dianteira, General supremo,
Guia-lo, pelo trilho da Victoria;

8.

Deu a guardar a vida, mal-segura
Das Hispanas ciladas,

de l'Olympe la Reconnaissance, et tu m'invites à lui adresser mes hommages ! fais au moins descendre Apollon avec les Muses ; et puisque tu as sa lyre, fais donc arriver jusqu'à moi les accens de Pindare et d'Horace.

6.

O Lyre ! tu ne peux opérer un tel prodige, que pour Araûjo (1) ! Voilà Phébus qui vient avec les Piérides !..... J'apperçois les rois de l'Harmonie lyrique !..... Déjà dans mon oreille avide retentit cette voix céleste qui transmet jusqu'aux Pôles la gloire des héros dignes d'une immortelle renommée.

7.

Quand, pour maintenir la liberté Lusitaine (2), naguères rachetée du joug tyrannique des Philippes (3), Jean (4) nouvellement ceint du diadême, allait se montrer à l'armée qui brûlait de le voir, et que, général suprême de ces braves, il marchait à leur tête pour les conduire à la victoire ;

8.

Il confia au fidèle Araûjo (5) la garde et le soin de ses jours exposés aux embuches

A Araûjo fiél: e alli o Nume
Tutelar da libérta Lusitania,
Que, envolto em clára nuvem,
Sempre a assistio, com disvellado amparo,
Do Rei novo, assim falla, ao Régio Guarda:

9.

» Tens a teu cargo a Gloria Portugueza;
Em ti depositada
Tem toda a confiança o Povo Luso.
Sê disvellos, sê òlhos sempre-abértos;
Com teu cuidado cérca
Esta nossa Esperança, do Céos vinda,
Resgate do comprido captiveiro.

10.

Nos animos dos Lusos libertados
Se anda tecendo o prémio
Agradecido, e em quanto tu vigias,
Inda outro premio mais subîdo, e raro
Te aprésta o Rei guardado:
E o prophético Nume quér brindar-te,
Co' a avara vista d' um arcano occulto.

11.

A mim m'o des-cerrou; por que eu, com elle,
Te gratifique o zelo;

Espagnoles; alors le Génie tutélaire du Portugal affranchi, qui toujours le couvre de son bouclier, apparut à travers le léger tissu d'un nuage, et parla ainsi au chef des gardes du nouveau Roi :

9.

« Tant que tu vivras, tu réponds de la » gloire du Portugal ; le peuple de Lusus a » mis dans toi toute sa confiance. Ne cesse » point de veiller ! que tes yeux soient tou- » jours ouverts ! Environne de ta sollicitude » cette espérance si chère, cette espérance » qui nous est venue des cieux pour nous » racheter d'un long esclavage !

10.

» Dans le cœur des Lusitains, rendus à la » liberté, la Reconnaissance te tresse une » couronne ; et pour prix de tes veilles, le » Roi, confié à ta garde, te réserve une ré- » compense et plus élevée et plus rare. Le » Destin, si discret pour les autres mortels, » t'ouvre son livre mystérieux.

11.

» Ce grand secret, il me l'a révélé à moi- » même ; car il sait combien j'aspire à glo-

A mim, que affécta sou, com maior ansia,
Em honrar-te a velada, fiél guarda.
Gostoso e attento me ouve;
E, no âmago do peito, forte-imprime
As vozes de ouro, que revéla o Fado.

12.

Um Néto, que virà, passada esta Éra,
Coberto de teu nome,
Bafejado dos Céos, charo às Aònias,
Antonio de Araûjo, ha-de ser astro,
Que a toda a tua stirpe
Dê luz, com seu Engenho agudo, e raro,
Com patrio zelo, e sociáes virtudes.

13.

Do Empyreo, onde te poem teu zelo activo,
Veràs como elle doura
Os cargos, de que o Rei, e a Patria o incumbem;
Como luz, c'os talentos, jà nas Cortes,
Jà nos doutos Congressos;
E te daràs, por séculos, premiado,
No brilho de teu Neto generoso.

» rifier ton zèle et ta loyale vigilance. Prête-
» moi donc une oreille attentive, et inculque
» profondément dans ton ame ces paroles
» divines que m'a confiées le Destin :

12.

» Dans un autre siècle apparaîtra l'un de
» tes neveux couvert de ton nom célèbre.
» Favorisé des cieux, caressé des Muses,
» Antoine d'Araûjo sera l'astre éclatant qui,
» par son génie profond et rare, par son
» zèle patriotique et ses vertus sociales, ré-
» pandra un lustre éternel sur toute ta pos-
» térité.

13.

» De l'Empyrée où t'aura placé ton zèle
» actif et courageux, tu verras de quelle
» gloire il rehaussera des emplois que lui
» auront confiés le monarque et la patrie ;
» tu verras comme il brillera par son génie,
» soit dans les cours, soit dans les acadé-
» mies, et tu seras, pendant tous les siècles,
» associé à la gloire de ton illustre descen-
» dant ».

ODE V.

Ao Vate Lyrico Domingos-Maximiano TORRES.

Conamur tenues grandia.
Horat., Lib. 2., Ode 6.

Quando cheio de Apollo omnipotente,
Inquiétos ólhos, a alma em fogo,
Vàs banhar-te ligeiro
Nas ondas de Aganippe;
E a fronte coroada de almo louro
Désces furioso, do partido monte:

2.

Dize, Alfèno, qual re-trilhada via
Deixas, aos rudes Vates, sinalada;
Quáes árvores, quáes róchas
Deixas ao dextro lado;
Qual combro sóbes; em qual antro as Musas
Encontras prazenteiras, e singellas:

ODE V.

Au poète Lyrique Domingos-Maximiano TORRES (1).

Conamur tenues grandia.
Horat., Lib. 2., Ode 6.

Quand, plein du puissant Apollon, tes yeux troublés, l'ame en feu, tu cours léger te baigner aux ondes Aganippides ; quand, le front ceint du laurier triomphal, tu descends furieux, du double mont ;

2.

Dis, cher Alfène (2) ! quels sentiers déjà foulés abandonnes-tu aux Poëtes novices ? quels arbres, quels rochers laisses-tu à ta droite? Dis-moi sur quelles collines tu te plais à gravir, dans quel antre s'offrent à toi les Muses riantes et naïves ?

3.

Quando aprendes o arcano recatado
Da lyrica harmonìa, os pensamentos
Arrojados, altivos,
Com que, émulo de Pindaro,
Reforças na aurea córda, o som sublime,
Soberano do ouvido, e da memoria?

4.

Em que bósque de Murta, e de Amaranto
Acertaste c'o vencedor Cupido?
Com que meiguices térnas,
Com que seguras vozes
Lhe arrancaste a doçura encantadora,
Que de Sapho amimou o accêso canto,

5.

Aquella doce voz, que junto ao Moura,
Abrandou os Ulmeiros da florésta,
Que fez parar da Noite
A argentada carróça,
Para ouvir as ternuras, que espalhavas,
Com saudoso accento, à tárda Nize?

3.

Quand elles t'initient aux mystères de l'harmonie lyrique ; quand elles soufflent dans ton sein ces hautes et mâles pensées, mères des accens sublimes, souverains de l'oreille et de la mémoire, que, digne émule de Pindare, tu fais résonner sur tes cordes d'or,

4.

Dans quel bosquet de myrthe et d'amaranthe as-tu rencontré Cupidon, ce vainqueur des Dieux ? Dis-moi par quelles tendres caresses, par quelles paroles toutes-puissantes tu lui dérobas ce charme plein de douceur qui répandit la grace sur les chants enflammés de Sapho,

5.

Et cette voix mélodieuse qui, près des rives du Moura (3), attendrit les ormeaux de la forêt, qui ralentit dans sa course le char argenté de la Nuit, quand cette Déesse voulut écouter les amoureuses paroles, qu'avec des accens si mélancoliques, tu prodiguais à la paresseuse Niza (4) ?

6.

Aquelle cinto, aquelle livro annoso,
Nunca Amor o mostrou a Anacreonte;
Nem a mimosa Vénus
Lhe confiou as Graças,
Com que cantaste a nîtida Maria,
Do nosso Mathevon honrada próle.

7.

Ah naõ sejas de tantos dons avaro:
Abre as portas à luz, que em ti escondes;
Aponta ao teu Filinto
As calcadas verédas;
Que, apoz teus passos, naõ rejeito ousado
Subir do gran Dirceo ao alto assento.

8.

Se tu me dàs a maõ, que ásperas róchas
De alcantilados, ingremes despenhos
Pòdem acobardar-me?
Que louro há taõ subîdo,
Ou taõ defezo aos Délphicos Alumnos,
Que, em ti fiado, intrépido eu naõ colha?

6.

Non, l'Amour ne révéla jamais à Anacréon cette ceinture célèbre et ce livre séculaire (5); jamais la tendre Vénus ne confia au poëte de Théos les Graces par lesquelles tu immortalisas la délicate Marie, cet honorable rejeton de notre cher Mathevon (6).

7.

Ah ! ne sois point avare de tant de trésors ; prodigue à grands flots cette lumière que tu recèles dans ton sein ! montre à ton Filinte les sentiers que tu foules, afin qu'il puisse, en suivant tes pas, s'élever d'un vol hardi jusqu'à ces hautes demeures où habite le cygne de Dircé.

8.

Si tu me donnes la main, quels rochers si âpres, quels précipices si affreux et si profonds pourraient m'intimider ? Appuyé sur toi, plein d'une noble audace, quel laurier si grand, quelle palme interdite aux enfans de Delphes, ne puis-je pas moissonner ?

9.

Jà, qual sinto, naõ sei, na alma ferir-me
Celéste rayo de entendido lume,
Que me esclarece, e anîma!
Que maõ potente, e sûbita
Me arrebata de mim, de mim me arranca,
E por sitios ignótos me caminha?

10.

Là vejo um serro altivo, que ameaça,
Com duas pontas, o sagrado Olympo...
Que vento impetuoso
De sôpro intelligente
Vem desta longa, cavernosa gruta?
Saõ vozes, saõ accentos numerosos.

11.

Aquî Apollo veio, quando ovante
Despio da vida a tàbida Serpente.
« Sim, esforçado Apollo,
Deos, mais que muito ousado,
Tu naõ temeste os tétricos alentos,
O terrifico som do atróz Destino.

12.

Intrépido à caverna te arremessas,
Talhando as vàgas do feroz susurro,

9.

Déjà, je ne sais quel céleste rayon d'une lumière intelligente vient frapper mon ame, m'éclaire et me donne une vie nouvelle..... Quelle main puissante et rapide m'arrache de mon enveloppe mortelle, et m'emporte à travers des régions inconnues ?.....

10.

Là je découvre un mont altier qui, de sa double cîme, menace les palais sacrés de l'Olympe ; quel vent impétueux, chargé du souffle du Génie, sort des entrailles de cette grotte profonde et caverneuse ?.... Ce sont des voix, ce sont des accens nombreux!

11.

C'est ici que vint Apollon, quand, ivre de son triomphe, il arracha la vie à l'horrible Python ! Vaillant Apollon ! téméraire et invincible Divinité ! tu ne craignis point les vapeurs empestées de l'antre, ni la voix de l'inexorable Destin.

12.

Intrépide, tu t'élances dans la caverne, fendant les tourbillons bruyans qui gron-

E em cheio te embebeste
No fatidico arcano;
E Deos, cheio do Deos, annunciaste
O segredo dos Fados encubértos.

13.

Tu déste à Pythia os ràbidos furores,
O tôrvo olhar da retorcida vista,
As erriçadas comas,
As cores assanhadas,
Lividas, roxas, na tremente face,
E a rouca voz, no affadigado peito. »

14.

Jà naõ me espanto do Camoẽs divino,
Da tuba, que entoou furiosa e dura;
Do Adamastor fragoso,
Nem dos presagios negros,
Que despedio, de còlera abafando,
Ao coraçaõ impàvido do Gama.

15.

» Nesta caverna acôlho, attento, agudo
(Onço uma voz, que todo me estremêce)
» Sò vates sublimados,
» Que entre muitos escôlho.

daient dans son sein. Tu bus à longs traits les secrets prophétiques ; et Dieu , plein d'un plus grand Dieu, tu proclamas les mystères des sombres Destinées (7)....

13.

C'est toi qui donnas à la Pythie ces fureurs impétueuses, ces regards funestes qui jaillissaient de ses yeux égarés , cette chevelure hérissée , ce feu pâle, ardent ou livide qui errait sur son visage frémissant, et cette voix rauque qui gémissait dans son sein épuisé !.....

14.

Les chants inspirés du grand Camoëns (8) n'ont plus rien qui m'étonne, ni cette trompette qui, furieuse, infatigable, fit retentir le nom du tonnant Adamastor (9) , ni ces noirs augures que le fantôme en courroux vomit contre l'intrépide Gama (10).

15.

J'entends une voix qui me remplit d'une sainte épouvante..... « C'est dans cet antre » sacré , me dit-elle, que j'accueille et pro» tège les chantres sublimes, ces poëtes que » je choisis entre tous les poëtes ! c'est ici

» Aquî entrou o altisonante Elpino,
» O claro Corydon, o teu Alfêno. »

ODE VI.

A POESIA.

Sicut pictura poesis.
Hor., de Arte.

QUANDO, assentada no sublime Pindo,
C'os puros ólhos, cércas
As maravilhas da alma Natureza,
Oh divina Poesia,
Com arrayadas roupas, a Eloquencia
Vem sentar se a teu lado,
E te brinda, co' as jòias mais custosas
De seu caudal thesouro.
A Musica te embébe nos onvidos
O dulcisono canto,
Méde as vozes, os mélicos te ajusta
Altivos devaneios.
Tambem désce do Olympo, em branca nuvem,
Urania, que se cóbre

» qu'entrèrent et l'harmonieux Elpino (11),
» et l'illustre Corydon (12), et ton cher
» *Alfène* ».

ODE VI.

A LA POÉSIE.

Sicut pictura poesis.

Horat., de Arte.

QUAND, assise sur le Pinde sublime, de tes purs regards tu embrasses les merveilles de la Nature, ô divine Poésie! l'Eloquence, parée de sa robe pompeuse, vient s'asseoir à tes côtés; elle te prodigue les fécondes richesses de son trésor inépuisable.

Polymnie enchante tes oreilles de ses accens les plus suaves; elle cadence tes paroles; elle module pour toi des accords enthousiastes et mélodieux.

Enlevée sur des nuages argentés, Uranie descend de l'Olympe : un manteau azuré,

C'o largo manto azul, entretecido
De fulgidas estrellas:
Com élla vem alados Pensamentos,
Trazendo, em coffres de ouro,
Profundos cabedáes de improbo estudo,
Aos Céos, à Terra, aos Mares,
Pela aguda, tenaz philosophia,
Com fadiga arrancados.

Que nóvos campos de risonha mésse
Se descòbrem, se enfeitaõ,
Ao lume perspicaz da tua vista!
Novos Soés, novos Mundos,
Povoados de incógnitos portentos,
A conquista se off'recem
Do teu pincél ousado! Agóra juntos
Tens todos teus podêres.
Agóra, jà te inspira activa chamma;
Vás empregando as côres
Nos debuxados rasgos do Orbe augusto,
Empinadas montanhas,
Que das nuvens, dos astros saõ columnas,
Ou rios caudalosos,

où scintillent les étoiles, couvre ses épaules divines. Les Pensées, aux vastes aîles, la suivent portant dans des coffres d'or les richesses infinies d'une étude obstinée, ces richesses qu'une philosophie pénétrante et laborieuse sut ravir aux Cieux, à la Terre, aux Mers.

Divine Poésie ! quelles nouvelles campagnes, couvertes d'une riante moisson, se dévoilent et s'embellissent à tes perçans regards ! De nouveaux Soleils, des Mondes nouveaux, peuplés de prodiges inconnus, s'offrent à tes pinceaux hardis : quelles nobles conquêtes ! C'est maintenant que tu rassembles tous tes charmes ! c'est maintenant qu'une flamme active embrâse ton génie ! Tu vas, empruntant tes couleurs aux traits variés et profonds de cet auguste Univers; à ces montagnes sourcilleuses, colonnes qui soutiennent les nuées et les astres; à ces fleuves au vaste lit, images de l'Eternité, qui, de leurs urnes inépuisables, épanchent avec une tranquille majesté,

Imagens da perenne Eternidade,
Da inegostavel urna,
Ondas, sobre ondas desatando, a fio;
Robustos arvorêdos,
Abrigo de animàes, soberba côma
Da encosta vecejante,
De multi-cor bonina matizada.

Ou jà, se aos semi-deoses
Voltas a maõ, de arduo pincél armada,
Para ti se ábrem francos
Da Fama honrosa as pórtas bipatentes;
Allî padraõ glorioso
Poens, por alvo, ao valor caro e proficuo;
Allî o primor da Arte
Apurando, no heróe de inclyto peito,
Lhe disféres o braço,
Com que decépa as pullulantes frentes
Do multi-forme vicio.

Sim; agora, sublime e clara Déa,
Que finges, no alto quadro,
Effigies immortáes, com que as virtudes
Dos heróes mais prestantes
Sálvas do pégo do Acheronte avaro;

leurs ondes ; à ces forêts antiques, abri cher aux fauves errantes ; à la chevelure superbe des collines verdoyantes et parées de l'émail si varié des fleurs champêtres....

Ou si ta main, armée du laborieux pinceau, ose s'élever jusqu'aux demi-dieux, tu vois s'ouvrir devant toi le temple de la Renommée ; c'est alors que tu présentes un but glorieux à la valeur utile et chère à la patrie ! Alors, et c'est le chef-d'œuvre de ton art, épurant le cœur des héros, tu redoubles la force de ce bras destiné à trancher les têtes renaissantes du Vice, ce Prothée aux mille formes.

Maintenant donc, ô brillante Déesse ! que tu traces en tes sublimes tableaux, ces images immortelles qui sauvent des abîmes de l'avare Achéron les vertus des grands hommes ; peins, j'ose t'en supplier, le noble

Agóra, te insto, affouto
Designes de***** o peito nóbre
Vaso de saõs costumes,
A maõ bizàrra, o esprito penetrante,
Gosto reflexo e puro.
Esta dàdiva affavel t'a merece
A lyra ingénua, e grata.

ODE VII.

AOS CAVALLEIROS DO CHRISTO.

As invejas da illustre alheia historia
Fazem mil vezes feitos sublimados;
Quem valerosas obras exercita
Louvor alheio o espérta, e excita.
Camoês, Cant. 5, Est. 92.

I.

Rompem curvadas quilhas atrevidas,
Por climas naõ-usados,
De Neptuno as espáduas insoffridas:
Por sêrros nao-trilhados,
Por férvidas areias, crespos gêlos,
Devassa o affouto pè do Orbe os cancéllos.

cœur de *****, cet asyle des saintes mœurs! peins sa main généreuse, son esprit pénétrant, son goût réfléchi et pur! Ta lyre ingénue et reconnaissante a bien mérité ce digne sujet de tes chants!.....

ODE * VII.

AUX CHEVALIERS DU CHRIST.

« Cest le desir de la louange, c'est la noble émulation, c'est le » spectacle de la gloire d'autrui, qui enflamme un grand cœur, et » qui l'avertit de sa force. »

(*Traduct. de* LAHARPE.)

* Cette Ode fut dédiée au chevalier Joao de Silva, le jour qu'il reçut la croix de l'Ordre de Christ.

EMPORTÉES vers des climats inconnus, les proues recourbées fatiguent les épaules indociles de Neptune. Homme! ton pied téméraire foulant tour-à-tour des sentiers déserts, des sables brûlans, et des glaces aigües, force les barrières du Globe.

2.

Co' a maõ segura às roupas da Virtude
Naõ téme o Varaõ forte
Do Leaõ, ou da Ursa a gárra rude:
Calca o semblante à Morte
Ou na férrea peléja, ou na tormenta,
As lanças québra, os Euros amedrenta.

3.

Com alto brio, e poucas tropas duras,
Alexandre, em Arbéllas,
Juncou o campo d'aureas armaduras.
As frentes amaréllas,
A tres Pretores, fez voltar, ousado
Viriato, de esforço, e ardis armado.

4.

Estremecem o insólito rebate,
Quando o ardido Soáres,
De Méca ás pórtas, co'as trombêtas, bate.
Tremòlaõ, pelos áres,
Nos nadantes baixéis, farpadas Quinas,
Quando avista o Cabral Brasil, e Minas.

2.

Inaccessible à la crainte, et s'attachant de ses fortes mains, aux vêtemens de la Vertu, le héros ne redoute ni la dent du Lion, ni les griffes de l'Ours; il terrasse sous ses pieds la Mort, soit que, dans la mêlée hérissée de fer, il fasse voler en éclats les lances, soit que, dans la tourmente il se joue des Vents irrités.

3.

Fort d'un courage indomptable, avec une poignée de soldats endurcis, Alexandre jonche d'armures dorées les champs d'Arbelles. L'intrépide Viriate (1), armé d'audace et de ruse, fait pâlir d'effroi les trois Préteurs réduits à une fuite honteuse.

4.

Quelle alarme inconnue fait trembler d'épouvante les portes de la Mecque !..... c'est le hardi Soares (2) qui les ébranle au bruit de ses trompettes. Les pavillons Portugais flottent arborés sur les vaisseaux triomphans de Cabral (3), quand le Brésil et ses mines opulentes se dévoilent à ses regards.

5.

Mas que furor se ateia no meu peito!
Novo fogo me accende!
Um Deos me peja o coraçaõ estreito.
Minha alma se desprende,
E os àres vâi talhando, a vôo sôlto;
A azul morada pizo desenvôlto.

6.

Que Templo é este, que à direita vejo?
Que altar de verde-antigo?
Teu sancto simulàchro humilde bejo.
Salve, oh Numen amigo!
Este é da Gloria o Templo. Aquî saõ Numes
Os Varoẽs de honradissimos costumes.

7.

Allî vejo Nunalvres!.... Sim: na lança,
Que foi da Patria amparo,
O grave côrpo impâvido descansa.
Allî sublime, e claro
Està Manoel, està Joaõ segundo,
Que ensinou, a ser Reis, os Reis do mundo.

5.

Mais quelle sainte fureur bouillonne dans mes veines ! un nouveau feu m'embrâse..... Quel Dieu semble oppresser mon sein qui ne peut le contenir !..... Mon ame se dégage de ses liens terrestres..... Elle s'élève, et, dans son libre essor, elle fend les airs ! Déjà je foule, d'un pied léger, les palais d'azur.....

6.

Quel est ce temple ? quel est cet autel de marbre antique ? Favorable Divinité ! je baise humblement ta sainte image. Je te salue, ô Gloire ! Voilà ton temple auguste ! ce temple, il n'a pour Dieux que les héros dont les mœurs ont été pures et vénérables.

7.

Là je vois le grand Nunalvres (4)..... C'est lui ! Intrépide, il s'appuie sur cette lance qui fut le rempart de la Patrie. De ce côté brillent Emmanuel (5), élevé au faîte de la gloire, et Jean II (6), qui apprit aux Rois de la terre comment on est véritablement Roi.

8.

Ouço Attaîde, e Constantin valente,
Castro, Cunha e Sampayo
Memorando as façanhas do Oriente:
Do Achem, e do Malayo
Contando árduas batalhas, que ganharaõ,
Gòlpes que déraõ, Reis que avassallaraõ.

9.

Dom Joaõ da Silva, para o baixo mundo
Descendo o olhar pausado,
Tinge o semblante de prazer jucundo.
C'o braço recostado
Na órla do escudo, o côrpo sobranceiro,
Assim te falla, oh novo Cavalleiro.

10.

« Tu, que affouto trilhar do Valor quéres
» As difficeis estradas,
» Desvia o fito de brazoẽs, de havêres,
» Para as acçoẽs honradas
» Dos que acoesos no brio alto, e prestante
» A Fama, por fanáes, te pôz diante.

8.

J'entends la voix d'Ataïde (7) et celle du valeureux Constantin (8) ; j'entends Castro, Cunha, Sampayo (9). Ils racontent entre eux les hauts faits-d'armes qui ont illustré l'Orient ; ils redisent les batailles qu'ils gagnèrent sur les Malais, sur Achem (10), les grands coups qu'ils portèrent, les Rois qu'ils soumirent au joug.

9.

Dom Juan de Silva (11) abaisse sur le globe qu'il domine, un regard serein, et son visage guerrier se colore d'une vive joie. Le bras appuyé sur le large écu qui soutient le poids de son corps athlétique, il t'adresse, ô nouveau Chevalier ! ces mémorables paroles :

10.

« Toi dont le noble orgueil aspire à fouler les pénibles sentiers de l'honneur, fuis les richesses, fuis les vanités passagères ! attache tes regards sur les grandes actions de ces héros brûlans d'un courage divin, que la Renommée te présente comme tes phares et tes modèles.

11.

» Na Asia Alboquérque, na Africa Menezes
» Valentes retalharaõ
» Indianos broquéis, Mouros arnêzes.
Os Phòcas se assustaraõ
» Das Lusitanas Nàos empavezadas
» Sulcar do Eòo as humidas estradas.

12.

» Érgue os olhos à Salla grave e dina. —
» Aquì os vês honrados,
» Os Capitaẽs, que em térra peregrina,
» Ou nos Làres amados,
» A roxa Cruz, de módo ennobreceraõ,
» Que entre illustres heróes lugar se déraõ.

13.

» Cavalleiros da rôxa Cruz de Christo
» Venceraõ denodados,
» Com valor, nunca n'outra gente visto,
» Tantos Pòvos armados,
» Tantos Reinos no Antìpoda Hemispherio,
» Que deraõ novo Imperio, ao Luso Imperio.

11.

» Vois dans l'Asie, le grand Albuquerque (12). Vois Menezes (13), aux plages de l'Afrique, foudroyer les navires Indiens, briser en pièces les harnois étincelans du Maure ! Les Phoques épouvantés frémirent à l'aspect des flottes Lusitaines, qui, chargées de pavois, sillonnaient les routes mystérieuses de l'Orient.

12.

» Lève les yeux vers ce parvis auguste ! contemple la gloire de ces grands Capitaines qui, dans les terres étrangères, ou au sein de leurs Lares chéris, couvrant d'un immortel éclat la Croix du Christ (14), ont mérité de s'asseoir ici parmi les héros.

13.

» Les Chevaliers du Christ, enflammés d'un courage inconnu chez les mortels, ont vaincu des millions de peuples armés, et les vastes royaumes de l'Hémisphère oriental, Empire nouveau qu'ils donnèrent à l'Empire de Lusus (15).

14.

» Por feitos de valor, duras fadigas
» Se ganha a fama honrada,
» Naõ por branduras vîs, do Ocio amigas.
» Zonas fria, e queimada
» Viraõ do Cancro, à Ursa de Calixto,
» Cavalleiros da roxa Cruz de Christo.

15.

» Eu, jà a Fè, e os teus Reis, e a Patria amada,
» Na guérra, te ensinei
» A defender, com a tingida espada:
» Co' a morte me affrontei
» Pela fè, pelo Rei e Patria. A vida
» Se assim se pérde — a vida é bem-perdida.

16.

» Jà, com ésta (e arrancou a espada inteira)
» Ao Reino vindiquei
» A cróa, que usurpou maõ estrangeira.
» Fiz, ser Rei, o meu Rei,

14.

» Ce n'est ni au sein de la mollesse, ni dans les langueurs d'un vil repos, c'est par des actions héroïques, par de durs et nobles travaux, qu'on mérite et qu'on obtient la gloire. Les vaillans Chevaliers du Christ ont parcouru la Zône brûlante et la Zône glacée; sans pâlir, ils ont enduré les feux du Cancer, et les frimats de l'Ourse.

15.

» Moi-même, fameux dans la guerre, je t'ai enseigné à défendre, l'épée au poing, la Foi, tes Monarques, et ta Patrie adorée. C'est pour la foi, c'est pour les monarques et pour la patrie, que j'affrontai la mort.... La vie ! Elle est glorieusement perdue, quand on la perd pour une si belle cause.

16.

» Avec cette épée, (et soudain le guerrier la tire nue de son fourreau) je sus rendre au Royaume la couronne usurpée par une main étrangère (16). Mon Roi, je le fis roi à force de courage, et en

» Com acçoẽs de valor, feitos preclaros,
» Nas linhas d'Elvas, e nos Montes-Claros.

17.

» Se de imitar meu nome te gloreias,
» As façanhas me imita,
» Ou na Patria naçaõ, ou nas alheias.
» O meu valor te incita;
» Ségue os meus pássos, ségue o meu exemplo,
» Se morar quéres, neste honrado Templo. »

ODE VIII.

A VIRTUDE.

Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via,
Cœtusque vulgares et udam
Spernit humum fugiente pennâ.
Horat., Lib. 3., Ode 2.

1.

FORAGIDA entre os homens, e medrósa
Tu, Virtude, te escondes:
Do seio do alto Deos, d'onde descendes,

immortalisant par mes victoires les lignes d'Elvas, et les défilés de Montes-Claros (17).

17.

» Si tu veux que ton nom soit illustre autant que le mien, imite mes hauts faits; et, soit au sein de la patrie, soit dans les contrées étrangères, que ma valeur te serve de modèle. Suis mes traces; rivalise mes exemples; tu mériteras ainsi le rang le plus glorieux dans ce Temple auguste!... »

ODE VIII.

A LA VERTU.

Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via,
Cœtusque vulgares et udam
Spernit humum fugiente pennâ.
Horat., Lib. 3., Ode 2.

1.

ERRANTE au milieu des humains, toujours repoussée et craintive, tu te caches, ô Vertu! On te voit rarement descendre

Rara as térras visitas :
Que dellas te affugenta um Vicio infésto,
Vil arremêdo, que te usurpa o nome.

2.

Mafômas falsos, Cromweis tyrannos,
Em teu manto embuçados,
Vertendo sangue, atropellando scéptros,
Te fizéraõ mal-quista;
Em vivo fôgo, em lôbregas masmorras,
Te déraõ naõ-devîda sepultura.

3.

Tu douras os celestes apposentos
Com tua luz sagrada :
Tu és o sôl, que nésta sombra espêssa,
Os Justos allumîas;
A tua luz dá na álma, a aclàra, a esfórça,
E poem, no humano, assômos de divino.

4.

Entre ródas, equuleos, e catástas,
O Varaõ virtuoso
Móstra, ao medonho algôz, plácido o rôsto;
E envergonha o tyranno :

du sein de Dieu où tu résides, pour visiter la terre : un Vice funeste (1) t'en bannit, ce vice qui prend ta ressemblance et usurpe ton nom !

2.

Les fourbes Mahomets, les Cromwels, enveloppés de ton manteau, qui versent le sang des hommes et foulent aux pieds les sceptres, t'ont long-temps persécutée. Ils ont dressé ton lit de mort sur les bûchers dévorans, au fond des noirs cachots.

3.

C'est toi qui, de ta lumière sacrée, dores les trônes célestes : tu es le soleil qui, dans les épaisses ténèbres de la terre, illumine les Justes : ta lumière pénètre dans l'ame, l'éclaire, la fortifie, et imprime à l'homme mortel quelque chose de divin.

4.

Plein de toi, le Héros, au milieu des roues, des chevalets et des tortures, montre à ses bourreaux un visage serein et fait rougir le tyran : sous les haches, sous les atteintes aigües des flèches, il déploie

Abre, entre as séttas, ábre, entre as machadas,
No corpo retalhado, um alma inteira.

5.

Co' a vulnifica prôa o grande Castro
Rompe os Indicos máres
Alastrados de pérolas luzentes;
Visorei párco, e póbre,
A quem vislumbres dos rubîs do Oriente
Naõ desviaraõ do alvo da Virtude.

6.

Envolto em negro fumo, em pó, em fôgo,
Entre estalladas pédras
Da mina, e despedido baluárte,
O impávido Fernando
Desfigurado, ardente, ainda, ainda
Na semi-viva maõ, apérta a espada:

7.

E c'os ólhos, nos Turcos assombrados,
Quér, nesse arranco extrêmo,
Vingar a Fortaleza! — Oh Castro forte,
Mandas tomar-lhe o pôsto

dans un corps mutilé, sa grande ame, son ame toute entière.

5.

De sa proue sillonnante, le grand Castro (2) fend les mers Indiennes dont le lit est jonché de perles brillantes, Castro, vice-roi sobre et pauvre, que toute la splendeur des rubis de l'Orient ne détourna point des sentiers de la vertu, seul but et unique prix de ses travaux.

6.

Enveloppé des noirs tourbillons d'une épaisse fumée, couvert de poussière et de feux, au milieu des pierres qui jaillissent en torrens de la mine éclatante, et des remparts qui croulent, l'intrépide Fernando (3) tout défiguré, mais toujours menaçant, serre encore son épée dans sa main demi-vivante.....

7.

Et les yeux fixés sur les Maures étonnés, il veut encore, à son dernier soupir, venger la forteresse !..... O magnanime Castro, tu ordonnes à ton autre fils de prendre son poste, à ce fils, le miroir

Ao espêlho de teu animo, e virtude,
O unico esteyo da prosápia illustre.

8.

Que a tanto guîa aquelle rayo puro
Da Honra bem fundada,
Que por Deos, pelo Rei, e pela Patria,
Vê, sem torcer a vista,
Da Mórte a fouce, os coffres do Avarento;
Sem susto a Morte, e sem cubiça o Ouro.

9.

Emmudecei, Profanos; afastai-vos.
Ministro do Deos summo,
Que os Céos, que as terras, c'um acêno régе,
Direi cousas mais altas,
Que descrida naõ pensa a Iniquidade,
Mas que da san Virtude foraõ dignas.

10.

Virtude, que és o prémio de ti mesma,
Tu zombas da Fortuna,
Idolo vaõ dos homens imprudentes.
A Tóga respeitada,
O Bastaõ militar, o Sceptro de ouro
Naõ daõ honra sem ti, daõ vitupério.

fidèle de ton ame et de ta vertu, l'unique et dernier espoir de ton illustre race !.....

8.

Sublime héroïsme où le guidaient les pures clartés de l'Honneur ! C'est ainsi qu'armé pour son Dieu, pour son Roi, pour sa Patrie, il contemple, d'un œil ferme, et la faulx de la Mort, et les coffres de l'Avarice ; il voit sans effroi le Trépas, et l'Or sans-envie.

9.

Profanes ! faites silence ou fuyez loin de moi ! Ministre du Dieu suprême qui d'un regard gouverne la terre et les cieux, j'entonnerai des chants que l'Iniquité ne saurait concevoir, mais que la Vertu trouvera dignes d'elle.

10.

O Vertu ! toi qui es ta propre récompense ! tu te ris de la Fortune, cette vaine idole des hommes légers : sans toi, la toge vénérable, le bâton de commandement, le sceptre d'or ne donnent point l'honneur : ils n'apportent que de la honte.

11.

Tu, quando cóbres, c'o immortal escudo,
O peito a ti votado,
Em vaõ lhe arrója lanças o Destino;
Des-pontadas, por terra
Càhem; se atróz Invéja te mareia,
D'entre os aleives, candida re-brilhas.

12.

Tu vens nas almas, quando ao mundo brotaõ;
Qual o botaõ mimoso,
Que ajudado do Sól, da maõ cultôra,
Des-dóbra, do casûlo,
Os soberbos matizes, mil-córados,
Que bordou curiosa a Natureza.

13.

Tu, qual ardente luz, da rija pédra,
De entre trabalhos duros
Exprimes teu valor, vibras luzeiros:
Se vêm favonios sôpros,
Lógo se ateiaõ altas labarédas,
E vás lavrar por almas bem-nascidas.

11.

Quand de ton immortel bouclier tu couvres le sein qui s'est dévoué à ton culte, c'est vainement que le Destin te menace de ses traits, ils tombent émoussés; et si l'atroce Envie veut ternir ton éclat, tu sors plus radieuse et plus belle des noires vapeurs de la Calomnie.

12.

Tu descends dans nos ames, quand elles viennent animer nos corps naissans; tel est le bouton délicat qui, favorisé du Soleil, et par les soins d'une main habile, déploie son calice émaillé de nuances superbes, et de ces mille couleurs que la féconde Nature a brodées avec magnificence.

13.

Semblable encore à la lumière brillante qui jaillit du choc des cailloux, c'est des plus durs travaux que tu reçois tout ton prix: c'est alors que tu rayonnes du plus vif éclat; et si quelque souffle favorable attise ta flamme, elle grandit, elle s'élève, et va brûler dans les ames nobles.

14.

Eu te vejo, oh Virtude! vens descendo
Formosa, em nuvens de ouro;
Pelas modéstas roupas te distingo,
Pelo sereno lume,
Que te reveste a alvura, e doura a fronte,
De lidadas victorias coroada.

15.

Onde me lévas, na veloz carreira?
Os glóbos das estrellas
Vejo rodar, por esse vácuo immenso!
Que nóvos Sóes! que Mundos!
Que órdém! que justas leis entre si guardaõ!
Do Creador, girando, o acêno cumprem.

16.

E estes Montes, e a fulgida Cidade,
Com muralhas tam riccas;
Que em doze pórtas, doze pérlas àbre
De bi-partida entrada!
Calçadas, de ouro acrisolado, as Ruas!
Diamantes, da Sálla o pavimento!

14.

O Vertu, je te vois ! tu descends sur des nuages d'or : que tu es belle ! Je te reconnais à ta robe modeste, à cette pure clarté qui couvre d'un réseau lumineux ta blancheur, et dore ton front, couronné de palmes si laborieusement conquises !

15.

Où me ravis-tu dans ma rapide carrière ?..... Je vois errer dans le vide immense les sphères étoilées. Que de nombreux soleils ! que de mondes ! quel ordre ! Soumis à de justes lois, dans leurs cercles réguliers, ils accomplissent éternellement les volontés du Créateur.

16.

Et ces montagnes célestes ! et cette cité radieuse (4) avec ses riches murailles, ses douze portes immenses, et formées d'une seule perle, ses rues pavées d'or pur, le parvis de diamans qui resplendit dans son palais éternel !

17.

Que Canticos! que musica doçura!
A, que o throno rodeia,
Nuvem de ouro, se abala!.... uma vóz rompe
De magestade cheia: —
» Aquî só tem entrada os que venceraõ
» O difficil caminho da Virtude. »

ODE IX.

CONTRA A EFFEMINAÇAO.

Vexet eques metuendus hasta
Vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus. ——

Horat. Lib. 3. *Od.* 2.

Aos féros gòlpes da Fortuna iniqua
Mal resiste o Covarde, que em regalos
Da lauta meza, da venal amiga
Passou sem gloria os dias;

17.

Quels cantiques ! quelle enchanteresse harmonie !..... Le nuage d'or qui enveloppe le trône, s'ébranle et s'entr'ouvre.... Ecoutez cette voix majestueuse : « Ceux-là seuls entreront ici qui auront triomphé dans les pénibles sentiers de la Vertu !... »

ODE IX.

CONTRE LA MOLLESSE.

Vexet eques metuendus hasta
Vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus. ———

Horat. Lib. 3., *Od.* 2.

Il résiste mollement aux durs assauts de l'injuste Fortune, le lâche qui passe ses jours sans gloire, dans les délices d'une table somptueuse, dans les bras d'une vénale amante.

O rouco tóque do tambor guerreiro
Como ouvirà constante, e os estampidos
Da rôta bomba, da assoviante bàlla,
Na travada peleja;

Como as brigas dos ventos descompóstos
Na assanhada campina, e os máres verdes
Rebentando na pôppa, desornada
Da bandeira, e varandas,

Quem des-lembrado da Virtude, e nome
Farto busca o jantar, sem somno o leito;
Quem stremêce ao roncar do mar distante,
Ao despir d'um estóque?

Esses Gamas, e Castros, que investiraõ
Contra agouros do Adamastor sanhudo,
Que as traiçoẽs, que os perigos arrostaraõ
Do mar, e gente, ignótos,

Naõ davaõ culto a Embriaguez, ao Luxo,
(Idolos torpes dos ruins Vindouros)
Nem pejavaõ as ruas, embalando-se
Em rodantes andores.

Pourra-t-il entendre sans trouble, les formidables roulemens du tambour guerrier, les éclats de la bombe qui crève, le sifflement des balles, au fort de l'ardente mêlée ?.....

Verra-t-il sans effroi les combats des vents déchaînés sur les plaines humides, quand les flots mutinés tonnent avec fracas entre la poupe dépouillée de ses pavillons et de ses riches galeries ?.....

Cet homme sans vertu, cet homme étranger à l'honneur, qui, déjà rassasié, vient s'asseoir à table et va chercher son lit sans sommeil ; cet homme qui frémit au bruit lointain de l'Océan, qui pâlit devant une épée nue ?.....

Ah ! ces Gama (1), ces Castro (2) qui, bravant les augures funestes du terrible Adamastor, affrontèrent les dangers d'une mer inconnue, et les complots des nations conjurées ;

Ils ne rendaient point un culte à la Débauche, au Luxe énervant, ces viles idoles de leurs descendans dégénérés ; ils ne parcouraient pas les villes, indolemment portés sur des chars roulants avec mollesse.

Nem, bella Daphne, as Damas d'outro tempo
Escutavaõ vadios, caprichosos
De insulsas módas, de ruins costumes,
Sem mérito, sem honra.

Vinhaõ d'Africa os seus Galans, honrados
Co' as ayrosas feridas no semblante, [lhes,]
Tinctos em Mouro sangue, as maõs bejar-
As maõs tam merecidas.

ODE X.

O SABIO LUCTANDO CONTRA OS INFORTUNIOS.

Justum et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida.
Horat., Lib. 3., *Od.* 3.

Quem póde aos pés lançar soberbas iras
Do Fado rigoroso;
Quem, sem torcer a vista, olhou seguro

Non, belle Daphné ! les dames de ces temps héroïques ne prêtaient point l'oreille à ces petits-maîtres efféminés, adorateurs stupides des Modes capricieuses, hommes sans mœurs, sans mérite et sans honneur.

Leurs amans revenaient des plages de l'Afrique, beaux des nobles cicatrices qui décoraient leurs visages : couverts du sang du Maure, ils accouraient baiser ces mains chéries qu'ils avaient si bien méritées.

ODE X.

LE SAGE AUX PRISES AVEC L'ADVERSITÉ.

Justum et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida.

Horat., Lib. 3., *Od.* 3,

Le Sage qui sait braver le superbe courroux du Sort inexorable, voit d'un œil

523983

Ás duas maõ da Deosa
Que Antio' governa, carregadas
De prèmios, de infortunios,
Nobre varaõ, desprezador dos Fados,
Superior à Fortuna,

Verá sem medo encapellar-se as ondas,
Por cima dos rochedos,
Fumegando de espuma, a Náo abérta
Entregar o costado
A's pontas dos cachópos naufragosos,
Sem perder no semblante
A côr tranquilla do esforçado peito.

Nem quando Jove attira
O trisulco farpaõ, estrago, e mórte
Das torres e sobreiros,
Baixa a vista, de susto estreita os hombros;
Antes constante espéra,
A pé firme, o naufragio, as varias sombras
Da carranca da Morte.

Que naõ crê tam injusta a Maõ Suprema,
Que o rayo vingativo
Sacuda ao coraçaõ, que êrmo de culpa
Naõ téme, naõ dezeja.

sévère les biens et les maux s'échapper des mains de la Déesse d'Antium ; ce sage est un héros supérieur à la Fortune dont il brave les traits. Envain les vagues couvriront de leur écume blanchissante la cîme des rochers ; envain le navire présentera ses flancs entr'ouverts aux pointes des écueils avides de naufrages, il restera ferme, et son visage inaltérable ne cessera point d'exprimer le calme et la force de son ame.

Que Jupiter en courroux frappe et renverse de ses foudres et les tours et les chênes altiers, il ne baissera point les yeux ; l'Effroi ne courbera point ses robustes épaules ; d'un pied ferme, il attend le naufrage et les mille fantômes de la Mort hideuse et terrible.

Il ne croit point le bras suprême assez injuste pour frapper de sa foudre vengeresse le cœur pur de tout crime, qui ne craint rien, ne désire rien. L'Homme, abattu par le souffle des revers, ressemble au soldat qui, au fort de la mêlée, jète

O que pérde a constancia nas disgraças,
Ao soldado assemelha,
Que, no calor da briga, arrója o escudo,
Para correr mais léve
A commetter, descorçoado, os pulsos,
As captivas correntes.
Eu vi, meu charo Freire, com tranquillo
Desassombrado rosto,
O braço alçado, c'o punhal luzente,
A coberta Calumnia
M'o apontar ao peito; os grilhoẽs promptos,
As lôbregas masmorras
C'o seyo abérto, accêsa, a infame teya,
Sem demover os olhos:

Vi ao longe a Pobreza, a aguda Fóme,
Que os braços alargavaõ-me;
A má Fama, o Viver desconhecido
Que o manto espesso, escuro
Abriaõ pelas pontas, e envolver-me
Nas dóbras prétendiaõ.
Os gemidos do Pobre, da Viûva
Ouvi, na despedida.
Os abraços da Patria, dos Amigos,
Sem derramar um pranto,

son bouclier, pour courir plus agile présenter lâchement ses mains captives aux fers du vainqueur.

Freire (1), ami bien cher ! j'ai vu la Calomnie au front voilé, le bras tendu, diriger contre mon sein son poignard étincelant ; j'ai vu les chaînes préparées, les noirs cachots m'ouvrant leur sein ; j'ai vu déjà fumante la torche infâme ; je n'ai point détourné les yeux.

J'ai vu la Pauvreté, la Faim aux dents aigües, qui me tendaient leurs bras décharnés. J'ai vu l'Opprobre, j'ai vu l'Obscurité qui déployaient leur épais et lourd manteau pour m'ensevelir sous ses plis. O Lisbonne ! en quittant tes plages chéries, j'ai entendu les gémissemens du pauvre que je nourrissais, de la veuve que je consolais ; les tendres adieux de mes compatriotes et de mes amis : aucune larme n'a mouillé mes yeux ; rien ne put arrêter mes pas, et je marchai vers mon glorieux exil.

Sem que o passo me atálhem resoluto,
Para o nóbre degrêdo.
Assim Coriolano perseguido
Pelas iras da Inveja,
Animoso cruzava a praça, as pórtas
Da ingrata Roma; os prantos
Da Maẽ, da Esposa, o esperançoso nome
De Si, des nobres Filhos,
Abafando, no peito estimulado:
E as pórtas êrmas, tristes,
Que outróra ovante o viraõ, carregado
De louros, de victorias,
Seguido de despojos, de captivos,
Gemeraõ, quando olharaõ,
Entre raros Amigos, baixos, mudos,
O illustre Desterrado,
Levar, a estranhos Lares, as Virtudes
Saudosas a Roma.

Tel Coriolan, persécuté par l'Envie, traversait, furieux, les places publiques de Rome et marchait vers les portes de cette ingrate cité ; il étouffait dans son cœur ulcéré les pleurs d'une mère et d'une épouse, et ce nom illustre qui lui présageait tant de gloire, et à ses nobles fils.

Et ces portes en deuil, ces portes maintenant solitaires, qui le virent autrefois, revenir triomphant, chargé de lauriers, des trophées de la victoire, suivi de dépouilles et de captifs, gémirent en voyant au milieu de quelques amis en petit nombre, abattus et silencieux, cet illustre proscrit, porter chez des Lares étrangers des vertus si regrettables pour Rome.

ODE XI.

A VENUS.

Si.... mavis, Erycina ridens,
Quem jocus circumvolat et cupido.

Se ao teu Nume off'reci, piedosa Vénus,
O coraçaõ estreito em prisoẽs de aço,
E se amorosas lagrimas sentidas
Verti em teus altares;

Se assiduo sérvo, em teu sonóro templo
Maviosos hymnos te enviei alados,
Entre cheirosas, enroladas nuvens
De estremados perfumes;

Se a bemaventurar baixaste outróra,
C'um almo riso, c'um divino bejo
De requintado mimo, affavel, meiga,
Teus leáes amadores....

ODE XI.

A VÉNUS.

Si..... mavis, Erycina ridens,
Quem jocus circumvolat et cupido.

TENDRE Vénus ! si j'ai voué enfin à ton culte sacré, un cœur navré de tristesse, ce cœur qui semblait emprisonné dans des lacs d'acier ; si j'ai baigné tes autels de larmes d'amour, de mes larmes sincères... ;

Adorateur empressé, si j'ai fait retentir le temple où tu résides, de mes hymnes supplians, qui s'élevaient, portés jusqu'à toi, sur les nuages des parfums les plus exquis ;

Si jadis, gracieuse et caressante, tu quittas l'Olympe pour charmer de ton sourire divin tes serviteurs fidèles, pour leur prodiguer tes baisers célestes, tes baisers dont la douceur est ineffable.... ;

Lembre-te o louro Filho de Cinyras,
Quando as sélvas pizaste, em seu alcance,
E quando, só de o ver terçar um dardo,
Te estremecia o peito.

Falle o Simoente, e os Ulmos piedosos,
Que, curvados, os ramos enlaçavaõ,
Para acoutar os sôffregos abraços
Do mui-ditoso Anchises.

No Ida, ovante Páris te olhou nûa....
Possûe Anacreonte a vocal Pomba,
Que, em galardaõ d'um hymno, lhe cedeste,
Voluntaria servente....

E eu, que antigo devoto me acobarde
Ante esta imagem tua fria, escassa
De teu meigo fallar, meneio airoso,
Teus olhos derretidos!

Eu, que a teu filho, e a seus farpoẽs prolixos
Abri no peito Campo à aljava inteira; [lyra]
Que a Ti, que às tuas Nymphas, da aurea
Votei todas as córdas!

Souviens-toi, Déesse ! du blond fils de Cyniras, quand, ardente à le suivre, tu daignais visiter les forêts..... Oh combien tu frémissais à le voir brandir le fatal épieu !...

Parles, antique Simoïs ! parlez, Ormes sensibles ! qui mollement incliniez vos rameaux enlacés, pour voiler d'un mystérieux abri les embrassemens passionnés du trop heureux Anchise !

Pâris triomphant te vit nue sur le mont Ida : Anacréon possède cette Colombe harmonieuse, messagère fidelle que tu lui donnas pour le servir, et pour prix de son hymne délicat.

Et moi, ton vieil adorateur, moi qui, prosterné sans cesse devant ta froide et muette image, lui demande en vain ton doux parler, ta démarche divine, tes regards voluptueux qui font languir et brûler d'amour.....;

Moi, dont le sein embrâsé s'ouvre à tous les traits de ton fils, et qui voudrais épuiser son carquois ; moi qui t'ai consacré toutes les cordes de ma lyre d'or, ainsi qu'aux Nymphes tes compagnes.....;

Porque naõ péço, que te a mim descubras,
Qual em Paphos reluzes, quando em tôrno
Do césto poderoso te surriem
As nûas, lizas Graças!

Mas sou eu digno!.. Dobrarei offrendas,
Votos pendurarei cheios de affecto;
Escreverei, nas immortaes paredes
Escravidaõ devota;

Encurvando os joelhos importunos,
Teu Nume dobrarei. Que assim foi digno
Esse Sculptor rebélde aos teus festêjos,
Quando te orou prostrado,

Que, esquecida do atróce menosprezo,
Na fria estatua espiritos soprasses —
Jà se aquéce o marfim, azûes as veias,
Entre a pelle, resaltaõ,.....

Já a bocca se avermelha, os olhos luzem;
Jà se descurva o braço retardîo.....

N'oserai-je point demander que tu te montres à moi telle que tu brilles dans Paphos, quand, parée de ta ceinture toute-puissante, les Grâces nues marchent en souriant à tes côtés ?.....

Téméraire !.... suis-je digne ?.... Ah ! je doublerai les offrandes ; j'appendrai mille vœux nouveaux dans ton temple ; je graverai sur ses murailles immortelles le serment de mon pieux servage.....

Ployant avec ferveur mes humbles genoux, je te fléchirai, ô Déesse ! Ce fut par de tels hommages, ce fut en t'adorant, le front prosterné dans la poussière,

Que le statuaire, jadis rebelle à ton culte, mérita qu'oubliant ses dédains impies, tu soufflasses le mouvement et la vie au froid simulacre, ouvrage de ses mains... O prodige ! déjà l'ivoire divin s'échauffe.... déjà le sang vermeil court et jaillit dans les veines d'azur.....

Déjà ses lèvres charmantes se colorent de pourpre..... ses beaux yeux étincellent... ses bras, naguères immobiles, se détendent... la langue paresseuse se délie, la voix éclate....

Na lingua inérte a voz atropellada
Próva encetada a vida. —

Eu devaneio! O dardo flammejante,
Que me varou o peito, Amor iniquo,
Em lagrimas de amantes deliriosos
O tinhas temperado.

Tanto naõ peço, oh Deosa, só supplico.....
Oh Musas, ajudai-me. Aquî, comvosco,
A dulcisona voz ameigadora
Trazei do brando Phébo:

Aquella mesma, que soltou suave
Nas ribeiras do Amphryso, quando a Jove
Derreteu as coléricas vinganças
A quebrar-lhe o desterro.

Essa voz peço; e se outra inda há màis doce,
Essa requeiro. Co'ella intento, anhélo
Supplicar, ameigar a Cytheréa,
Que aos votos meus aspire.

Venus, Venus! Oh Deosa da ternura,
De branda Compaixaõ perenne fonte,
Senhora das benévolas floréstas,
Das sombras namoradas:

elle se presse, et annonce le réveil soudain de la vie.....

Mais je m'égare..... ô Amour ! ce dard enflammé dont tu m'as percé le sein, tu le trempes, cruel ! dans les pleurs des amans en délire !

Mes vœux sont plus humbles, ô Déesse ! je te supplie uniquement..... Muses ! accourez à mon aide, et qu'avec vous descende aussi de l'Olympe la voix mélodieuse du divin Apollon !....

Cette voix qui résonna si douce aux bords de l'Amphryse, quand, à ses tendres accens, tomba soudain le courroux du Père des Dieux, quand elle appaisa sa vengeance, et obtint le terme d'un long exil.

C'est cette voix que j'appelle.... et s'il en est de plus douce encore, qu'elle me soit accordée ! avec ce charme tout-puissant, je veux supplier, je veux attendrir Cythérée, et la rendre propice à mes vœux ardens.

Vénus ! Vénus ! ô Déesse de la tendresse ! source éternelle de la pitié ! Reine des bois secourables, et des ombres si chères aux amours !

Désce a meus olhos, das Olympias nuvens,
Faze feliz, com teu divino rosto...
Por Ti, oh Diva, endeosado seja
Teu servo ardente, assiduo.

Naõ temas o sorriso malicioso
Dos envejosos Deoses. Se o receias,
Tòma a forma de Anarda; que, a miûdo,
Por Cypria, a teve o Orbe.

Ella tem as douradas, molles tranças,
Que Adonis, tantas vezes, pelos bosques,
Te desembaraçou de humida rélva,
E de amassadas flores:

Seus olhos, como os teus, dardejaõ gosto,
Que aquéce, que inquiéta o assento da alma;
Da bocca virginal correm-lhe algemas,
Como as com que tu prendes.

Dá-me, que eu póssa, em teu disfarce illuso,
Beber dos labios seus o amante riso,
E às pudibundas rosas de seu rosto
Chegar a accesa face:

Dá a meus famintos braços, que lhe cinjaõ

Descends des blanches nuées de l'Olympe! viens me rendre heureux de ta céleste présence! divinises, ô Déesse! élèves au rang des Immortels ton fervent et fidèle adorateur!

Ne crains pas le sourire malin du Dieu jaloux.... ou, si tu le redoutes, prends les traits d'Anarda (1)! aussi bien l'Univers l'a prise souvent pour toi.

Elle possède, comme toi, cette chevelure aux tresses d'or, que tant de fois l'heureux Adonis, au sein des forêts, dégagea de l'humide pelouse, et des tapis de fleurs mystérieusement foulés.....

Ses yeux, comme les tiens, expriment cette volupté qui darde un feu rapide, et porte dans nos ames un doux tumulte : de sa bouche virginale tombent des chaînes pareilles à celles dont tu nous captives.

Heureux de cette douce illusion, qu'il me soit donné de contempler l'aimable sourire errant sur ses lèvres, d'approcher mon front brûlant des roses pudiques de ses belles joues!

Permets à mes bras amoureux d'enlacer

O eburneo collo, voluptuoso golfaõ,
Onde acerbos ondeaõ separados
Os naõ toccados pommos.

Mas qual estranho som se ouve no templo!...
Que encanto em meus sentidos!... Eis que as
[aras]
Mór perfume recendem!... (que alto assom-
[bro!]
Vólvem máis clara flamma!

Faustos sináes os ares alvoroçaõ;
Déspem os Céos as névoas descontentes;
O Sol accende, em chamma aureo-rozada,
O festivo horisonte:

Os prados se ornaõ de matiz estranho;
Nova esmeralda vestem as Campinas,
E os troncos desabrochaõ novas flores,
Pela copada rama.

Que ouço! Lá sôa a porta do alto Olympo,
Sobre os burnidos quicios bipatentes:
As columnas avisto de diamante,
Os sòlios de carbunclo.

Os Deoses assentados radiosos
A attençaõ immortal, com gosto, inclinaõ

son cou d'ivoire, ce champ voluptueux où s'élèvent et s'abaissent ces globes élastiques que jamais ne toucha la main d'aucun mortel.....

Mais quel bruit étrange ai-je entendu dans le temple ! quel charme captive mes sens ? Les autels se voilent d'un nuage de parfums..... ô merveille ! la flamme sacrée qui y brûle, lance de plus vives clartés.....

Des augures heureux remplissent les airs d'allégresse ; les Cieux se dégagent des sombres nuées ; le Soleil embrâse l'horison rasséreiné de ses rayons d'or et de pourpre.

Les prairies se couvrent d'un émail éclatant; un vert tapis d'émeraudes embellit les campagnes, et les troncs fécondés se parent de fleurs nouvelles, sous leurs rameaux touffus.

Qu'entends-je ?..... Déjà retentissent les portes du haut Olympe sur leurs gonds resplendissans qui ouvrent une large entrée. J'apperçois les colonnes de diamant, et les trônes étincelans des feux de l'escarboucle.

Les Dieux assis, brillans de lumière, écoutent en silence l'harmonie céleste : ils

A' celeste harmonia, a vista pascem
No subjacente mundo.

Levantaõ-se as menores Divindades,
E em longo fio, aos pórticos caminhaõ:
Toda a turba divina corre, vôa,
E correndo recrésce.

Os A'trios, as Arcadas se povoaõ;
Mil fileiras de aligeros Cupidos,
Floreos arcos travando, os ares rasgaõ,
Cortejo abrindo alégre;

Por entre ellas, em rápidas choréas,
Os Jócos, os Prazeres vem dansando.
Diviso as Pombas, e o dourado coche
Com a bella Erycina.

Eis da alta Concha assetteando àyrosa
Vem, c'os rayos azuis dos olhos lindos,
Homens, e Numes. Que gentîs feridas!...
O Filho desenvolto,

Aqui, alli o sceptro meneando,
Manda aos Amores despejar aljavas,

repaissent leur vue des scènes de cette terre obscure, qui roule sous leurs pieds.

Les Demi-Dieux se lèvent en longues files, ils s'avancent majestueux vers les portiques éternels : la troupe divine se presse, court, vole, et semble grandir à chaque pas.

Les parvis sacrés, les célestes péristiles se peuplent de Divinités : mille groupes de jeunes Amours aux ailes légères, agitent leurs arcs ornés de fleurs, fendent l'éther, et ouvrent le joyeux cortège.

Au milieu d'eux s'élancent, en formant des chœurs de danses aériennes, les Jeux et les Plaisirs; j'apperçois déjà les Colombes et le char d'or qui porte la belle Erycine.

De sa Conque élevée, elle abaisse ses gracieux et ineffables regards, qui, semblables à des flèches, percent de leurs traits les Dieux et les mortels.... O blessures bien douces !

Son fils, à la démarche légère, balançant avec grace son scèptre puissant, commande aux Amours d'épuiser leurs carquois, de secouer dans les airs leurs torches enflam-

Sacudir, pela esphéra, os fachos vivos,
Té que os áres se inflammem.

Como vem, sobre nòs, a ardente chuva!
Amorosas faiscas nos reluzem,
Nos accendem, nos lavraõ pelo seyo,
A dar rebate ao sangue!

Qual vìvida influencia omni-parente
Se espalha, e désce aos penctráes ansiosos
Da Madre Terra! Oh como aviva, e enfeita
A innumera progenie!

Retumbaõ, nas lidadas officinas,
Ecchos gostosos de nascentes Almas,
Que, nóvos Corpos, a habitar, se espalhaõ:
Acóde vida aos gommos.

Nos dobradiços ramos balançando-se,
As térnas aves, enlaçando os bicos,
Pre-sentem jà, no estremecido arrulho,
Os propinquos prazeres:

Co' as auri-verdes cáudas escamosas,
Os Tritoẽs arrazando as ondas crêspas,
Trâs as bellas Neréas se arremessaõ,
Em concertados pulos:

mées, jusqu'à ce que l'Olympe et la terre soient en feu.

Comme elle tombe sur nos têtes cette ardente pluie ! Les étincelles amoureuses nous couvrent de leurs clartés ; elles nous brûlent ; elles agitent nos cœurs ; elles portent à notre sang un doux tumulte.

Quelle force vivifiante et créatrice se répand et pénètre jusqu'aux entrailles émues de la Terre, notre mère ? oh comme elle donne la vie et la beauté à des êtres innombrables !

Dans les infatigables ateliers de la nature, soupirent, pareilles à des échos voluptueux, les ames naissantes qui s'envolent habiter de nouveaux corps : la vie accourt féconder tous les germes !....

Balancés sur les rameaux flexibles, les tendres oiseaux, enlaçant leurs becs, pressentent déjà dans leur tremblant et doux ramage, le plaisir qui s'approche.

Rasant les flots émus de leurs queues écailleuses, où le vert se marie à l'or, les Tritons se précipitent en bonds cadencés sur les traces des belles Néréïdes.

Os felpudos, capripedes Sylvanos,
Affittando as cornigeras orelhas,
Chammas os olhos, descompôsto o passo,
Se entranhaõ pelos bósques. —

Salvai-vos deste abrazador dezejo,
Nymphas, que os lizos membros de alabastro
Banhais na lympha pura, ou mal, da vista,
Os recatais, dansando....

Aqui déscem, (que instante deleitoso!)
Os alégres Amores, que saltando,
Se estremaõ pela rélva, e com ligeiro,
Travesso riso me olhaõ.

Com mil séttas subtîs, que humedeceraõ
No mel Hymetto, e na Acidalia fonte, [has]
Me emplumaõ todo, embébem-me as estran-
De insólita doçura.

Eis désce contra mim, buscando a terra,
A Cypria Concha..... Amor! que affavel me
[olhas!]
C'o a ponta da aza, a Pomba do alvo jugo,
Me affaga meiga a face.

Amor, Amor! que vejo! quem conduzes!

Les Sylvains au poil hérissé, aux pieds de chèvre, dressant leurs oreilles armées de cornes légères, l'œil ardent, s'enfoncent en désordre dans les bois les plus sombres.

Sauvez-vous ! Fuyez les desirs impétueux qui les embrâsent, ô Nymphes, qui baignez dans une onde pure vos membres d'albâtre ! Fuyez aussi, vous qui les trahissez à la vue dans l'ivresse de vos danses folâtres !....

O moment délicieux ! Ils descendent sur la terre, les Amans enjoués ! leur foule inonde, en dansant, la prairie ; ils me regardent d'un œil malin.

Me voilà tout couvert de ces mille flèches subtiles, qu'ils ont trempées dans le miel du mont Hymette, et dans la fontaine d'Acidalie ! de quelle douceur inconnue elles pénètrent mon sein !

Elle descend aussi vers moi la Conque de Cypris ! elle va raser la terre..... Amour ! quels doux regards tu me lances !.... La Colombe au joug d'albâtre, touche et caresse mes joues de la pointe de son aile.

Que vois-je, Amour ! Amour ! Quelle

Vénus tomou de Anarda o gésto lindo?
Naõ — É Anarda, Anarda. Saõ seus olhos;
É seu grato sorriso.

Naõ sou em mim. Oh Deoses, acudi-me.
Tanto prazer no seio naõ me cabe;
Pela alma me transborda; à bocca estreita
Vem de tropél as vózes.

Ah! que incérto naõ sei por onde encéte....
A gratidaõ... o Amor... tanta estranheza! —
Venus, no meu enleio, naõ nas fallas,
Vê meu santo respeito.

Jove, a teus votos, sempre amigo, affavel...
Ah! nunca Adonis, nunca Marte frios.....
Nunca o Sol, vingativo, te descubra
Mal-roubados deleites.

Nova Psyquis, Amor, naõ-curiosa
Te abrace eternamente affortunado...
Cupidos, ajudai-me a agradecer-lhe
Favor taõ sem medida.

est cette beauté que tu animes ? Vénus a-t-elle pris les traits charmans d'Anarda ? Non, c'est Anarda, c'est Anarda elle-même : voilà ses yeux, voilà son aimable sourire !

Je ne me possède plus !..... O Dieux, secourez-moi ! Mon sein ne peut contenir ce torrent de voluptés : elles oppressent mon ame : les paroles se précipitent en foule sur mes lèvres tremblantes.

Par où commencerai-je ?..... La reconnaissance.... l'Amour.... une surprise si merveilleuse !.... ô Vénus ! par l'excès de mon trouble, et non par mes paroles, juge de mon saint respect.

Que toujours le Père des Dieux soit favorable à tes desirs ! Que jamais Adonis et Mars ne répondent à tes vœux par des froideurs coupables!... que jamais le Soleil vengeur ne révèle le secret de tes furtives amours !

Et toi, Amour ! qu'une nouvelle Psyché, aussi tendre et plus discrette, te rende éternellement heureux par ses baisers !..... Et vous, gracieux Cupidons ! venez m'aider à remercier votre maître de ses faveurs infinies !....

ODE XII.

AO DIA DOS ANNOS DE ANARDA.

Perigosos
Formosisimos olhos, que a robustos
Izentos coraçoẽs dão triste vida.
Cerco de Diu, Cant. 12.

QUAES as chammas do ràyo despedido,
Quando, no bojo do Ethna,
Se despenhaõ, lhe abrazaõ as entranhas,
Tréme o Vulcaõ, e muge:
Jà créscem, jà borbulhaõ, jà rebentaõ,
Pelo abrazado cume,
Horrisonos trovoẽs, ennovellados
De fogo, e rôxo fumo;
A labaréda aguda vai, irada,
Romper aérias nuvens;
E de métal os lìquidos ribeiros,
Por entre rôtas fendas,
Fumegando, estridentes, précipitaõ
Affogueadas ondas...

ODE XII.

A L'ANNIVERSAIRE D'ANARDA.

Malheur à ceux qui regardent les beaux yeux! C'est que souvent ils attristent les cœurs, même les plus rebelles à l'Amour.

Siège de Diu, Ch. 12.

QUAND les traits échappés de la foudre fermentent dans le sein de l'Etna, et dévorent ses entrailles, le Volcan tremble et mugit : déjà grandissent, bouillonnent et grondent avec fracas, sur la cîme embrâsée, les horribles Tourbillons, enveloppés de feux et d'une ardente fumée ; la flamme aigüe s'élance avec colère, et va frapper les nues ; les fleuves fumans des métaux liquéfiés, précipitent en sifflant leurs ondes fumantes à travers les flancs brisés de la montagne.....

Musa, que tom é este estrepitoso,
Dis-confórme do assumpto?...
Pindáricas refrégas do Estro antigo
Soaõ ainda as chordas? —
Quando tomei nas maõs a eburnea Lyra,
E quando ao Pindo os ólhos
Volvi, para invocar-te auxiliadora,
Sò quiz cantar Anarda.

Vamos a Idalia, oh Musa, aos sanctos bós-
A's namoradas murtas, [ques,]
Onde Amor, onde Vénus tem depóstos
Os lidados transumptos
Das bellezas, que ornaraõ o Universo.
E pois que me é vedado
Vêr aquella, que tanto vêr dezejo,
Que ao longe tanto admiro,
Vejamos na figura alguns dos rasgos....

Musa, naõ é Helèna
Essa, que, rindo, apontas, nessa báse?
No pórfido gravado
Seu nome vejo, e de Ilion a ruína.
Essa státua fronteira
É Semiramis: là battendo as azas

Muse ! pourquoi tant de fracas ? Quel est ce ton ambitieux et bruyant, si mal assorti au sujet ! Les pindariques élans de l'enthousiasme antique doivent-ils cette fois ébranler les cordes sonores ? Quand j'ai pris ma lyre d'ivoire, en levant mes yeux vers le Pinde, pour t'appeler à mon aide, je ne voulais que chanter Anarda (1).

Allons donc en Idalie, ô Muses ! allons visiter ces bosquets sacrés, ces myrthes voluptueux, où l'Amour et Vénus gardent en dépôt les divines images des Beautés qui furent l'ornement de l'univers ; et puisqu'il m'est défendu de voir celle dont je desire si ardemment la présence, et que de loin j'admire, j'essaierai du moins de surprendre quelques-uns de ses traits dans les traits de ses rivales.

Muse ! cette image divine que tu me montres, en riant, sur ce socle, n'est-ce point Hélène ? Je vois gravé sur le porphyre, son nom fameux, et les malheurs d'Ilion.

Lhe vem trazer sustento,
Pelo ar talhado, a provida Nutrice.
Aqui Lesbia, alem Cinthia,
E mais Gregas, e Lacias formosuras...

Busquemos a de Anarda,
Que naõ déve estar longe.... É ésta, é ésta!
Que me fére a Memoria
Seu retrato, que Olindo quiz mostrar-me.
Quantas graças respiraõ
Inda no mármore! Nos òlhos quantos
Piedosos movimentos!
Quam potente é de Amor a sábia dextra,
Que finge, em pedra dura,
Desmostraçoẽs de vida! Os labios, quasi
Para fallar, des-cérra:

E, rompendo, na bocca, ancioso passo,
Està o efficaz Rôgo,
Para ir prostrar-se ante o sublime throno,
Em favor devotado
Do mérito prestante, desvalìdo.
Aquellas maõs tam puras
De generòsos dons estaõ pezadas;

Cette Statue voisine est Sémiramis : sa Nourrice prévoyante (2) vient par les airs, en battant des ailes, lui apporter sa subsistance. Voilà Lesbie !.... Te voilà, Cynthie ! et vous toutes, Beautés célestes de la Grèce et de Rome !

Cherchons l'image d'Anarda. Elle ne doit pas être loin..... La voilà ! c'est elle ! J'ai bien présent à ma mémoire son portrait qu'Olindo (3) m'a montré. Quelles graces vivent encore dans ce marbre ! dans ces beaux yeux, quels tendres et doux sentimens ! Quelle est puissante, Amour ! ta savante main qui a pu créer dans une pierre si dure tous les symptômes de la vie !

Ses lèvres se desserrent, comme si elle voulait parler : on dirait que la Prière suppliante et toujours efficace, cette Prière affectueusement dévouée au soutien du mérite illustre et méconnu, cherche à se frayer un passage à travers cette bouche mi-close, pour aller se prosterner devant le trône auguste.... Ses mains si pures fléchissent sous le poids des dons géné-

E admiro enternecido [cordo.]
Com que agrado os reparte, e com que ac-
Inda o lustre das prendas,
Com que as Graças o Engenho lhe enfeitaraõ,
Está rayando airoso,
Em rédor deste seu gentil semblante!
Disséras, que acabaraõ
De erguer a maõ desse ultimo polido...

Nisto me atalha a Musa:
» Naõ vês, que é hoje o muito fausto dia,
» Em que, nos Céos formada,
» Desceu de Anarda a formosura, à Elysia,
» Que délla se gloreia! »

reux qu'elles prodiguent : j'éprouve une tendre admiration, en voyant avec quelle bienveillance aimable elle les distribue. Les Talens dont les Graces ont doté son généreux génie, rayonnent d'un doux et pur éclat autour de son charmant visage : on dirait qu'elles n'ont voulu quitter leur ouvrage qu'après lui avoir imprimé le dernier poli.

Ici la Muse m'arrête..... « Ne vois-tu » pas, me dit-elle, que ce jour fortuné » est celui où la belle Anarda, cette fille » du Ciel, en descendit pour apparaître » dans notre Lisbonne, dont elle est l'or- » nement et la gloire ?.... ».

ODE XIII.

MARCIA VOLTANDO, INOPINADA.

Chi sperar poteva il sole,
Quando l'alba procellosa
Questo giorno partori.
Metastas.

O Lavrador, que rásga à térra ingrata
As aváras entranhas;
A quem fallaz seàra mal-responde
Com mesquinha colheita,
(A'vida mira dos filhinhos rôtos,
Da esposa enfraquecida) [rélha,]
Naõ manda aos Céos mais graças, se co'a
Quebron a tálha de ouro,
Por fugitivo Mouro, alli guardada;
Do que eu vi a Alegria
Brotar do seyo de tam feias nuvens;
Que, pezando no peito,
De apêrto, aos ólhos, lágrimas forçavaõ.

ODE XIII.

LE RETOUR DE MARCIE.

Chi sperar poteva il sole,
Quando l'alba procellosa
Questo giorno partori.

Metastas.

Le laboureur qui déchire les entrailles avares d'un sol ingrat, quand la moisson décevante n'accorde à ses vœux qu'une récolte chétive, avide espoir de ses enfans demi-nus, et de son épouse languissante; si la charrue heurte et révèle à ses regards le trésor jadis enfoui par le Maure fugitif (1), dans son extase, il ne remercie point le Ciel avec plus d'ardeur que moi, lorsque je vis le bonheur sortir de ces nuages épais qui, pesant sur mon sein, forçaient mes yeux à se remplir de larmes.

Embóra exulte, e côrra
Bejar a terra o Náuta descorado,
Que, na brusca tormenta,
Zunir os ventos, fuzilar os rayos
Vio, sóbre as ondas verdes,
Que, fendidas, o nàufrago Navio
Batêu, c'o a quilha, a areia.

Eu, que outro Sól naõ vejo, outra bonança,
Que do rosto formoso
De Marcia me naõ venha, unica Vénus,
Que as tormentas serêna,
Nesta minha alma erguidas, por ausencias,
Por ásperos ciûmes,
Maiôr prazer senti, que o Navegante.

Elle só pérde a vida,
E as perigosas, pállidas riquezas:
Mas que é o ouro, — e a vida
A quem pérde um mimoso olhár de Marcia?

O Réo, que vem subindo
Trémulo a escada, a ouvir ler a sentença;
E em vêz da mórte infame,
Se lhe intima o perdaõ, com a soltura;

Qu'il tressaille de joie, qu'il baise la terre avec ivresse, le pâle Nautonnier qui, dans la tourmente, entendit siffler les vents, vit flamboyer les éclairs, et tomber la foudre sur les vastes ondes; qui sentit, glacé d'effroi, le vaisseau naufragé, battre de sa quille les arênes bouillonnantes !....

Moi, qui ne vois briller d'autres Soleils que les yeux divins de Marcie, cette unique Vénus qui puisse appaiser les tempêtes soulevées dans mon sein, par l'absence de la poignante Jalousie; moi qui ne connais d'autre calme que celui de son doux visage, oh combien ma joie surpasse la joie de ce Navigateur !

Eh ! que perd-il ? la vie. Que perd-il ? des richesses vaines et passagères. Mais qu'est-ce que l'or ? qu'est-ce que la vie pour l'infortuné qui perd un regard caressant de Marcie ?

Le Criminel qui monte, en chancelant, l'escalier fatal, pour entendre lire son arrêt, et qui reçoit sa grace, la liberté, au lieu de cette mort infâme qu'il attend;

Cum gracioso olhar da alégre Marcia.
Os Campos se toucaraõ
De novas flores, e de gosto riraõ:
O Sol, que se ia pondo,
Nunca de nós se foi, com mais saudade.
Marcia, querida Marcia
Que prazer que gozámos! que ternuras,
Depois de tantas mágoas!
Ditoso padecer? Mágoas ditosas,
Que taes gostos renderaõ?

ODE XIV.

A DOURADA MEDIANIA.

Frui paratis et valido mihi
Latoe, et precor integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, ne Cythara carentem.
Horat. Lib. 1., *Od.* 31.

Que cuidas, meu Pilaer, que péde aos Fados
O Poeta Filinto?

Les campagnes s'émaillèrent de fleurs nouvelles, et semblèrent sourire à mon bonheur. Jamais le Soleil, à son déclin, ne parut quitter avec plus de regret la terre.... Marcie ! ô Marcie bien aimée ! Que nous sommes heureux ! Quelle tendresse égale la nôtre ! Quel prix de douleurs si profondes ! Douleurs fortunées ! Heureux tourmens payés aujourd'hui par de si pures délices !

ODE XIV.

LE BONHEUR DE LA MÉDIOCRITÉ.

Frui paratis et valido mihi
Latoe, et precor integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, ne Cythara carentem.
Horat., Lib. 1, *Ode* 31.

QUELS Vœux crois-tu, Pilaer (1), que le poète Philinte puisse adresser aux Des-

Quando vê, por detraz do pardo monte,
Erguer-se o Sol dourado;
Ou quando, já trilhado o éthéreo cinto,
Mólha o cansado Côche
No pégo Occidental do azul Neptuno?
Naõ poem nas aras cégas
Da soberba Fortuna offrendas, vótos
De sôffrego interesse;
Nam péde, novo Midas, que entre os dêdos,
Em flavo ouro luzente,
Se lhe tórnem as pédras, as correntes;
Nem tózem seus pastios
Grossos rebanhos de nervudos touros,
Para lavrar activo,
Com vinte jugos, dilatadas geiras.

Commêtta ousado, os sustos
Do assanhado Oceâno verde-negro,
O Mercador ganhoso,
Que a vida, em menos preço, tem que o lucro;
Ouça silvar os ventos
Pela gemida enxarcia enfurecidos;
Accappelladas ondas
Na esmorecida prôa lherebentem;
Rache o ruyvo Corisco

tins, quand il voit le Soleil poindre tout radieux derrière les monts au sommet grisâtre, ou, après sa course aérienne, plonger son char fatigué dans l'azur des mers d'Occident ? Il ne dépose pas sur les autels de l'aveugle et altière Fortune les offrandes et les vœux d'un mortel que l'intérêt tourmente ; il ne demande pas, nouveau Midas, que les pierres et les ondes se convertissent en or sous ses doigts magiques, ni que des taureaux robustes et nombreux paissent dans ses prairies, pour ensuite retourner à la charrue et couvrir de sillons ses vastes héritages.

Que le marchand affamé d'or, pour qui la vie a moins de prix que le gain, ose affronter le courroux des flots, les menaces du sombre Océan ; qu'il entende siffler les vents déchaînés dans ses voiles gémissantes ; qu'il voie les vagues amoncelées se briser contre la proue de son navire, la foudre étincelante consumer ses mâts rompus et volans en éclats, ses yeux alors ne sont fixés que sur les magasins opulens du Brésil ; il ne voit au milieu

O grande masto em-retisnada róca;
Que elle só fita os ólhos
Nas lóges do Brasil; por entre os rayos,
Vê chegar o Mineiro;
Ouve, por entre os roncos, e estampido
Dos trovoēs, tinnir dóbras
No mostrador aváro; vê vendidos
Os enfardados pannos.

Porque naō justiçou Jóve potente,
Com despedido fogo,
O Mortal, que arrancou, com maō culpada,
Das entranhas da Térra,
Esse ouro malfeitor, fonte de Crimes,
Estrago da Innocencia!
Bem foi idade de ouro a feliz éra,
Que pállidas figuras
Naō vio, nos cuuhos do ouro amoedado,
Para deshonra, e mórte;
Que naō vio a Ambiçaō, a Tyrannîa
Medrar, assoberbando,
Com desiguáes riquezas, os singélos
Costumes da Virtude.

Eu, sobranceiro às vágas empoladas
Da turbulenta Côrte,

des éclairs qui se croisent, que le riche possesseur des mines ; il n'entend à travers les roulemens et le fracas du tonnerre, que le bruit des doublons qui retentissent sur son comptoir avare ; il ne rêve que la vente de ses riches étoffes.

Pourquoi le puissant Jupiter n'a-t-il pas châtié de son foudre vengeur le mortel audacieux, dont la main coupable arrache des entrailles de la Terre cet or malfaisant, source de tant de Crimes et poison de l'Innocence ? Oh ! que tu fus bien nommé l'âge d'or, siècle heureux qui ne vis point frapper, pour la honte et le malheur des humains, de pâles effigies sur des disques d'or ; toi qui ne vis point l'Ambition et la Tyrannie asservir sous le poids de leurs injustes richesses les mœurs simples et naïves de la Vertu !

M'élevant avec dédain au-dessus de cette mer orageuse, je verrai sans envie, cou-

Verei correr às Mitras, aos Governos,
Imprudentes humanos,
Que o valor naõ conhecem do Socêgo.
O Corno de Abundancia
Emborcando sonóro a um Thersîtes,
Louros dobroẽs a rôdo
Sóbrio verei, com olhos naõ-torcidos;
Segùro de mim-mesmo.

Cubérta a meza de Phaizoẽs custosos,
Em dourada baixéla;
Déz lacayos esbéltos, ôlho à lérta,
Pelos cristáes derramem
De Constança e Tokai os raros vinhos;
Com descuido, e desprêzo
O'lho o luxo, a sobêrba dos manjares,
O desperdicio, o custo,
Com mais justa partilha bem-logrados
Na Viûva, no Orphaõ rôto.

Sem orgulhoso apprêsto, dá Natura
Saudavel sustento:
Saboroso légume, herdada fructa
Accarêa appetite
Ao Sabio, que ganhou, com sóbrio emprêgo

rir après les Mîtres, ou s'arracher les sceptres, ces mortels imprudens, qui méconnaissent le prix du repos. Fort de la modération de mes desirs, je verrai, d'un œil calme, ce Thersite pour qui de riches flots de piastres s'échappent à grand bruit de la Corne d'Abondance; cette vaisselle d'or dont l'éclat réfléchit de précieux faisans; ces vins rares de Constance et de Tokay, que versent dans le cristal dix laquais à la taille svelte, au regard effronté.

Ah! ce luxe insolent, cette profusion de mêts délicieux, toutes ces folles dépenses, bien mieux consacrées au soulagement de la Veuve et de l'Orphelin, dénués de vêtemens, combien je les méprise! C'est sans apprêt, c'est sans orgueil que la Nature nous présente une nourriture salubre. Des légumes savoureux, des fruits cueillis de l'arbre héréditaire, suffisent pour aiguiser l'appétit du Sage lorsqu'il est gagné par un travail modéré, par une fatigue utile.

Proveitoso cansaço.
Para alojar o corpo d'um Magnata,
Talvez pygmêo e secco,
Trinta Salloēs de vasta architectura
Fazem gemer a térra,
Com altos torreoēs, chumbados téctos;
E o grande Cincinnato,
N'uma bréve choupana, vive ricco,
Folgado, e farto de honras.

Que naõ daõ diamantes, nem palacios
Descansada ventura;
Nem vem o Somno, com as mansas plantas,
Abrir cortinas de ouro,
Para estender-se ao lado ambicioso
Do Cortezaõ inquiéto.
Eu, que alêm pizo a ráya a doze lustros,
Que da altérna Fortuna,
Com sombra iguál, provei pênas, favôres;
Què bebi, proveitoso,
Sazonadas liçoēs, da Experiencia,
Na carreira da vida;

Que, c'o fanál da reflexaõ attenta,
Vi, no pégo do Nada,

Pour loger un Potentat, qui n'est souvent qu'un pygmée, il faut que trente sallons d'une architecture imposante fassent gémir la terre sous le poids de leurs pavillons aériens, de leurs toîts chargés de plomb ; et le grand Cincinnatus, relégué dans son humble chaumière, vit riche de son aisance modeste, et rassasié d'honneurs.

Sont-ce les diamans, sont-ce les palais qui donnent le véritable bonheur ? Le Sommeil vient-il, à pas silencieux, ouvrir les rideaux d'or, et s'étendre aux côtés d'un courtisan dévoré d'ambition et de soucis ? Moi qui ai déjà franchi la borne de mes douze lustres, et souffert d'un front égal les faveurs et les disgraces de la Fortune capricieuse ; moi qui, dans la carrière de la vie, ai su profiter des sages leçons de l'expérience ; qui, éclairé par la méditation, ai vu tant de couronnes tomber dans le gouffre du néant, tant d'autres monter et ceindre des fronts indignes, tant de vœux ardens ne pas s'accomplir, tant de projets avortés, tant de riches, tant de grands,

Cahir tantas Corôas — subir tantas,
Que improprias frontes curvaõ;
Tanto dezejo ardente naõ-comprido,
Ou morto apênas-nado;
Tantos riccos, illustres, poderosos,
E tam poucos felizes,
Só péço, aos Céos, dourada Mediania,
Em plácido remanso,
Saùde alégre, e Lyra, com que cante
Louvores da Amizade.

ODE XV.

AO SENHOR AGOSTINHO ROUTIEZ,

Que emprendia a traducçaõ de Camoẽs

Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.
Horat. Satyr. 9. *Lib.* 1.

Dá de maõ à Perguiça lisonjeira, [cançaõ]
Lança-a ao longe de ti; que naõ se al-
Os segredos das Musas, sem fadigas,
Sem indefésso estudo.

tant d'hommes puissans..... et si peu heureux ! Je ne demande au ciel qu'une heureuse médiocrité, un doux repos, une santé joyeuse et une lyre pour chanter les louanges de l'Amitié !

ODE XV.

A MONSEIGNEUR ROUTIEZ,

Qui avait entrepris une traduction de Camoëns.

Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.
Horat. Satyr. 9. *Lib.* 1.

Bannis loin de toi la Paresse décevante; car, sans fatigues, sans une étude obstinee, on n'arrache point les secrets des Muses.

Olha-as, no cimo d'ingremes montanhas,
Applicadas ás Artes engenhosas;
E em torno, em seus assentos merecidos,
Os cuidadosos Vates.

Olha a rama vivaz, que a frente cinge
De Camoēs sublimado e sonoroso:
Vê como o Adamastor desmesurado,
Para elle se debruça;

E, ao largo de àlta espàdua, lhe dà móstra
Do honrado Cavalleiro, e gentil Dama,
Que vio morrer de fome os filhos charos,
Nas ardentes areyas.

Là, junto a aquélla fonte dos Amores[hadas]
Olha as Nymphas de Munda; inda orval-
As faces tem das lagrymas sentidas,
Que por Inez verteraō.

Naō o ouves tu, na lyra resonante,
Cantar do Gama os ímprobos trabalhos,
Que as pórtas de Asia, superando riscos,
Se abrio ousado, e forte?

Là vái surcando os màres do Oriēnte;
No nadante baixél empavezado,

Vois ces fières Déesses sur la cime de leurs monts escarpés, se livrant au charme des beaux-arts! Vois autour d'elles, assis sur les trônes qu'ils ont mérités, les Poètes laborieux!

Contemple le laurier éternel qui ceint le front du sublime et harmonieux Camoëns! Vois le colossal Adamastor (1) qui, se penchant à ses côtés (2),

Lui découvre sur ses larges épaules (3), l'illustre Chevalier, et sa Dame d'une beauté céleste, couple infortuné (4), qui vit expirer de faim ses enfans chéris, sur les sables brûlans....

Ici, près *de la Fontaine des Amours* (5), vois les Nymphes du Munda (6)! Leurs joues sont encore baignées des larmes douloureuses qu'elles répandirent sur Inez.

N'entends-tu pas le Poète chanter sur sa lyre sonore, les durs travaux de ce Gama (7) qui, vaillant, indomptable, et bravant d'affreux dangers, s'ouvrit les portes de l'Asie?

Il sillonne les mers de l'Orient: sur son navire couronné de pavois, flottent les éten-

Tremóla as vencedoras Lusas Quinas,
Junto aos berços da Aurora.

Cheio o peito de incògnitos segredos,
Eis sólta as vélas, fita em Lysia os ólhos
Os ólhos satisfeitos, com que vira
As Indicas Neréas.

Esperado da bella Protectora,
E das Nymphas, que Amor feridas tinha,
Os Amores lhe acenaõ; e os Prazêres
Lhe estaõ abrindo os braços.

A Virtude érgue o prémio refulgente
Alèm de longas métas arriscadas;
Pède affrontados mêdos, pède p'rigos,
Aos que a arranca-lo córrem.

Mas, lógo que vencidas as fadigas,
Sobrepuja o valor, là està assomada
A Fama, que àpregôa a merecida
Bem conquistada gloria.

Ouviste o canto?—Eis c'o a guerreira dextra
A's escabrosas fragas te convîda:

dards Lusitains; il les menera triomphans jusqu'au berceau de l'Aurore.

Le sein oppressé de secrets inconnus, il déploie enfin la voile du retour : ses yeux sont attachés sur l'auguste Ulyssée (8), ses yeux ravis auxquels il avait été donné de voir les Néréides Indiennes (9).

La belle et divine Protectrice (10) l'attend avec ce cortège de nymphes que son fils a blessées de ses traits : Les Amours lui montrent du doigt l'île heureuse (11), et les Plaisirs lui ouvrent leurs bras.

C'est bien loin de la borne hérissée d'écueils, que la Vertu fait briller aux yeux des Héros le prix éclatant. Elle demande des périls à ceux qui courent l'arracher, et ce courage indompté qui brave la crainte.

Mais sitôt que la valeur a triomphé des plus durs obstacles, la Renommée se lève, et proclame un nom dont la gloire fut si héroïquement conquise.

Tu as entendu ce chant!... Voilà que de sa main guerrière (12) le Poète te convie à franchir les âpres rochers; il te montre le

Eis te aponta a vereda, inda trilhada
De seus pés resolutos.

« Vem escutar-me, vem (te diz benigno)
» Se da Poezia os penetràes vedados
» Quéres investigar, no almo Congresso
» Dos immortàes Cantores.

» Rompe, com passo hardido, a encósta dura;
» Esmàga espinhos, desmaranha balsas;
» Filinto, a quem fiz cérto o meu designio,
» Te esforçarà os passos ».

ODE XVI.

OS VERSOS, NAO OS BRONZES ETERNISAO OS HEROES.

Cui Pudor, et Justitia soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem!
Horat., Lib. 1., *Ode* 4.

INSTA o Tempo: d'aquî, d'alêm derriba
De Néro o ufano bronze,

sentier que seul il foula de ses pieds résolus.

« Viens, viens, et écoute-moi! (te dit-il » avec bienveillance) si, dans cette auguste » Assemblée des Chantres immortels, tu » veux t'initier aux vénérables mystères de » la Poésie;

» Franchis d'un pas hardi, les flancs de » cette âpre montagne! Écrase sous tes » pieds les épines! Fais-toi jour à travers » les ronces! Philinte (13), à qui j'ai révélé » mon dessein, veut assurer et fortifier ta » marche.... »

ODE XVI.

LA GLOIRE DES LETTRES.

Cui Pudor et Justitia soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem!

Horat., Lib. 1., *Od.* 4.

DANS son vol rapide, le Temps renverse et le bronze orgueilleux des Nérons, et la

De Máusolo a saudosa sepultura;
Co' a fouce no ar erguida,
Que sò c'o fuzilar poem mêdo ao mármor,
Os Carlos ameaça, os Fredericos.

Vivem pouco os Heróes, que o nome fiaõ
De caducas estatuas:
Na longa estrada de estendidas éras,
Cem annos saõ um passo,
Que o Tempo apága c'um batter das azas
Na disferida, lûbrica passagem.

Sem soccorro de Phidias cinzél-déstro,
Vîve a fama de Achilles;
Que o monumento, que lhe ergueu Homero,
Zomba da aguda fouce;
E as Aònias, dos Fados alcançaraõ
Tornarem immortàcs os seus valîdos.

Estremecem-se ainda as ansias térnas,
E vivem as saudades
Do disérto Mecenas, confiadas
As chordas Venusinas:
E o Gama inda hoje córta os máres da Asia,
Nos arriscados lenhos voadores.

tombe des Mausoles, où coulèrent tant de pleurs. Au seul mouvement de sa faulx étincelante, il fait tressaillir le marbre d'effroi; il menace les Charles et les Frédérics.

Ils vivent peu, ces Héros qui confient l'immortalité de leur nom à de périssables statues! Dans ce vaste Océan des siècles, cent années ne sont qu'un pas du Temps, ce vieillard aux aîles infatigables, qui ne laisse après lui aucune trace de sa course impétueuse.

Elle vit encore la renommée d'Achille, sans le secours du savant ciseau de Phidias; le monument qu'Homère lui a élevé se rit de la faulx impitoyable; et les Muses ont obtenu du Destin le droit d'immortaliser leurs favoris.

On entend résonner encore les tendres alarmes et les regrets de l'éloquent Mécène, immortalisés par la lyre du Chantre de Vénuse. Sur ses navires doués de toute la vîtesse et l'audace de l'aigle, Gama (1) sillonne encore aujourd'hui les mers de l'Orient.

Inda, na ąla direita, Vasconcéllos
Léva ao combate duro
O Luso, a quem naõ dòe perder a vida,
Pelos avitos Lares:
Pelo Rei, que escolhêra, merecido,
A destemida lança inda menêa.

Mas Tu, que, sò, da guerra, assinallaste
Os concertados p'rigos,
Que Alumno de Minérva delicado,
Te educaste em seu Templo, [sas]
Chàro às Musas — de quem, se naõ das Mu-
Acceitaràs perenne monumento?

As Musas, temerosas de Mavórte,
Técem com mais disvéllo
Cappéllas às pacificas Virtudes
De Solon, de Antonino;
E os brandos hymnos, nas argenteas plumas,
Erguem, com gosto, os nomes eruditos.

E, mais promptos ao Templo da Memoria,
Vaõ depôr, nos archivos,
A nobre acçaõ do peito generoso,
Que empréga o valimento,
A riqueza, o saber, o sangue illustre,
Em desarmar o braço da Calumnia.

Et Vasconcellos (2), ce chef si habile, façonne encore aux durs travaux de la guerre, le fier Lusitain qui n'hésite point de verser son sang pour ses antiques pénates. Comme il brandit encore sa lance intrépide pour le digne Monarque (3) qu'il a choisi!

Mais toi dont la plume nous a signalé toutes les savantes combinaisons des hasards de la guerre; toi que Minerve a pris sous sa protection, et élevé soigneusement dans son temple; toi enfin, le favori des Muses, quel autre plus qu'elles doit t'offrir un monument éternel?

Ces Muses que Mars épouvante, mettent tous leurs soins à tresser des guirlandes aux vertus pacifiques de Solon et d'Antonin; et des Génies aux aîles argentées s'empressent de proclamer, dans leurs hymnes mélodieux, les noms des savans.

Avec plus d'ardeur encore, ils vont déposer dans les archives du Temple de Mémoire, les nobles actions d'un cœur généreux qui emploie son crédit, ses richesses, ses lumières, le respect qu'inspire son illustre sang, à désarmer les mains de la Calomnie.

ODE XVII.

O VERO CHARACTER DA VIRTUDE.

Nihil majus meliusve terris
Fata donavere, bonique Dii:
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Horat., Lib. 3., *Od.* 2.

QUAM formosa a Virtude resplandece
No seu throno immortal! A Honra, o Brio
Oh quanto em nóbres animos reluzem,
E estimaçaõ grangeaõ!

Brilhaõ os Castros, brilhaõ os Menezes,
Na sempre viva historia de seus feitos:
Um, na Africa, înda os Mouros amedronta,
Outro a Cambaya assusta.

ODE XVII.

LE VÉRITABLE CARACTÈRE DE LA VERTU.

Nihil majus melìusve terris
Fata donavere, bonique Dii:
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.
Horat. Lib. 3. Od. 2.

Comme elle est belle, comme elle est radieuse, la Vertu sur son trône immortel! Oh combien l'honneur et le courage brillent d'un vif éclat dans les ames nobles! Quelle moisson de gloire ils leur acquièrent!

La mémoire des Castro (1), des Menezes (2) rayonne dans l'histoire à jamais vivante de leurs hauts faits; l'un, sur la plage africaine, glace encore d'épouvante le Maure audacieux; l'autre fait toujours trembler les murs de la superbe Cambaye (3).

Vimos, nos campos da famosa Ourique,
Um Affonso, um Moniz cortar arnezes,
Romper malhas de Mouros valorosos,
E nos fundar a Patria.

Vimos.... (e Aljubarrota os Campos móstra
De sangue Hispano outrora avermelhados,)
Um illustre Joaõ, um claro Nuno
Valor provar extremo.

Os Aleixos, os Sás quantos abônos
D'um peito de sans maximas cingido,
Avasallando vicios, naõ deixaraõ
Aos vindouros! — Oh Clio,

Tu, que em folhas de bronze as acçoẽs altas
Dos Heròes vás fiel dando a mil Eras,
Dize em que mòdo, e com que alcance [os homens]
Se ábrem praça, em teu Livro.

» Por armas, ou por lettras (me responde)
» Se ganha a Fama honrada—mas estéril;
» Se a Virtude, se o bem da cára Patria
» Lhes naõ arde no seyo.

Nous croyons voir encore dans les champs fameux d'Ourique (4) un Alfonse, un Moniz (5) trancher les harnois et mettre en pièces les cottes-d'armes des Maures vaillans.

Tu nous montres, ò Aljubarrota (6)! ces plaines célèbres, autrefois rougies du sang Espagnol, et ces prodiges de valeur opérés par l'illustre Jean (7), par le victorieux Nuno (8).

Quels grands exemples ils léguèrent à la postérité, ces Aleixos, ces Sás (9) dont le cœur, armé des plus saintes leçons de la vertu, triompha de tous les vices!

O Clio! toi qui confies à tes pages de bronze et transmets fidellement aux siècles les exploits des Héros, dis-moi par quels magnanimes efforts on mérite d'être inscrit sur ton Livre immortel!

« C'est par les armes, me répond la » Déesse, ou par les lettres, que l'on ob- » tient une éclatante Renommée.... Renom- » mée stérile, si la Vertu, si l'Amour de la » chère Patrie n'échauffent pas nos ames.

» Magnanimo valor as Armas pèdem;
» Pèdem ferrenho estudo as Lettras; pède
» Màis que estudo, e valor, virtuoso lanço
» Despido de interesse.

» Là jaz a força, jaz valor subîdo
» Na maõ soccorredora, que se estende,
» Deixa o ouro cahir, fóge, e se esconde,
» Que a náõ veja o Mendîgo.

» Desta violencia, contra os da Vangloria
» Estimulos pujantes, só quizéra
» Ter eu da Historia as pàginas enchido;
» Naõ de Ambiçoẽs, e Guérras. »

Bezerra, quem quér ter, ou tem séu nôme,
Nessas folhas de bronze registrado:
As leis, que a Musa deu, se as tem no [peito,]
As siga, ou corra a have-las.

» Il faut dans les armes, une valeur généreuse ; dans les lettres, une étude obstinée. La Vertu inaccessible au sordide intérêt, demande plus que de la valeur, plus que de l'étude.

» Où est la Force ? où est la Valeur magnanime ? C'est dans cette main secourable qui s'étend, laisse tomber l'or, fuit, et se cache pour que le malheur ne l'apperçoive pas.

» Voilà les grands traits d'une véritable Vertu, de cette Vertu qui lutte sans cesse contre les prestiges de la vaine Gloire, dont je voudrais remplir les pages de l'Histoire, à la place des sanglans trophées de la Guerre et de l'Ambition. »

Cher Bezerra ! (1) le Mortel qui aspire à voir son nom gravé sur le livre de bronze, doit obéir avec constance aux divines lois de Clio ; qu'il s'en pénètre, et qu'il les étudie sans cesse.

ODE XVIII.

A INDEPENDENCIA DOS ESTADOS UNIDOS.

Jupiter illa piæ secrevit littora genti.

Horat., Epod. 16.

Que é o que eu ouço, oh Deoses!
A minha eburnea Lyra,
Que repouza, depois que a clara gloria
Cantei soberbo, do Alboquerque duro,
Naõ toccada resôa,
E, do Vate incurioso, a maõ convida?

Respeitavel Prodigio,
Acceito o auspicio fausto:
Feitos altos, a Musa, que te excita,
Em grandiloquo métro me aparelha.
Já me assinála as córdas,
E, ao meu sujeito ouvido, o Canto ajusta.

ODE XVIII.

L'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS.

Jupiter illa piæ secrevit littora genti.
Hor., Epod. 16.

Qu'entends-je, ô Dieux!... Ma lyre d'ivoire, ma lyre qui se repose, depuis qu'avec orgueil je chantai la gloire du terrible Albuquerque (1), a-t-elle rendu des sons spontanés? appelle-t-elle encore la main d'un Poète insoucieux?....

Prodige vénérable! j'accepte ton heureux augure: La Muse, qui t'évoque, m'excite à célébrer de hauts faits en vers majestueux; voilà qu'elle me désigne les cordes que je dois toucher; elle dispose mon oreille docile au chant qu'elle a médité.

Qual, da Sicyonia práya,
Parte o Agenorio incerto,
Buscando a linda Irman, mal-confiada,
No fallaz Touro de nevada fronte;
E dòbra ansioso as crespas
Pontas dos alongados promontorios:

Por insólitos Máres,
Calcando insanos mêdos,
D'alèm Colomb, daquî o inclyto Gama
Vaõ tremolar Occidentáes bandeiras,
Entre Póvos, que ajoelhaõ
Ante homens Numes, dos trovoẽs senhores.

Os Tritoẽs insoffridos,
Que os naõ-rompidos máres,
Com desatado arrojo, assim devasse
Do extremo occaso o Morador affouto,
Depoem a ingrata nóva
Ante o throno do cérulo Tyranno.

Neptuno enfurecido,
Do sòlio, se arremessa,

Comme le fils d'Agénor quitta les plages de Sicyone (1), errant sur les traces de son aimable sœur, trop confiante hélas! envers le taureau au front de neige; tel ce Héros, dévoré de soucis, doublait les cîmes sourcilleuses des longs promontoires....

Tels, sur des mers inconnues, dédaignant de folles terreurs, l'aventureux Colomb, l'illustre Gama, vont arborer les pavillons de l'Occident, parmi des peuples timides, qui tombent à genoux devant ces Mortels qu'ils prennent pour des Dieux, et croient les maîtres du tonnerre.

Les Tritons voient avec colère l'intrépide Habitant du Monde Occidental, se frayer une route audacieuse sur ces mers vierges encore; ils vont en déposer la fatale nouvelle au pied du trône du Despote azuré.

Neptune s'élance furieux de son trône; son bras puissant ébranle les profondeurs

E, c'o braço potente, abála o fundo
Do mar, que se amontôa, e se espedaça;
Que encappellado atira,
De sérra a sérra, os descórados lenhos.

Eis jà, Cabral, descóbres
Os Brazîs naõ buscados:
C'os salgados vestidos, gotejando,
Pezado, bejas as douradas práyas;
E, aos Pòvos, que te hospédaõ,
Iguaro de Vîndouro, os grilhoẽs lanças.

A Bondade, a Innocencia,
Que immemoriáes impéraõ,
Nos Reinos naõ-avaros da aurea veya,
Dos costumes da Europa espavoridas,
As gentes desamparaõ,
Miserandas!... Entam a Liberdade,

As azas, naõ-manchadas
De baixa tyrannia,
Soltou izenta, pelos ares livres;
Mal que avistou a Escravidaõ, ao longe,
Roupas trajando sanctas,
Vir esses climas demandar ditosos.

des Mers : Les Flots s'amoncèlent, s'entrechoquent, s'élèvent en montagnes, et précipitent d'écueils en écueils les Navires épouvantés....

Déjà tu découvres, ô Cabral (3) ! ce Brésil que tu ne cherchais pas. Courbé sous le poids de tes vêtemens qui ruissellent (4), tu baises avec transport ces plages dorées : Ignorant de l'avenir, tu portes des fers à ces Peuples hospitaliers qui t'accueillent !...

Épouvantées des mœurs de l'Europe, la Bonté, l'Innocence, Déités antiques et tutélaires de ces contrées, si prodigues de leur or, abandonnent pour jamais ces Nations misérables !

Mais la Liberté déploie dans les airs ses ailes généreuses, dont la Tyrannie n'a pu souiller l'éclat, quand elle vit de loin s'avancer l'Esclavage qui, couvert de vêtemens sacrés, aspirait à l'empire de ces heureux climats.

Ao vento se des-fraldaõ,
E as vélas jà branquejaõ,
Que as Leis escuras trazem, sanguinosas,
Trazem córdas, grilhoes, trazem segûres,
(Da Liberdade em trôco)
Para as Naçoẽs, que o Crime mal-conhecem.

Géme a América ao pezo,
Que insolente lhe aggrava
Dos Vicios a cohórte maculosa:
O veneno da Europa se derrama,
E os mudos valles trôaõ
C'o trémulo fragor do bronze rouco.

Themis, co'as maõs ao rosto,
Subito os olhos cérra,
Quando encára as fogueiras flammejando,
O Reí maniatado, o algoz sedento,
Pelo ouro mal-devoto,
Decepando as cabeças innocentes.

Mas.... Que doce violencia
Me retira de tanta
Scena de horrores? qual me esparges néctar,

Déjà se gonflent sous l'haleine des Vents, déjà blanchissent à l'horison ces voiles conquérantes qui apportent à des Peuples innocens des lois ténébreuses et sanguinaires, des cordes, des chaînes, des haches, pour les échanger contre les bienfaits de leur liberté native.

L'Amérique gémit sous le joug insolent dont l'accable cette cohorte de tous les Vices (5). Le poison de l'Europe se répand à grand flots, et dans les Vallées jusqu'alors muettes et paisibles, tonne et retentit en longs tremblemens le bronze meurtrier.

Thémis voile de ses mains son visage, et d'horreur ferme ses yeux, quand elle voit les bûchers flamboyans, un Roi chargé de fers, et les Bourreaux, altérés de sang, faire voler les têtes de ces infortunés, dont le seul crime fut d'être les innocens possesseurs d'un or indévot (6).

Mais quel doux transport m'arrache à ces horribles scènes? Muse! quel nectar répands-tu sur mes membres allanguis?.....

Musa, pelos mortáes, pezados membros;
Que mal tòcco, ligeiro,
As azuladas, transparentes ondas?

Deste licor banhado,
O dulcisono Orpheo,
Assim seguia a pròvida Calliope,
Desde os mares da Grecia, ao Nilo ignoto,
Quando o mystério Egypcio
Quiz registrar, de alto Saber aváro.

Salve, copado Bósque,
Salve, plácido Azylo
Da casta, foragida Liberdade.
Là vejo o Templo seu aprîco, immenso,
Que encerrar-se naõ deixa.
De bronzeas pórtas, de artezoados téctos.

Là vejo, inda entalhado,
N'éssa árvore robusta,
Do humanissimo Pen o nome grato:
Inda os Costumes saõs, que elle plantara;
Recendem nestas veigas,
Orvalhados de amiga tolerancia.

Aqui, nos terroẽs tôscos
Sentados, acceitavaõ

Dans mon vol léger, j'effleure à peine l'azur des ondes diaphanes.

Ainsi baigné des flots de cette liqueur divine, l'harmonieux Orphée suivit la prévoyante Calliope, des Mers de la Grèce, au Nil inconnu, quand avide d'un haut savoir, il voulut s'initier aux mystères Égyptiens....

Salut, Bosquet ombreux! salut paisible retraite de l'errante et chaste Liberté! Déjà je découvre son temple immense, qui dédaigne les portes de bronze (7) et les toîts aux pompeux lambris.

Là je vois encore gravé sur ce Chêne robuste, l'aimable nom de Penn, l'ami du genre humain : les mœurs pures qui le suivirent dans sa vie parfument encore ces prairies fécondées par la douce Tolérance.

Assis sur ces tertres agrestes, les antiques Indigènes acceptaient le prix d'une région qu'ils avaient déjà cédée.... (8) O noble et

Os selvagens Indigenas o preço
Da Térra já alem-dada : exemplo insigne,
Que insculpirà infamia
Nos que as plagas naõ suas captivaraõ !

Naõ màis, naõ màis, oh Musa;
Naõ màis furor me accendas.
Sinto o sangue correr atropellado,
O cérébro assaltar-me aguda chamma
De fatidico incendio :
Jà, do futuro, a Jóve arranco as chaves.

Como risonha, e déstra
Treze Regioẽs discorre;
Como, co' as alvas maõs, lhes québra o jugo,
E as tóma, a Liberdade, em annél firme!
Como as dextras lhe enlaça,
Sòpra, em seus peitos, brios, esperanças !

Soltaõ-se os pendoẽs livres,
Ao teu sizudo acêno,
Philosopho Francklin, que arrebataste
Aos Céos o Rayo, o Sceptro à Tyrannia;
E, ao teu aviso, em Boston,
O Lyrio ajudador tremòla, ovante.

rare exemple qui marquera du sceau de l'infamie ceux qui ont asservi par la force, des plages qui ne leur appartenaient pas!

C'est assez, ô Muse! c'est assez : donne un peu de trève à la fureur enthousiaste qui m'anime! Mon sang bouillonne et se précipite à grands flots dans mes veines. Mon cerveau brûlant se remplit du feu prophétique... Déjà j'arrache à Jupiter les clés de l'avenir....

Comme la Liberté riante et libérale parcourt avec transport les Treize-États! Comme de ses blanches mains elle brise le joug qui les opprimait, et les unit en un seul et immortel faisceau! Comme elle enlace leurs mains fraternelles, et souffle en leur sein le Courage et l'Espérance!

Les pavillons affranchis se déploient à ton signal, ô Francklin, philosophe sublime, qui sus ravir au Ciel sa foudre, à la Tyrannie son sceptre (9)! Conquis par ta profonde sagesse, les Lys auxiliaires (10) flottent triomphans dans les murs de Boston.

De honra, e valor armado,
Washington, alli te érgues,
E ao Congresso indeciso a fé abonas.
Tu és sua muralha, e seu escudo;
Qual, outròra, no Lacio,
O Fabio tardador, à afflicta Roma.

Os Socios protegidos,
Os Tyrannos exhaustos
Saõ éternos brazoẽs da tua gloria,
Que cresce, triumphal, na redondeza,
Como os circulos crescem,
Em lago, que no centro foi ferido.

Neste limpo terreno,
Virà assentar seu throno
A san Philosophia, mal-acceita;
E Leis màis brandas regeráõ o Mundo,
Quando homens màis humanos,
C'o rayo da verdade, a luz espalhem.

Jà de Sapiencia riccos,
Enxames Philadelphios
Vaõ conquistar, com almo ensino, a Europa;
Sem bayonetas, sem canhoẽs escravos,

Armé d'honneur et de courage, tu te lèves, ô Washington !... Tu parles, et le congrès irrésolu se rassure. Tu es son boulevard, son bouclier : tel fut jadis dans l'antique Latium, et dans Rome désolée, Fabius-le-Temporiseur (11).

Les Alliés défendus, les Tyrans humiliés, voilà les éternels trophées de ta gloire ; elle va grandissant toujours dans cet immense Univers, comme s'élargissent et s'étendent les cercles limpides sur un lac frappé au centre.

Pure et sainte Philosophie ! toi que repousse le Monde, tu viendras asseoir ton trône sur cette terre régénérée ; c'est alors que de plus douces lois gouverneront l'Univers ; que des Hommes plus dignes du nom d'homme, agitant le flambeau de la Vérité, en feront jaillir toutes les lumières.

Déjà s'élancent des murs de la paisible Philadelphie, des essaims de Sages qui vont conquérir l'Europe, par la seule puissance des doctrines libérales. Sans bayonnettes,

Vaõ plantar generosos
Ramos da restaurada Liberdade:

Quáes, do florîdo Hymetto,
Mellificas Abelhas,
Entre as azas do Zéphiro amparadas,
Vaõ demandar, com vôo dezejoso,
As remótas devêzas,
Que haõ-de adoçar, c'os fabricandos favos.

ODE XIX.

OS NOVOS GAMAS.

Nil mortalibus arduum est,
Cœlum ipsum petimus.
Horat. Lib. 1. *Od.* 3.

Assim deixou de Créta as cem cidades
O fabuloso Mestre,
As estranhadas nuvens dividindo,
Com atrevidas pennas;

sans l'affreux secours de ces tonnerres qui ne font que des esclaves, ils vont ces Hommes généreux y planter les rameaux de la Liberté régénérée.

Telles les Abeilles ouvrières, parfumées de l'hymette fleuri, cachées sous les aîles des Zéphirs, demandent, dans leur vol ardent, les forêts lointaines où elles veulent élaborer leurs doux rayons.

ODE XIX.

LES NOUVEAUX GAMAS.

Nil mortalibus arduum est,
Cœlum ipsum petimus.
Horat. Lib. 1. *Od.* 3.

C'est ainsi que jadis s'élança loin des cent villes de la Crète, l'industrieux Dédale, et que de son aîle téméraire, fendant les nuages, il nous apprit à maîtriser l'élément

Assim nos ensinou, a ser Monarchas
Do ligeiro Elemento.
Mas, do arrojo agastada a Natureza,
Sob alçapaõ ferrado,
O temerario arcano pôz seguro,
E aos séculos vindouros,
Com manto espêsso de nublada tréva,
Lhe encobrio o jazigo.

Que naõ vence indefesso, improbo estudo,
Que poem na gloria o fito!
Que márcos naõ transpoem esporeado,
Destemido Dezejo!
Viraõ da Morte a hedionda catadura
(E com pàusados olhos)
Os Heróes arrojados, que na lança
Levaraõ sanguinosa,
Conquistados Imperios, e deixaraõ
Impávida memoria.
E os que, seguindo as leis da ardua Virtude,
Calcaraõ denodados
O cóllo insidioso da Calumnia,
Dragaõ de átro veneno.

Jà tinha, em fragil lenho, sobmettido
Os Reinos de Neptuno

diaphane; mais la Nature, irritée de son audace, enferma son secret insensé dans un coffre de fer, et pour mieux le cacher aux siècles futurs, elle répandit sur l'endroit qui le recélait, l'obscurité la plus épaisse.

Quels obstacles ne surmonte pas un travail opiniâtre, infatigable, qu'aiguillonne le besoin de la gloire? Quelles limites ne franchit point un génie audacieux? Ils contemplèrent d'un œil serein le visage hideux de la Mort, ces Héros altiers dont la lance ensanglantée soumit des Empires, et qui ont laissé un souvenir éternel de leur vaillance; qui, fidèles aux lois austères de la Vertu, foulèrent d'un pied courageux la tête de l'insidieuse Calomnie, ce Serpent qui exhale un noir poison!

Bravant toutes les horreurs du trépas, l'Homme, abandonné à son frêle esquif, s'était déjà soumis les royaumes de Nep-

Mortal, desprezador de dubia Morte;
E, alongando a carreyra,
Da roxa Aurora visitãdo o leito;
Do tardìo Boótes
Penetrado os gelados escondrijos,
C'o sagaz Astrolabio.

Já, devassando os términos do Mundo,
Inquiétos humanos
Tinhaõ sérras longinquas, invios érmos
Trilhado aventurosos;
Com maõ profana, as lôbregas entranhas
Da Terra revolvido...
E tu, Vulcano, que as Lipáreas Ilhas,
Regìas indomavel,
Regido foste, e a Sabias maõs sujeito,
Para os humanos Jóves,
Em dura schóla, trabalhaste os rayos,
Que estálaõ, com ruìna,
Nas cerradas Phalanges, nos reparos
Das munìdas Cidades.

As Estrellas, os Orbes despedidos
Reconheceraõ régras;
E o Rayo assustador, que vágo, e sôlto

tune, et toujours aggrandissant la carrière, il avait apperçu le berceau de l'Aurore; déjà l'astrolabe en main, il avait osé pénétrer jusqu'aux sombres régions de l'Ourse glacée.

Déjà le voile qui couvrait les bornes du Monde avait disparu; les Mortels inquiets avaient au loin visité d'âpres montagnes, d'inaccessibles déserts; d'une main profane, ils avaient bouleversé les entrailles ténébreuses de la Terre.

Et toi, puissant Vulcain, qui te croyais indomptable, invincible dans tes îles Lipariennes, tu subis aussi leur joug, et tu cèdas à leurs savantes mains. Dans tes laborieux ateliers, tu forgeas pour ces Hommes Demi-Dieux, les foudres qui portent la destruction dans les rangs serrés des phalanges, et renversent les remparts des belliqueuses cités.

Les Étoiles, tous ces Mondes jetés dans l'espace, ont reconnu des lois; la foudre elle-même, la redoutable foudre qui, vagabonde et furieuse, éclatait avec fracas, et

Estendia, ou quebrava
O roxo trilho do farpado incendio,
Hoje, a Francklin submisso,
Pela perîta barra, ingrata via,
Reluctante discórre.

Só resistia ufano, e mal-soffrido,
Ao tentame frustrado,
Do vásto Eólo o Império mal-seguro,
Diaphanas Campinas.
Os rijos Aquiloēs, Euros fogosos,
C'o sôpro, amedrentavaõ
A progénie arriscada de Japêto:
As aguas infamadas,
C'o nome do Mancebo, mais-que-affoito,
Com descórados mêdos,
A empresa ambiciosa reprezavaõ. —

Debalde a Natureza
Ao pertinace esforço se esquivava,
De sustos povoando
O largo plaino dos desértos ares,
Desamparadas Quèdas

Oppondo, escarnecidas, por barreiras!

laissait après elle les sillons embrâsés du vorace incendie, aujourd'hui soumise à Francklin (1), suit à regret la ligne du savant conducteur qu'elle abhorre.

Le Monarque des plaines éthérées, l'indocile et fier Eole, au milieu de ses légers domaines, résistait seul aux vaines tentatives des Mortels. Les noirs Aquilons, les fougueux Eurus épouvantaient de leurs sifflantes haleines les téméraires enfans de Japet. Ces Mers, devenues célèbres par la chûte de l'audacieux Icare, opposaient une terreur salutaire à leur insatiable ambition.

En vain la Nature se dérobait à leurs efforts obstinés, en peuplant de dangers les vastes plaines de l'air, et en condamnant à des chûtes assurées ces ridicules Navigateurs. En vain mille obstacles s'offraient à leur génie infatigable; rien n'arrête leur ardeur de savoir et de connaître; ils s'élancent, et pénètrent dans les régions jusqu'alors respectées, pour en arracher un secret périlleux.

Cherchant à escalader les Astres, ils tissent

ODE XX.

A GLORIA DE ALBOQUERQUE.

Non incisa notis marmora publicis,
Per quæ spiritus et vita redit bonis
Post mortem Ducibus.... clariùs indicant
Quam Calabræ Pierides,
Horat., Lib. 4., Ode 8.

ONDE me sòbes, Musa?
Em que accêso licor me embébes a alma!
Estes Ares saõ sanctos!
Esta Montanha bi-partida tréme!
Os sacros Troncos pavorósos vérgaõ!

Eis o Deos! eis o Deos!
Sancto Furor me cála, pelas veyas!
D'um Sól estranho sînto
Allumiada a Mente. Là se me ábrem
As tam-vedadas pórtas do Futuro!

ODE XX.

LA GLOIRE D'ALBUQUERQUE.

Non incisa notis marmora publicis,
Per quæ spiritus et vita redit bonis
Post mortem Ducibus.... clariùs indicant
Quam Calabræ Pierides.

Horat., Lib. 4., Ode 8.

MUSE ! où me ravis-tu ? Quelle est cette liqueur enflammée dont tu m'énivres ? Oui, cet air que je respire est saint ; cette montagne au double sommet tremble ; les arbres sacrés s'agitent pleins d'un religieux effroi.

Voilà le Dieu ! Voilà le Dieu ! . . . Une sainte fureur se glisse dans mes veines ; les feux d'un soleil inconnu pénètrent, embrâsent mon sein : déjà s'ouvrent devant moi les portes de l'inaccessible avenir.

Que estranhezas que eu vejo,
Corrido o véo aos falladores quadros!
Tórna a vir o passado?
Lá me abre o Tempo os coffres de diamante,
Salvados d'entre as maõs do Esquecimento.

Daquî, dallî prodigios
Se me escapaõ dos ólhos cubiçosos.
As nóve Irmans innuptas,
N'um novo Canto estaõ lidando ardentes.
Uns aos outros, mystérios se atropéllaõ.

Um Cysne, côr de néve,
Sóbe ao seyo de Apollo auri-crinito,
E lhe escuta os arcanos
Da divina harmonia; móve as córdas
Da eburnea Lyra, embócca a Epica tuba.

Tu cantarás ousado
Do rigido Alboquérque acçoẽs ingentes,
Os conquistados máres,
Os combates cruéis, as leis pezadas,
Ao duro braço ousados Reis rendidos.

Já ensayas as forças,
No alto Escriptor do Mundo transformado;

Le voile tombe : quelles merveilles inconnues se peignent à mes yeux sur ces vivans tableaux? les Siècles écoulés passent sous mes regards..... Voilà que le Tems m'ouvre ses coffres de diamans qu'il a sauvés des froides mains de l'Oubli.

Mille prodiges se succèdent, échappent à mes yeux ardens. Les neuf Vierges du Pinde préludent avec enthousiasme à de nouveaux chants : les Mystères se pressent en foule devant moi.

Un Cygne (1) blanc comme la neige, s'élève jusqu'au sein d'Apollon à la chevelure d'or ; il y puise les secrets d'une harmonie divine ; il ébranle les cordes de la lyre d'ivoire ; il embouche la trompette épique.

Tu chanteras avec audace les illustres exploits de l'austère Albuquerque (2), les Mers domptées, les Combats sanglans, les dures Lois de la Victoire, et les Rois téméraires que soumit son bras invincible.

Déjà, pour essayer tes forces, tu luttes contre le Chantre brillant des Métamor-

E, impávido Tirynthio,
Te apparelhas ao grave pezo, digno
De màis robustos hombros, que os de Homero.

Bem vêjo, inquiéta Musa.
Lá me appontas Ormuz bombardeada.
Lá rompem os pelouros
Os muros flanqueados.... lá se allûem
Os Paços de ouro, os incensados Templos.

Com luzîdo cortejo,
Vem do sagaz Sophî espavorido
O Embaixador faustoso:
Dromedarios servîs, quadrupedantes
Fazem tremer, e re-tremer a térra.

Reis de Onor, de Narsinga,
Dobrai agóra as tûmidas cervizes,
Graõ Sultaõ de Cambaya,
Melique astuto, honrai o Lusitano;
Mandai bejar a maõ, que vos assombra.

Vejo, em Malaca altîva,
Arvoradas as Quinas vencedoras;
Os Idolos por térra,

phoses (3); et, vaillant comme Hercule, tu te prépares à porter ce grand fardeau qui demande des épaules plus robustes que celles d'Homère même.

Je te vois, Muse ardente!.... Tu me montres Ormuz foudroyée (4)! Les Globes embrasés fracassent et renversent les murailles flanquées de tours; les palais dorés, les temples incendiés s'écroulent....

Entouré d'un cortège éclatant, le magnifique Ambassadeur du Sophi s'avance : la Terre au loin tressaillit et tremble sous les pas cadencés des dociles dromadaires (5).

Rois d'Onor et de Narsingue (6), courbez vos têtes orgueilleuses; grand Sultan de Cambaye (7)! astucieux Mélique (8)! respectez le Peuple de Lusus : venez baiser la main qui vous a terrassés!

Je vois nos victorieux étendards arborés dans l'altière Malaca (9) : je vois les Idoles renversées, les rêves impies de Ma-

Os sonhos de Mafoma, sem valia,
E as thuri-cremas àras a Deos dadas.

Férvem as brancas ondas
Ante o tropél das prôas cortadoras.....
A Morte vài sentada
Sobre montes de agudas partazanas,
De espadas, de canhoēs... Là salta em térra!

Que prantos lamentosos
Ouço erguer das Cidades arrazadas!
Aquella afflicta Maē
Là vèda o sangue ao Filho... deixa-o, córre,
Para acodir ao moribundo Esposo.

Qual espêsso negrume
Estála entre o horrîfico estampido,
Nos orgulhosos montes,
Com culebrinos ráyos lasca às Freixos,
Fende as róchas, abála em rôda os montes:

Tal sarayva de séttas
Se encrava pelos palpitantes peitos.
Os montes estremeeem;
As cavérnas rimbombaō, rios paraō,
C'o rouco som da irada artilharîa.

homet abandonnés au mépris ; et les autels où fume l'encens, rendus au culte du vrai Dieu.

Les flots blanchissans bouillonnent devant nos mille proues sillonnantes..... Assise sur des monceaux de lances aiguës, d'épées et de canons, la Mort s'avance.... La voilà qui s'élance de la terre d'Orient!

Quels cris lamentables s'élèvent du sein des villes saccagées !.... Une mère éplorée s'efforce d'étancher le sang de son fils..... Soudain elle l'abandonne, et vole au secours de son époux expirant (10) !....

Comme un noir ouragan éclate avec un horrible fracas sur les monts sourcilleux et de ses foudres qui serpentent, déchire les arbres, fend les rochers, comble les vallées de leurs débris ;

Telle une grêle de dards s'enfonce dans le sein palpitant des guerriers ; les montagnes tremblent, les cavernes mugissent, les fleuves reculent épouvantés au bruit rauque et tonnant de l'artillerie courroucée.

Como a séva Tisyphone
Baralha ansiósa os campos mattadores !
Como , co' as sérpes crêspas ,
Se fárta em borbotoẽs de sangue quente ,
E as maõs ensópa , em golpeados membros !

Tu désces da altiveza ,
Ardendo em chammas , Calecut potente.
Tomaõ leis de Alboquerque
Orfaçaõ , e Soár , Gerum , Mascate ,
Socotorá sadîa , a enferma Jáva.

Tu, Goa torreada ,
Tambem curvas a naõ-domada frente :
Do Hidalcaõ , do Sabayo
Levantas a obediencia , para sêres
A cabeça do Luso-Indiano Imperio.

Musa , já vou cansando.
Poupa , poupa meu peito fatigado.
Dá os arrojados vôos
Aos mimosos de Apollo , que discantem
Soberbos feitos , em soberbos versos.

Comme la cruelle Tysiphone parcourt avec fureur les champs de carnage! comme ses serpens se hérissent! Elle boit à longs traits le sang dont elle est altérée ; elle plonge ses mains dans les membres en lambeaux.....

Tu descends du faîte de ton orgueil, ô puissante Calicut (11) ! Les flammes te dévorent. Orfaçan ! Soar ! Gérum ! Mascate (12)! pure Socotore ! Java (13) dont l'air exhale des poisons, vous subissez le joug d'Albuquerque !

Et toi, Goa! dont le front est couronné de tours, tu courbes enfin ta libre et indomptable tête; tu abjures les lois d'Hydalkan, de Sabaï (14)! Tu seras la Métropole de l'Empire Lusitanien, dans les Indes !....

Muse ! mes forces m'abandonnent; épargnes, oh! épargnes mon sein fatigué! réserves ces hardis élans pour les favoris d'Apollon, qui savent chanter en vers magnifiques, les magnifiques exploits des Héros !...

ODE XXI.

A feliz Inauguraçaõ da Statua equestre do Fidelissimo Rey de Portugal Dom José Iº.

No dia 6 de junhjo, de 1775.

As correntes auri-feras, que entórna,
Da Urna undosa o Tejo,
Na estrada, que soberbas enfiavaõ,
Se reprézaõ de assombro,
Ante a praça vaidosa de Ulisséa:

Qual via o flavo Tibre laureado,
Na septi-cólle Roma,
De anciaõs Heróes magnanimas statuas,
E, honrando-lhe as virtudes,
Bejáva as bazes dos ufanos bronzes.

Naõ dà glorioso nome o Ocio brando;
Por îngremes atalhos

ODE XXI.

A l'occasion de l'Inauguration de la Statue équestre de JOSEPH Ier, *Roi de Portugal,*

Le 6 juin 1775.

LE Tage, qui laisse échapper des flots d'or de son urne féconde, poursuivait avec orgueil sa route, lorsque soudain il s'arrête étonné devant la place superbe d'Ulyssée (1).

Tel le Tybre, à la blonde chevelure et le front ceint de laurier, contemplait, dans Rome aux sept collines, les statues des anciens Héros; et, plein de respect pour leurs vertus, il caressait de son onde les piédestaux de leurs bronzes glorieux.

Un lâche repos ne donne point de nom glorieux; c'est à travers des sentiers escar-

Rompe o Varaõ altivo, que procura
Ter fama encanecida,
Que se ouça nos vindoufos mais distantes.

Assim os Decios, prôdigos da vida,
E os Cecrópios Monarchas,
Pela patria animosos se votaraõ;
E, em pacifica empreza,
Assim lidou Solon, assim Licurgo.

O radiante esplendor da Majestade
Acába c'o Reinante:
Sò, a pezar dos annos, brilha egrégio
Seu nome saudoso,
Se elle o soube esculpir, em almas nóbres.

No concavo da Tuba Mantuana
Ondeaõ, hoje ainda,
Do pio Heróe os sempre claros feitos;
E, na sancta Solyma,
Guerrêa ainda o Capitaõ illustre.

Sim: dignos Filhos do immortal Tonante
Vos demandáes meus versos.
Eis s ólto a voz, eis lanço maõ da Lyra:

pés que se précipite le Héros avide de conquérir cette Renommée aux cheveux blancs, dont la voix retentira dans les âges les plus reculés.

Ainsi, prodigues de leur sang, se dévouèrent pour leur Patrie, et les Décius, et les Monarques de la race de Cécrops; ainsi consacrèrent leurs veilles à pacifier les Peuples, les Solons et les Lycurgues.

L'éclat radieux de la Majesté meurt avec le Monarque : c'est lorsqu'il a su graver son nom dans la mémoire des ames nobles, que son nom brille indépendant des siècles.

Les exploits du Héros pieux retentissent encore dans la trompette épique du Cygne de Mantoue; la sainte Solyme croit encore entendre les pas guerriers du valeureux Godefroy.

Oui, dignes fils du puissant maître des Dieux, vous demandez mes vers ! Je vous chanterai ! Déjà je saisis la lyre !... Assis sur le Parnasse à la double cîme, et riche

Do bifrente Parnasso,
C'os dons das Musas, vos farei éternos.

Dái lugar, Antoninos, e Trajanos,
Ao novo Páe da Patria;
Com arrojado salto, o vão transpondo
Do Tártaro invejoso,
José, deixa apoz si os Alexandres.

José magnanimo, entre vós sublime,
Entrando, gósta o néctar,
E, na aula marchetada, alto-repousa;
As Musas appressadas
A festeja-lo, com os hymnos, córrem.

A Fama, com cem linguas pregoeiras,
Atrôa o azul convexo.
As Virtudes se alégraõ, se gloreaõ,
No bem-medrado Alumno
Da sua sapiente, alma doutrina.

Todo o Templo de saõ Merecimento
Se alvoróça, e revólve;
Em trópas, uns aos outros se perguntaõ,
Os Varoes excellentes,
Quem dá tanto rumor ao manso Templo?

des faveurs des Muses, je célébrerai votre Apothéose.

Antonins et Trajans ! faites place au nouveau bienfaiteur de la Patrie ! D'un élan audacieux, JOSEPH (2) a franchi les abîmes du Tartare jaloux, et les Alexandres sont déjà loin de lui.

A peine entré dans le céleste parvis, ce magnanime Monarque, qui vous surpasse tous, boit le nectar, et va s'asseoir au premier rang. Les Muses accourent lui offrir l'encens de leurs hymnes.

La Renommée aux cent bouches fait retentir la voûte azurée de sa voix éclatante. Fières d'un élève qui a si bien profité de leur sage et bienfaisante doctrine, les Vertus s'abandonnent à leur allégresse.

Quelle rumeur ! quel tumulte dans le temple consacré au vrai mérite ! Les ombres des Héros se réunissent en foule en se demandant qui cause tant de bruit dans ce paisible séjour ?

Erguem-se do alto assento, os degràos déscem,
Amiudando os passos,
Joaõ segundo, Manoel affortunado,
O justiçoso Pedro,
O graõ Diniz, os béllicos Affonsos.

Musa, que ao brando Orpheo, no fausto Oriente,
Em braços acolheste,
E a vos suave, douta modulaste,
Sostem meu canto agóra;
Móve, na lyra, a trepidante dextra.

Alto Varaõ, de respeitada frente,
Os graves passos móve.
Ao novo Semi-deos encaminhado.
È Joaõ quinto, o Grande,
A quem escuta o Valoroso Filho.

» Fizéste o que naõ pude. Cinge o louro,
» Que o Deos, que aquí nos régе,
» Guardado tinha, para quem, com brio,
» Os Monstros atterrasse,
» E á Virtude, e á Sciencia altar erguesse.

» Dos ditosos Vassallos Rei ditoso,
» Abre virtuoso exemplo

Jean second, l'heureux Emmanuel, le juste Dom Pèdre (3), le grand Denis (4), les belliqueux Alphonses quittent leurs sièges élevés, et, d'un pas précipité, descendent les marches du Temple.

Muse ! qui, à sa naissance, reçus dans tes bras l'harmonieux Orphée; toi qui inspiras sa voix mélodieuse et savante, soutiens aujourd'hui mes faibles accens; conduis ma main tremblante sur la lyre.

Quel est ce Héros, au front vénérable, qui, d'un pas majestueux, s'avance vers le nouveau demi-Dieu ? C'est l'illustre Jean cinq (5). Il parle, et son valeureux Fils recueille de sa bouche ces paroles augustes :

« Ce que je n'ai pu faire, tu l'as exé-
» cuté. Ceins le laurier que Dieu, notre
» Souverain, gardait au Héros qui terras-
» serait les monstres (6), et éleverait des
» autels à la Vertu et aux Sciences.

» Monarque fortuné, seconde Providence
» de tes heureux sujets ! donne un grand

» Para a tua Naçaõ, para as estranhas;
» E longas éras vive,
» Adorado dos bons, dos màos temido. »

Assim disse: e Minerva que honrar traça
O Héróe do seu ensino,
Depoem a desgrenhada Egide tôrva;
Ligeira Divindade,
Dà dois passos, e à porta Empyrea aponta.

N'uma aurea nuv'e eis désce ao ricco leito,
Em que o Tejo recósta
A verde testa do diadêma ornada,
E às Tagides, que escutaõ,
Sob' rana ordena heroicos lavôres.

« Tu, nas (que eu te ensinei) télas fallantes
» Recamaràs, Lagéa,
» De José Pio a pròvida Abundancia;
» O paternal carinho,
» Com que accudio à lûgubre Lisboa;

» Quando, rasgado o seyo, em mil voragens,
» De flammivomo alento,
» De Vulcano, e Neptuno accomettida,

» exemple à tes Peuples et aux Nations
» étrangères ! vis éternellement chéri des
» bons et redouté des méchans » !

Il dit : et Minerve, qui se complaisait à honorer le héros de son école, dépose son Egide, aux regards farouches, à la tête échevelée. Divinité légère, elle fait deux pas.... Elle est aux portes de l'Empyrée.

Portée sur un nuage d'or, elle descend jusqu'à cette riche grotte où le Tage repose sa tête parée du diadême et de verts rameaux. En souveraine, elle commande aux Nymphes du Fleuve des travaux dignes d'un grand Héros.

« Toi, Lagée, si habile dans l'art que
» je t'ai enseigné ! tu peindras sur la toile
» éloquente l'Abondance renaisssante à la
» voix du prévoyant Joseph (7), et son
» paternel empressement à voler au secours
» de Lisbonne en deuil (8);

» Quand une flamme secrète dévorait son
» sein et creusait sous ses pas mille abîmes
» entr'ouverts ; quand, assaillie à la fois

» Tremeu, nos duros eixos,
» E de cinza alastrou a côma de ouro.

» Quéro que tu, Olmida, n'outro quádro
» M' o bórdes destemido,
» Calcando, com pé firme, asp'ros abrólhos
» De malévolo Embuste:
» Sàya radioso do vencido assalto.

» E Tu, que em imitar-me te assinalas,
» Destrissima Orythia,
» Co' a sabia agulha, as cores enleando,
» Tira, na téla, ao vivo,
» A Sciencia, voltando aos Reinos Lusos;

» Os Lyceos despejados de chyméras,
» E de inuteis ambages;
» A clara Luz, no centro, desparzida,
» Dos penetráes escuros
» Do recondito estudo, emmaranhado.

» Vòs dareis alma à seda auri-mesclada,
» C'os duradouros feitos,
» Em quanto eu a nim tòmo a empreza altiva
» De inspirar novos cantos,
» Do novo Augusto, a nóvos Mantuanos. »

» par Vulcain et Neptune, elle trembla
» sur son axe, et vit sa belle chevelure d'or
» souillée de cendre;

» Je veux, Olmide, que, dans un autre
» tableau, tu me retraces cette intrépidité
» avec laquelle, foulant, d'un pied hardi
» les sentiers épineux de la Haine armée
» d'embûches, il sortit vainqueur de cet
» attentat exécrable (9).

» Et toi, qui m'imites si bien, très-ha-
» bile Orythie ! que ta savante aiguille,
» en mariant les couleurs, représente sur
» la toile docile le retour de la Science dans
» les Royaumes de Lusus,

» Les Lycées affranchis de ridicules chi-
» mères (10), de vaines subtilités; et cette
» vive lumière, qui pénétra dans ce noir
» dédale des études obscures.

» Voilà, Nymphes ! les faits immortels
» dont vous animerez la soie tissée d'or;
» moi, je m'impose le devoir d'inspirer de
» nouveaux chants aux modernes Virgiles
» pour célébrer un nouvel Auguste ».

ODE XXII.

Placuit Cephéia Perseo
Andromede, patriæ fusca colore suæ.
Ovid., *Heroid.*, 15.

Naõ tinha, em ondas de ouro, desparzidas,
Andromeda, as madeixas, pela espalda;
Nem Saphyras azul-brillante lume,
No rosto, lhe accendiaõ;

Quando a Progénie do auri-chuvo Jóve,
C'os talares, battendo o bójo nedio
Do ali-potente Pégaso, descia,
Socorredor amante.

Naõ tem Marfisa a desnevada alvura
De mimosa assucena, que a alma Venus
De seu vertido leite florejara,
Em caliz de esmeralda.

ODE XXII.

A UNE JEUNE BEAUTE.

Placuit Cepheia Perseo
Andromede, patriæ fusca colore suæ.
Ovid., *Heroid.*, 15.

ANDROMÈDE n'avait point les tresses de ses cheveux éparses en boucles d'or sur ses épaules; ses yeux azurés n'étincelaient point du feu des saphirs,

Quand le fils de Jupiter, qui couvrit d'or le sein de Danaé, pressant de l'éperon les flancs polis du Pégase aux aîles puissantes, descendait, amant secourable, à son aide.

Marfise n'a point la blancheur éclatante du lys qui jaillit de son calice d'émeraude, arrosé du lait de la divine Vénus.

Mas Hébe lhe entornou, na infante face,
Todo o vaso da verde Juventude;
Amor piedoso lhe vestio os olhos
De enternecida chamma.

Minérva a si tomou encher-lhe o seyo
De prendas immortàes; na sábia agulha,
Os dedos lhe adestrou, para os lavôres
Das engraçadas Artes.

Lògo ao nascer as Musas cuidadosas,
Do bêrço, em molles braços, a tomaraõ,
Para a ir off'recer, nas aras puras
Da Lealdade ingénua;

E allì os Jòcos, e os jucundos Risos,
Com flórea dextra, o campo do semblante
Lhe esprayaraõ de plácida Alegrìa,
E joviaés affágos.

A Ternura fiél, com a Amizade
Escolheraõ seu peito, por abrìgo;
E na Lyra sonóra, e em doce Canto,
Lhe deu liçoẽs Apollo.

Ella é o meu cuidado mais gostoso,
Que, em flammejantes lettras, vinha escripto,

Mais Hébé versa sur ses traits naissans la coupe fleurie de la Jeunesse ; et l'Amour caressant anima ses regards du feu le plus tendre.

Minerve la doua de talens immortels ; elle assouplit ses doigts à manier l'aiguille savante, et la rendit habile dans tous les chef-d'œuvres des arts gracieux.

A sa naissance, les Muses, empressées autour de son berceau, la prirent mollement dans leurs bras, et la consacrèrent sur les purs autels de la Candeur et de la Fidélité.

Les Jeux, les Ris folâtres, de leur main fleurie, imprimèrent sur son visage une douce gaîté, et le plus aimable sourire.

La Tendresse ingénue, l'Amitié choisirent son cœur pour réfuge ; Apollon lui donna de doctes leçons sur la lyre harmonieuse, et modula les accens de sa voix.

Marfise est ma plus douce pensée ; son nom est gravé en lettres de flammes sur

Na longa hàstea da setta namorada,
Que Amor me despedira.

Ella me tem captîvo, em seu dominio,
Sem força de quebrar meu captiveiro:
Um só nó destes laços, que me prendem,
Desatar naõ quizéra.

A seguidora luz destes meus ólhos
Outro trilho naõ vê, que o que ella piza,
Nem meus ouvidos outra vóz conhecem
Que o seu suave canto.

Della fallo, ella cuido, della escrevo,
Ella canto em meus versos amorosos,
Qual Petrarca, na lyrica Vauclusa,
Cantava a sua Laura

la flèche amoureuse dont le fils de Vénus m'a blessé.

Elle me tient captif sous ses lois ; je ne me sens point la force de briser mes fers. Je ne voudrais pas dénouer un seul anneau de ces chaînes qui m'attachent à elle.

Elle est la lumière de mes yeux. M'abandonnant à cette pure clarté, je ne puis suivre d'autre sentier que celui qu'elle foule ; mes oreilles n'entendent d'autre voix que sa douce voix.

Je ne parle que d'elle ; je ne songe que d'elle ; je n'écris que pour elle (1).... Je la chante en mes vers amoureux, comme Pétrarque, dans l'harmonieuse Vaucluse, célébrait sa Laure.

ODE XXIII.

A CALLIOPE.

O testudinis aureæ
Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas,
O mutis quoque piscibus
Donatura Cycni, si libeat sonum,
Totum muneris hoc tui est.
Horat., Lib. 4., Od. 3.

Calliope divina,
Que ao Cantor Thracio, emulador de Apollo,
No berço adormentavas,
Cantando as maravilhas,
Em que estudiosa lida a Natureza:

Tu, de Urania ajudada,
Aos Sóes immensos o subiste adulto,
E a pacifica Virgem,
E o Leaõ truculento
Lhe mostraste, as pouzadas visitando.

ODE XXIII.

A CALLIOPE.

O testudinis aureæ
Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas,
O mutis quoque piscibus
Donatura Cycni, si libeat sonum,
Totum muneris hoc tui est.

Horat., Lib. 4., Od. 3.

DIVINE Calliope! toi qui, dès le berceau charmais le sommeil du chantre de Thrace, ce rival d'Apollon, en lui racontant les hautes merveilles que la Nature prépare dans ses laborieux ateliers;

Sous les auspices d'Uranie, tu l'emportas, encore adolescent, vers les soleils qui roulent dans l'immensité; tu l'introduisis dans dans ces espaces, où resplendissent et la Vierge paisible et le Lion farouche (1).

Tu estavas a seu lado,
Quando, dos montes, desprendia os troncos,
Com a affoita harmonìa:
Tu os numeros ao canto,
Tu a altisona vóz lhe modulavas.

Na verde-negra Styge
Dobrou Charon, nunca atéllì dobrado.
Quantas vezes, absôrto,
Para o Cantor divino
Ergueu o rosto, e se esqueceu do remo!

Das eloquentès córdas
Partiraõ Graças, que desenrugàraõ
O medônho semblante
Do tristissimo Dite,
E o peito, co' a ternura, embrandeceraõ.

Euridice, aos podêres
Do Canto vencedor, tornou às práyas
Do lago irremeavel;
E, do Orco as leis quebrando,
A infernal ròta desandou, primeira.

A teu mandado, as Aves
Enchem os sôltos àres de gorgeios;

Tu brillais à ses côtés, quand, aux mâles accords de sa mélodie, les arbres se détachaient de la cîme des monts; quand tu lui inspirais des nombres sonores, et modulais son chant harmonieux.

Caron traversait le Styx aux noires ondes, le Styx irréméable! Combien de fois, ravi d'extase, aux accens du Chantre divin, il oublia de frapper les flots de sa rame indolente!

Ils jaillîrent de ses cordes éloquentes, ces chants inspirés par les Grâces, qui déridèrent le front courroucé du sombre Ditis; et son cœur fut ému de pitié.

Euridice, cédant à la puissance magique du Chantre victorieux, retourna sur les bords de ce triste lac, qu'on ne peut franchir deux fois; et l'Enfer, violant pour la première fois ses propres lois, suspendit ses longues tortures.

Dociles à ta voix, ô Déesse! les oiseaux font retentir les airs de leurs chants joyeux;

A teu mandado, os Brutos,
Os estupidos Peixes
Entoariaõ québros sonorosos.

Ah! da-me a Lyra Thracia,
E manda, que eu desfira a vóz canóra;
Veràs parar os Rios,
Veràs descer dos montes
As Sélvas de tropél, a dar-me ouvidos.

Enlevado em teu gésto,
Com rithmo novo, por estranhos signos,
Despenhando cadencias,
Darei inveja a Orpheo,
Acudiràõ as Musas admiradas.

Farei màis. — Destemido
Disputarei a Apollo a primazia
Daphne o Arbitro seja
Do intrépido certame.
Naõ me acobardo: Apollo já me téme.

Eu cantarei taõ doce,
Que influa, em féros peitos, a meiguice,
Se encósto ao peito a Lyra,
Tanto ardor virà della,
Que inflammarei a amar-me a tibia Anarda.

à ta voix, les fauves et les poissons stupides font entendre des accens sonores.

Ah ! donne-moi la lyre de Thrace, et fais que je déploie une voix harmonieuse ! Pour m'entendre, tu verras les fleuves s'arrêter, et les épaisses forêts descendre des montagnes sourcilleuses.

A ta vue se réveillera mon enthousiasme ; j'asservirai mes souples cadences à un rythme nouveau ; j'exciterai l'envie d'Orphée, et les Muses accourront m'admirer.

Je ferai plus : téméraire, j'oserai disputer à Apollon la palme du chant. Que Daphné (2) soit l'arbitre de mon audacieux défi ! Moi, céder à la crainte.... Ah ! je vois déjà trembler Apollon.

Je chanterai sur un mode si doux, que j'amollirai les cœurs les plus durs. Si je presse ma lyre brûlante contre mon sein, il en jaillira une si vive ardeur, qu'elle enflammera d'amour l'indifférente Anarda (3).

Verei aquelles astros,
Que lucidos revólve entre as pestanas,
De brando amor banhados,
Fitar compadecidos
Em Filinto, por premio de seu Canto.

Entam, Lyra ditosa,
Ficaràs com màis nome, e màis soberba,
Que quando aliviaste,
Nas maõs do Vate antigo,
A sêde a Tantalo, a Ixion a róda.

ODE XXIV.

AOS TIROS D'EL REI D. JOSE PRIMEIRO.

Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora Dii superi?

Horat., Lib. 1. Od. 4.

QUEM de nós, no balanço dos succéssos
Deste már empolado, e naufragoso,

Je verrai ces astres d'azur, qu'elle roule sous ses paupières baignées de larmes amoureuses, s'arrêter avec attendrissement sur Filinte, pour prix de ses chants.

Alors, Lyre heureuse! ta renommée sera plus grande, et ton orgueil plus juste, que dans ces jours où, sous les doigts de l'antique Orphée, tu étanchais la soif de Tantale, et rendais immobile la roue d'Ixion.

ODE XXIV.

Sur l'attentat (1) *commis, en* 1757, *contre le Roi* JOSEPH Ier.

Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora Dii superi!

Horat., Lib. 1, *Ode* 4.

LANCÉS sur cet Océan de la vie, tourmentés d'orages et des vicissitudes éternelles, hé-

Póde dizer seguro : « Puz um cravo,
» Na róda da Fortuna !

Ou « Lancei duas ânchoras ferrenhas
» No firme pégo, e zombo des Desditas ;
» Que ao verem tal contento, e tal descanso,
» Descorçoadas fógem !

» Já agóra abrio-me Pluto as veyas de ouro ;
» Deu-me a Saûde os philtros nunca-achados
» De perenne Juventa, e pôz-me ao longe
» Os limites da Vida !

» Esprayando o dezejo, abraço as margens
» De todos os deleites ; lédo e livre,
» Entre os viçosos, entre os máis florîdos,
» A meu sabor escôlho ? »

Ninguem téqui, ninguem sizudo o disse :
Nem dirà, se mil séculos corrêraõ ;
Naõ o pôde dizer José Primeiro,
Amado, e poderoso ;

rissés de tant d'écueils, qui de nous peut dire avec assurance ? « J'ai enfoncé un clou » d'airain dans la roue de la Fortune »?

Quel mortel peut dire ? « J'ai jeté deux » ancres inébranlables au fond de l'abîme : » je me ris des revers ; ils fuiront cons- » ternés, me voyant si calme et si heureux.

» Plutus m'a ouvert ses veines d'or ; la » Santé m'a prodigué les filtres d'une im- » mortelle jeunesse ; ces filtres qu'aucun » autre n'a connus ; elle a reculé pour moi » les limites de la vie.

» Déployant mes vastes desirs, j'embrasse » les larges rives du fleuve des Délices ; » joyeux et libre, je cueille, à mon choix, » leurs fleurs les plus riantes et les plus » vives..... »

Ah ! jusques à ce jour, il ne fut donné à aucun mortel de parler ainsi ; aucun homme sensé ne tiendra ce présomptueux langage, dussent les siècles s'amonceler sur les siècles : Joseph, Joseph lui-même, ce Monarque puissant et adoré, n'a pu le tenir !

Quando, entre scéptros, quando, entre corôas
De tantos seus Mayores, repousava,
Encostado na baze vencedora
De encanecido Império.

Traidor chumbo acceitou no regio braço,
E ante elle se assomon, brandindo o gume
Da fouce despiedosa, a sêcca dextra
Da descorada Morte.

ODE XXV.

AOS POETAS LUSITANOS.

Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.
Hor., de Arte.

NA Lyra, que me dás; que Vate ousado
Quéres, oh douta Clio, que eu discante,
Cujos ecchos reclamem, retinnindo,
Nos Lusitanos montes?

Au milieu des sceptres, des couronnes, noble héritage de tant d'aïeux augustes, il reposait appuyé sur la base glorieuse d'un Empire blanchi par les siècles.

Il reçut, dans son bras royal, le plomb conspirateur (2): il vit la main décharnée de la pâle Mort se lever devant lui, et brandir sur sa tête l'inexorable faulx !....

ODE XXV.

AUX POÈTES PORTUGAIS.

Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.
Horat., de Arte.

Sur la lyre que tu m'as donnée, ô savante Clio ! quel poète audacieux veux-tu que je chante ? Quel nom, consacré par mes vers, redirai-je aux échos des Monts-Lusitains ?

Louvarei, antes, o Camoẽs sublime,
E o bravo Gama, arando ignótos mares,
E as Nereydas nûas impellindo,
As Nàos, que ameaça o escôlho.

Màis brando sópra a avêna Campesina
O Bernardes suave, e saudoso,
De cujo canto o plácido Ribeiro
Enamorado, pàra.

Escutando os antigos sons da Grecia,
E do Lacio, là pulsaõ com trabalho
A repugnante Lyra de Venusa
O Caminha, o Ferreira.

Entam, chorando, a Castro abrio a Lusa
Scena, e lhe deu Melpòmene o cothurno,
Com que Euripides, Sóphocles pizaraõ
De Athenas o tablado.

Amor da Patria, amor de altivo Canto
A desusados sons a maõ lhe adéstra,
Digna de saõ louvor, que abrio a ròta
A melhores Engenhos.

Coridon, Coridon, nos braços destes,
As Musas te visitaõ, te bafejaõ,

Célébrerai-je d'abord ce Camoëns sublime, ce valeureux Gama, sillonnant des mers inconnues, ces Néréides, au sein d'albâtre, repoussant ses vaisseaux des écueils trompeurs?

De ses rustiques pipeaux il tire des sons plus doux, ce suave et mélancolique Bernardes (1); le Fleuve, épris d'amour (2), s'arrête paisible, pour écouter ses concerts.

Là, prêtant l'oreille à l'antique harmonie de la Grèce et du Latium, Caminha et Ferreira (3) pincent avec un louable effort la lyre rebelle du chantre de Venuse.

Je vois Ferreira, les yeux baignés de larmes, ouvrir à la belle Inès la scène portugaise (4): Melpomène lui chausse ce cothurne dont Euripide et Sophocle foulèrent le théâtre d'Athènes.

L'amour de la Patrie, l'ivresse des chants sublimes, enseignèrent à ses mains habiles l'art de tirer de la lyre des sons inaccoutumés; mains glorieuses, qui frayèrent la route à de plus grands génies.

Coridon! Coridon! tu reposais mollement dans les bras de ces grands hom-

Co' a harmonia do Pindo; e, em ti, as Graças
Canto de Horacio vértem.

Màis atrevido, e fèro engróssa Elpino
A vòz, que na Campina Eléa, outrora,
Trovejou Pindaro, infiando os rôstos
Dos assombrados Émulos.

Alfeno esses vestigios vài pizando,
Nelle fitando os òlhos cubiçosos;
E, por affouto modo, vài tecendo
Pindáricos delirios.

Um Bocage, um Targini, com Vicente,
Correm a colher louros no Parnasso;
E as Musas se daõ prèssa a lhe enramarem
As merecidas c'roas.

Que naõ pòde esperar a Elysia Terra
De Cesario jovial? Donosa Musa
A froxo lhe emborcon na mente ingénua
O sal, e o mel de Athenas.

Em quanto humildes Vates affannando
Nos atolados lòdos de Agannippe,

mes (5), quand les Muses daignèrent te visiter. Elles caressèrent ton visage du souffle harmonieux du Pinde ; les Grâces répandirent sur tes vers le charme d'Horace.

Plus hardi, plus fier, Elpino (6) déploie sa voie sonore et majestueuse, cette voix que Pindare fit tonner jadis dans les champs d'Elée ; ses rivaux muets en pâlirent de jalousie.

Alfène (7) suit ses traces, les yeux avidement attachés sur son maître ; et préludant sur un mode altier, il s'abandonne à l'enthousiasme pindarique.

Bocage, Targini, Vicente (8) volent cueillir les lauriers du Parnasse ; et, en mémoire de leurs travaux, les Muses s'empressent de leur tresser les couronnes qu'ils ont conquises.

Terre de Lusus ! que ne dois-tu pas attendre de l'enjoué Cesario (9) ? Les Muses généreuses prodiguèrent à cet esprit vif et délicat le miel et le sel d'Athènes.

Cependant, les mauvais rimeurs se débattent en vain dans l'épais limon de l'A-

Se prendem das estêvas, sem podêrem
Trepar à esquiva encòsta.

ODE XXVI.

A ESPERANÇA.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem benè preparatum
Pectus.

Horat. Lib. 2., *Ep.* 10.

VEM, vem, doce Esperança, unico alivio
Desta alma lastimada;
Móstra, na c'roa, a flor da Amendoeira,
Que ao lavrador previsto,
Da Primavéra próxima dá nóvas.

Vem, vem, doce Esperança, tu que anîmas,
Na escravidaõ pezada,
O afflicto Prisioniero; — por ti canta,
Condemnado ao trabalho,
Ao som da brága, que, nos pés, lhe sôa.

gannippe ; ils s'attachent aux ronces, et ne peuvent gravir le mont glissant.

ODE XXVI.

A L'ESPÉRANCE.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem benè preparatum
Pectus.
Horat., Lib. 2., *Ep.* 10.

VIENS, viens, douce Espérance ! viens ; unique charme de cette ame attristée ! montre-moi, dans la guirlande qui pare ton front, la tendre fleur de l'amandier ; elle annonce au laboureur le retour prochain de la saison printannière.

Douce Espérance, accours ! toi qui ranimes le captif abattu sous le poids du malheur : le forçat, condamné à de rudes travaux, te chante au bruit lugubre des fers qui résonnent à ses pieds.

Por ti velêja o panno, na tormenta,
O Mareante affouto; —
No mar lárgo, ao saudoso Passageiro,
(Da sposa e dos filhinhos)
Tu lhe pintas a térra pelas nuvens.

Tu consólas, no leito, o lasso Enfermo,
C' os àres da melhóra; —
Tu dás vivos claroēs ao Moribundo,
Nos jà vidrados olhos,
Dos horisontes da celéste Patria.

Eu jà fui de teus dons tambem mimoso;
A vida, largos annos
Rebatida, entre acérbos infortunios,
A sustentei robusta
Com os pomos de teus vergéis viçosos.

Mas, agóra, que Marcia vive ausente;
Que naõ me alenta esquiva,
C' o brando mimo d' um de seus agrados,
Que farei infelice,
Se tu, meiga Esperança, naõ me acódes?

Ay! que um de seus agrados é máis doce,
Que o nectar saboroso;

Inspiré par toi, le hardi nocher manœuvre ses voiles au sein de la tourmente : perdu sur les vastes mers, plein du souvenir de son épouse et de ses fils, le triste voyageur soupire de regret ; tu lui présentes, à travers les nues lointaines, la riante image de la terre.

Ce malade languit étendu sur un lit de douleur : tu le consoles par les promesses d'une prompte convalescence; tu fais luire aux yeux éteints du moribond les pures et vives clartés de la Patrie céleste....

Et moi aussi, je fus l'objet de tes plus exquises faveurs : cette longue vie, battue par tant de revers, je l'ai soutenue robuste et brillante, avec les fruits de tes vergers bienfaisans.

Mais la belle Marcie est absente !..... je ne jouis plus du charme de ses graces; je ne vis plus de ses divins sourires..... Malheureux ! que ferai-je, si tu ne viens à mon aide, favorable Déité !

Hélas ! une seule de tes caresses était plus douce que le nectar, plus douce que

É máis doce, que os bejos requintados
Da namorada Venus,
A que o Grego poem preço tam subîdo.

Vem, vem, doce Esperança, que eu prometto
Ornar os teus altares
Co' a viçosa verbêna, que te agrada,
Co' a linda flor, que agóra,
Enfeita os troncos, que te saõ sagrados.

ODE XXVII.

A AMIZADE.

Ite procul durum curæ genus, ite labores,
Fulserit hic niveis Delius alitibus.
Vos modo propositio dulces faveatis, amici,
Neve neget quisquam me duce se comitem.
Tibull. Lib. 3, *Eleg.* 6.

Quam fórte és, Amizade, quando escóras
No Mérito; e a phalange das Virtudes
Poens em campo, contra esperos révezes
Dá arrojada Fortuna!

les baisers ineffables de l'amoureuse Vénus, ces baisers tant célébrés par le poète de Théos.

Viens, viens, douce Espérance ! j'ornerai tes autels des branches de cette verveine que tu chéris, et de cette fleur aimable, qui pare encore les arbustes délicats qui te furent consacrés.

ODE XXVII.

A L'AMITIÉ.

Ite procul durum curæ genus, ite labores,
Fulserit hic niveis Delius alitibus.
Vos modo proposito dulces faveatis, amici,
Neve neget quisquam me duce se comitem.
Tibull. Lib. 3, *Eleg.* 6.

Que tu es forte, ô Amitié ! quand tu t'appuyes sur le Mérite, quand tu ranges en bataille la phalange des généreuses Vertus contre les assauts de l'insolente Fortune !

Contra ti côrra a Tyrannia, o Erro,
Co' a lança hervâda, c' os sanguineos ólhos,
No aço do escudo, a lança lhe despontas,
Com o brilho, o deslumbras.

Mortáes, que disvellados, nas estréllas
Buscáes de fausta sórte o incérto agouro,
Que esperáes na doença, no infortunio
Restaurador alivio:

Buscai-o na Amizade; que encostado
Nas benéficas aras de seu Templo
Pousa o Soccôrro, pousaõ os Disvéllos
De condoîda face.

Ouvîs!.... ou aprarivel phantasîa
Me entretem, e me encanta!... como déscem
Ruidósos os Prazêres!... como alégres
Junto a mim dispoem álas!...

Que chuva da florîdos arremessos
Cravaõ, no peito, às Mágoas?... Là recûa,
Lá cáhe a turba infanda!... aquî resoaõ
Os hymnos da Victoria.

Que la Tyrannie, que le Fanatisme, aux yeux sanglans, armés de leur lance empoisonnée, se précipitent sur toi : la lance fatale s'émousse sur ton bouclier ; ils tombent éblouis du feu de tes regards.

Mortels inquiets ! qui cherchez dans les étoiles l'augure incertain d'un sort heureux, qui, en proie aux pâles maladies, au malheur, cherchez un favorable secours....,

Allez le demander à l'Amitié ! Le Secours repose sur les autels bienfaisans de son temple ; auprès de lui résident les Soins généreux, au regard mélancolique.

Qu'entends-je ?.... Est-ce un songe aimable et vain qui me charme ?.... Quel doux tumulte ! je vois descendre l'ardent essaim des Plaisirs ; ils me sourient ; les voilà qui abattent près de moi leur vol !

Semblables à une épaisse nuée, mille traits couverts de fleurs percent le sein des noirs Soucis. Leur troupe, au teint livide recule, roule, et tombe : déjà résonnent les hymnes de la Victoire.

Modésta Vénus, comedìdo Baccho
Tiraõ, traz si, a folgazan Companha,
Que me tráva das maõs, e em dansas guia
A mui-vistósos longes.

Comigo vem pizando a vèrde félpa
Desta veiga aprazivel, e sagrada
A timida Marfisa, e vem surrindo
A Euphrosina, e Aglãe.

Apénas entro no copádo seyo
D'uma antiga florésta respeitada,
Curvaõ-se as cimas, cercaõ-se em verdura
De cûpola alterósa.

Surge, em base de lucido alabastro,
Uma Deosa de plácida presença,
Trajando airosa simples vestiduras....
Era a meiga Amizade.

Que a mim se inclina, e co'a mimosa dextra
Limpando o coraçaõ de toda a nódoa,
Me arrojou fòra o fél dos infortunios,
E o livor da tristeza.

Vénus, mais Vénus modeste, et Bacchus gouverné par la sage Tempérance, conduisent le cortège folâtre : ils me prennent par la main et me conduisent, en formant des chœurs, vers les plus doux paysages.

La timide Marfise, Euphrosine, Aglaé, accourent, en souriant, fouler avec moi la verte pelouse de cette prairie sacrée.

Nous pénétrons dans le sein ombreux d'une antique et vénérable forêt ; soudain les cîmes des grands arbres se courbent, et leur souple verdure se dessine en dômes aériens.

Sur un socle éclatant d'albâtre s'élève une Déesse aux doux regards : elle déroule avec grace les plis de ses simples vêtemens... C'était la tendre Amitié !...

Elle se penche vers moi, et, de sa main caressante, épurant mon cœur de toute souillure, elle en arrache le fiel de la tristesse et du malheur.

Eis se lhe avivaõ, com máis graça, os olhos,
E arrayando de fausto, e sancto lume
O senhoril semblante, rompe neste
Alentador presagio.

« Viràõ inda outros dias venturosos,
» Que apáguem os vestigios denegridos
» Do injusto exilio, infausto ao Erro armado,
» Quam festivo a Filinto.

» Em que na ufana Elysia entourêmos
» A prudente fugida vencedora,
» O pobreza invejada, e os superados
» Trabalhos, sem deshonra. »

Ses yeux s'animent d'une grace nouvelle : favorable et saint augure ! Ses traits divins brillent d'une éclatante lumière : ces prophétiques et consolantes paroles sortent de sa bouche :

« Tu les verras ces jours fortunés qui » effaceront les noires traces d'un injuste » exil, ces jours aussi tristes pour le Fa- » natisme encore armé, qu'ils seront rians » et joyeux pour Filinte ;

» Jours charmans où, dans la triom- » phante Lisbonne, nous célébrerons sa » fuite prudente et victorieuse, sa pauvreté » digne encore d'envie, et ces revers af- » freux qu'il supporta, sans perdre l'hon- » neur » !

(*Cette Ode est un chant d'exil ; elle fut consacrée, long-tems après la catastrophe, aux amis généreux dont le dévoûment sauva le poète des extrêmes dangers qui le menaçaient*). (Voyez la Notice sur Francisco Manoel).

ODE XXVIII.

A MEMORIA DOS MEUS AMIGOS.

—— Nec tu pessima munerum
Ferres.

Horat., Lib. 4., Od. 8.

Qual vai honésta Virgem passeiando,
Pelo campo esmaltado de Boninas;
Aquî cólhe a flor branca, alli a roxa,
Que entrança no toucado,

Assim ando eu colhendo, entre os Amigos,
As flores das virtudes, dos talentos,
A generosa acçaõ, o espirito ardente,
Que entranço nos meus hymnos.

Que emprego hàhi máis digno dos bons versos!
Apollo, e as Musas vem mui prèsto ao Vate;

ODE XXVIII.

AU SOUVENIR DE MES AMIS.

—— Nec tu pessima munerum
Ferres.

Horat., Lib. 4., Od. 8.

Comme la Vierge naïve, qui erre dans les campagnes émaillées de fleurs champêtres, marie leurs couleurs blanches et purpurines, et tresse la guirlande dont elle orne ses cheveux;

Ainsi je vais cueillant, ô mes amis! vos talens, vos nobles actions, les dons brillans de votre esprit, fleurs immortelles, que j'enlace dans mes hymnes.

Quel sujet demande de plus beaux vers! comme Apollon et les Muses volent au se-

Com aguas da Castália, humedecer-lhe
A desenvolta veya.

Tempèra-lhe uma a Lyra, outra lhe affina
A voz, que ha-de entoar sagrado Canto;
Phébo lhe inspira os sons, que elle bebêra
De Jupiter supremo.

Influxos táes senti, quando cantava
Araújo, Braamcamp, Brito, Bezerra,
E o bom Souza, que dà licor (que Baccho
Plantou na Lusitania,

Com suas maõs divinas) para o bródio,
Com que entre Amigos, entre Damas bellas,
Célèbro o dia, em que escapei às garras
De malévolos Bonzos.

Tambem sentia influxos tam celestes,
Quando Marcia, ou Marfisa resoavaõ
Nas doces còrdas da suàve Lyra,
Dicada à formosura.

cours du Poète ! comme ils prodiguent à sa verve inspirée les flots de l'onde de Castalie !

L'une accorde sa lyre ; l'autre donne un plus doux charme à sa voix qui doit entonner le chant sacré : Apollon remplit son sein de cette mélodie céleste dont il fut doté par le Souverain des Dieux.

J'étais sous l'empire de ces divines influences, quand je vous chantais, Araujo ! Braamcamp ! Brito ! Bezerra (1) ! Et toi, généreux Souza * ! toi qui m'as donné cette liqueur (2) que, de ses mains divines, Bacchus planta sur les monts de Lusitanie.

Doux nectar, ornement de ce banquet où, assis entre mes amis et des beautés sans rivales, je célèbre le mémorable jour qui me vit échapper triomphant aux serres de mes persécuteurs.

Influences célestes ! je vous sentis encore, quand les noms adorés de Marfise et de Marcie résonnaient sur les cordes adoucies de ma lyre consacrée à la Beauté.

* Dom José Maria de Souza e Portugal, Morgado Matheos, à qui cette Ode fut dédiée.

Allî éra meu gosto sobre-humano
Cantar os seus agrados, os seus mimos,
Merecidos da minha fé constante,
Do meu coraçaõ térno.

Hoje ; que a maõ do Tempo rigorosa
Me esfriou os ardores da aurea Idade,
Sò canto da Amizade os saõs louvores,
Com singéla harmonia.

Nem tu, Mórgado, levarás menores
Os prémios de teu peito franco, e nobre,
Na Lyra de Filinto, grata aos Lusos
De indole naõ-esquiva.

ODE XXIX.

A HORACIO.

Usquè ego postera
Crescam laude recens.
Horat., Lib. 3. Od. 30.

Qual vái lambendo activa labareda
Crepitante espessura,

Heureux alors...., heureux au-dessus de tous les mortels, je chantais, ô Marcie, tes graces, tes tendres faveurs, digne prix de ma foi constante, et d'un cœur qui n'aimait que toi.

Aujourd'hui, l'inexorable main du Tems a refroidi cette ivresse, charme regretté de mon âge d'or ! Je ne chante que l'Amitié : tous mes chants sont graves, et mon harmonie est sans art.

Du moins, cher Souza ! c'est à toi, c'est à ton ame franche et noble que s'adresseront les meilleurs accords de la lyre de Filinte, lyre chère encore aux Lusitains.

ODE XXIX.

A HORACE.

Usquè ego postera
Crescam laude recens.
Horat., Lib. 3, *Ode* 30.

PAREIL à la flamme active, qui dévore, en pétillant, une forêt de mélèse ; tel que

Ou qual Euro, nas vagas Sicilianas,
Desmedido galópa,
O ferino Africano rompe, arraza
Os reparos das Italas cidades.....

Emulando os arrojos desenvoltos
Do Cysne de Dircéa,
O avistas, na partida (despeitoso
De atalhadas victorias)
Esse asp'ro Hannibal, retorcendo a vista,
Contra Roma, que ao seu furor se esquiva.

Se as venustas cançoẽs de Anacreonte
Na Cythara renóvas,
Erato, a linda Venus, Baccho imbérbe
Te rodeaõ, te inspiraõ:
Dádiva é sua, que te amostre o dêdo
Cantor suáve, na Romana lyra.

Chlóe, Glycerio, Lydia nomeadas
Por todo o Lacio imperio,
Aos Grégos módos, jà por ti Latinos,
Devem rumor perenne.
Vive nas tuas còrdas, e flammeja
Do teu ciume a choléra difficil.

l'Eurus (1), foulant avec fureur les vagues siciliennes, ou tel que l'indomptable Carthaginois qui, dans sa course impétueuse, ébranle les cités d'Italie et renverse leurs remparts;

Tu atteins le vol audacieux du cygne de Dircée, alors que tu nous montres ce terrible Annibal (2) qui, forcé de quitter l'Italie, et plein de dépit de se voir arrêté dans le cours de ses victoires, lance un regard farouche contre Rome qui se dérobe à son courroux.

Quand tu répètes sur la cythare les chansons voluptueuses d'Anacréon, Erato, la mère des Amours et Bacchus au teint fleuri, se pressent autour de toi et t'inspirent. Libéral envers toi, le chantre de Théos te proclame le roi des Poètes qui ont touché la lyre romaine (3).

Chloé, Glycère, Lydie (4), ces beautés célèbres dans Rome, te doivent l'immortalité. Pour les chanter, tu assouplis ta langue au rythme nombreux de la Grèce. Sur tes cordes respire encore ton amoureuse colère : les feux de la Jalousie brûlent et consument ton sein (5).

Era vósso, oh Camênas, quando affonto
Dormia mui seguro
No tópe de Vulturio descampado,
Entre Ursos, entre Viboras.
Vós chamastes as Pombas, que teceraõ
De Murta, e Louro o milagroso abrigo.

Allî Clio, bebendo a vós de Phebo,
Soprou na infante veya
Os poéticos sons, que elle na Lyra
Mandou à Eternidade.
Accesa, allî fatidica revéla
A's Irmans a vindoura luz de Horacio.

« Qual, pela madrugada sólta a Abelha
» O affadigado vôo,
» Vai chupar nos casûlos orvalhados,
» O mellifluo perfume,
» E açodada, c'o doce pezo, acóde
» A' colmêa, a lavrar os louros favos »;

» Tal, nos campos da Grecia îrás colhendo,
» Flacco, o bejo das flores,
» E ou mel tem de manar das tuas Odes
» Com tal sabor, e arôma,

Il était votre favori (6), ô Muses ! quand, sur la cime sauvage du Vulturne, vous protégiez son sommeil innocent contre la dent des ours et des vipères ! A votre voix, les colombes officieuses entrelacèrent de myrthe et de laurier son merveilleux abri.

Là, Clio, l'oreille encore remplie de la voix d'Apollon, inspire au poète enfant des sons célestes, immortalisés par sa lyre. Dans son enthousiasme prophétique, la Déesse révèle à ses sœurs les glorieuses destinées d'Horace.

Comme l'abeille matinale, déployant dans les airs son vol laborieux, salue les fleurs humectées des larmes de l'Aurore, et aspire dans leurs calices le parfum du miel ; riche de son butin odorant, elle accourt à la ruche élaborer ses rayons d'or ;

Tel, dans les riantes campagnes de la Grèce, tu iras, divin Horace, cueillir le baiser des fleurs ; et le miel découlera de tes Odes avec une saveur si douce et un parfum si exquis, que ta gloire grandira

Que crescendo em louvor, sempre recente,
Eras e éras verás, inimitado.

ODE XXX.

Contra os Britannos que renovarão a Guerra,

No Anno 1803.

Lois, e direitos pize,
Posponha ao torpe Lucro a Fé; o Honesto
Por Uteis vis quebrante;
Léve a todo Orbe a séde insaciavel
De ouro, de predominio;
Clame licito o Mal, se é seu capricho;
Senhor do mar se ufane
Mercantil Póvo, artifice de atrôzes
Guérras, e infames feitos;
De Missoure gemmi-fera as Provincias
E as Ilhas, que nascendo
Vê o Sol, e as que vê, quando vái por-se;

d'âge en âge ; toujours vivant de grace et de fraîcheur, on ne t'imitera jamais (7).

ODE XXX.

SUR LA REPRISE DES HOSTILITÉS PAR LES ANGLAIS,

En 1803.

Qu'il foule sous ses pieds les droits sacrés des Nations, ce Peuple marchand, artisan de guerres atroces, auteur de noirs attentats ; qu'il immole la bonne foi à sa cupidité et viole l'honneur pour assouvir son vil intérêt ; qu'il étale aux yeux de l'Univers sa soif insatiable de l'or, sa fureur de prédominer ; qu'il érige à son gré l'injustice en vertu, et que, dans son orgueil, il se proclame le Souverain des Mers !...

Que, plus coupable encore, il opprime sous son sceptre insulaire ce Royaume de

E (mais culpado!) o Ganges
Lá remoto, junte inda às Ilhas riccas;
Arbitro des-carado
Com undivagas frótas o Orbe abranja
Temerario Pirata.....
Com que pungente ardor Castalios sôrvos
A mente me arrebataõ?
Onde me impelles, Maẽ de versos rápidos,
Oh Indignaçaõ! A miûdo
Ruîna a Cubiçosos sólta a Fôme;
E o mal é a sí nocivo:
E se módo naõ tens, tens pérto a quèda.
Numes tem odio às forças
Impias: rayos, que as chóças humilhadas
Perpassaõ, vaõ com ruîdo
Alluir a torre, que co' as nuvens róça:
Verdeja a Silva, e zomba
Dos sôpros, que altos freixos desarraigaõ:
E os Deoses favoneaõ
As forças, que a Virtude bem governa.
Esse que, em plagas frias
Do Mundo, impéra, em Caspio mar, em Prayas
Do Baltico incurvado,
Em campos, que o Borysthenes soberbo,
E a Vistula discorrem;

Mysore si fécond en diamans, ces îles éparses qui voient tour-à-tour le soleil et à son aurore et à son déclin, et ce vaste Gange aux rives lointaines !.... Pirate audacieux ! il se prétend l'arbitre du monde, parce que toutes les mers sont couvertes de ses flottes !

O Castalie ! quelle ardeur brûlante ton onde sacrée porte dans mes sens ! Mère des chants inspirés, Indignation ! où m'emportes-tu ?

Souvent l'avidité tourne au détriment de ses esclaves affamés ; le mal se détruit par le mal, et l'homme effréné dans ses desirs est toujours voisin du précipice. Les Dieux ont en horreur la force qui repose sur le crime. La foudre épargne l'humble chaumière, mais elle renverse avec fracas cette tour, rivale insolente des nues. La ronce verdit ignorée et se rit des autans qui déracinent les chênes altiers. Ainsi, les Dieux protègent les nobles efforts que la vertu crée et dirige.

Qu'un Monarque règne sur les plages glacées du globe ; qu'il tienne sous son Empire ou les ondes Caspiennes, ou les

Regendo os Póvos seus, com brando aceno,
Da Paz honrando as Artes,
Te-lo haõ por Divo os seus, aos seus presente.
Tambem com meigos olhos
Te vê medrar benigno, oh França, Jove
Lá do celeste Alcaçar.
Haja quem cante, na Meonia Tuba,
O Albis junto aos vencidos
Rios: sem perder forças, perder sangue,
Retirados exercitos;
Do insano Cabo a despenhada fuga.
Haja uma lyra Ausonia
Que ameaços loucos diga, e ultimos Fados,
Da attontada Britannia.....
Graõ Disvéllo dos Numes, Honra, e Amparo
Do nôvo Imperio, oh Joven,
Grande, qual Marte, em guerra, em paz mais
Grande
Grande émulo dos Numes,
Qual te vio de Memnon a Terra illustre,
E o que ára Assyrias margens,
O que o Tibre, o Danubio bébe, e o Pado,
Que os gelos vai volvendo,
Tal te véra quem bébe ondas da Thâmesis,
Tens de esmagar déssa Hydra
A tumida cerviz, oom planta Herculea.

flots orageux de la Baltique, ou ces belles campagnes qu'arrosent avec orgueil le Borysthène et la Vistule, s'il gouverne avec une douceur paternelle, s'il fait fleurir les arts de la Paix, ses peuples le regarderont comme un Dieu bienfaisant.

O France ! du haut de son palais céleste, Jupiter voit, d'un œil content, s'aggrandir ta puissance. Quel rival d'Homère chantera les trophées élevés sur les rives de l'Elbe, et tant de fleuves vaincus (1), ces phalanges dissipées sans combat, sans une seule trace glorieuse de leur sang répandu, et la fuite précipitée de leur chef (2), ivre d'un fol orgueil ? Quel émule de Virgile redira les menaces insensées de la vaine Angleterre et lui prophétisera ses derniers destins ?.... Soutien de ce nouvel Empire, ô jeune guerrier, dans les combats aussi grand que Mars, plus grand encore dans la paix, et presque l'égal des Dieux ! la terre illustre de Memnon te vit triomphant dans ses plaines ; l'habitant des plages de Syrie, les peuples qui boivent les ondes du Tybre, du Danube, et du Pô roulant à la mer ses flots chargés de neiges, ont

Que naõ cumpriràõ éssas
Maõs, que arma a França, com dobrado rayo?
Maõs cabáes, para o feito,
Que a Fama há de cantar aos tardos Nétos.

ODE XXXI.

Consolaçaõ a uma illustre familia.

O pianta digna de si buon cultore,
O quanto bene alle materne cura
Tu rispondesti! o come porti espressa
Nella maniere accorte, e sagi detti
L'immagine materna!

Pignotti, l'Ombra di Pope.

Naõ espéres, formosa, e meiga Daphne,
Que com discreta maõ, previstos olhos
Bens, ou Males espalhe a Deosa de Antio,
Que neste Globo impéra.

connu tes exploits : tel, et plus redoutable encore te verront les forbans de la Tamise !.... Rival d'Hercule, tu écraseras sous tes pieds la tête insolente de cette hydre. Qui pourrait résister à ton bras, que la France arma de sa foudre vengeresse, ce bras seul capable d'une entreprise dont la Renommée racontera la gloire à nos derniers neveux ?

ODE XXXI.

CONSOLATION A UNE FAMILLE ILLUSTRE.

O pianta digna de si buon cultore,
O quanto bene alle materne cura
Tu rispondesti ! o come porti espressa
Nella maniere accorte, e sagi detti
L'immagine materna !

Pignotti, l'Ombra di Pope.

Ne crois point, douce et belle Daphné ! que la Déesse d'Antium, cette capricieuse souveraine de l'Univers, distribue le bien et le mal d'une main discrète et avec des yeux prévoyans !

Sempre insensata, na inconstante róda,
A um Parvo atira a c'roa, a um Bóbo a mitra:
Nos sabîos, nos virtuosos cahem rayos
De desprezo, e miseria.

Vimos Tiberio, (monstro coroado!)
Lograr perennes dias fortunosos;
E os seus Libértos dominar devassos,
No republico orgulho.

Vimos o honrado, e entre homens o màis sa-
Sócrates, appurado por Xantippe, [bio,
Por Atheos accusado, envia-lo ao Orco
Calumniosa cicuta.

Com quem naõ foì iniquo o Nume vario?
Tem cérto o lustre os Maõs, os Bons a infamia;
E Pluto, avaro só c'os virtuosos,
Malvados enriquece.

A *amavel Mae* às lanças da Doença
Cede o peito, naõ-digno de pezares;
E, à que nasceu para aditar humanos,
Sempre a Dita lhe fóge.

Toujours aveugle et folle sur sa roue changeante, d'un sot elle fait un monarque, et coiffe de la mître le front d'un jovial courtisan. C'est sur la tête des sages, sur la tête des justes qu'elle fait tomber les foudres de la misère et du mépris !

Nous avons vu Tibère, ce monstre vêtu de la pourpre ! couler des jours longs, heureux..... et ses Affranchis insolens humilier sous leurs pieds la fierté républicaine.

Le plus sage des hommes, le vénérable Socrate, épuré par l'aigre Xantippe, fut accusé d'athéisme ; et la ciguë calomniatrice l'envoya sur les sombres bords !

Oh ! qui n'a ressenti les injustes caprices de cette volage Déité ? La grandeur est pour les méchans, l'infamie pour les bons : avare seulement envers les sages, *Plutus* n'est libéral qu'envers les pervers.

Les dards poignans de la maladie torturent le sein de ton aimable mère (1), ce sein que les soucis rongeurs auraient dû respecter ; et celle qui naquit pour faire tant d'heureux, voit le bonheur s'envoler loin d'elle.

Assim, nas térras de Solyma sancta,
A Real, a formosa Marianna
Vio a morte dos seus, sentio cravar-lhe
Pungentes penas a alma.

Bebeu as iras do cioso Herodes;
Bebeu a morte em braços da Innocencia;
Foi só feliz, no cadafalso; aonde
Despio da vida os luttos.

E ninguem tronxe ao mundo màis brilhantes
Auspicios de lograr franca Ventura;
Formoso o rosto, màis que os màis formosos,
Todo prendas o esprito.

Crê firme, o Daphne, que se a céga Deosa
Os seus dons emborcasse nos màis-dignos,
Ninguem melhór que a Maẽ, que Alcippe e
Os coffres lhe exhaurira. [Daphne

Ainsi, dans les contrées de la sainte Solyme, la royale et belle Mariamne vit la mort de tous les siens, sentit pénétrer dans son ame toutes les flèches de la douleur !

Elle épuisa la colère du jaloux Hérode ! Elle vit la mort dans les bras de l'Innocence ! Elle ne fut heureuse que sur cet échaffaud où elle secoua toutes les peines d'une vie passée dans le deuil !

Et qui jamais fut annoncé au monde par de plus brillans augures ? A qui avait-il été donné d'espérer autant de bonheur ?..... Sa beauté fut céleste : toutes les vertus, tous les dons ornaient son ame et son esprit.

Crois, belle Daphné ! que si l'aveugle Déesse ne prodiguait ses faveurs qu'aux plus dignes, ta mère et ses filles charmantes, Alcippe, et toi-même, vous auriez épuisé son urne.

ODE XXXII.

A Constancia do Varaõ Forte.

. . . . . Meâ
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem sine dote quæro.
Horat., Lib. 3., Ode 29.

Naõ quiz a minha Musa desváirada
Té-quî dictar-me sonorosos versos:
Temeu talvez de apparecer diante
Da tua douta Clio.

Por màis que forcejou a Saudade,
Com supplicas, com prantos, de abranda-la,
Dura negou; ainda hoje mal-me outórga
De éstro um resquicio avaro.

Ella é femea, Billing; é como a Deosa,
Que Antio governa; e Deosas tem caprichos.

ODE XXXII.

SUR LA CONSTANCE.

. . . . . Me
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem sine dote quæro.
Horat., Lib. 3, *Ode* 29.

En vain je demande des vers sonores à ma Muse légère; elle ne me les dicte point! Sans doute elle craint de paraître devant cette docte *Clio* qui t'inspire.

C'est en vain que d'une voix suppliante ou tendre, les yeux en pleurs, je m'efforce de l'adoucir : la cruelle me refuse! A peine aujourd'hui m'accorde-t-elle un avare et faible rayon d'enthousiasme.

Elle est femme, cher Billing! (1) Elle est femme comme la capricieuse Déesse qu'Antium adore, et les Déesses ont des caprices;

Assim como soffiri desta os revézes,
Soffro os desdens dess' outra.

Quanto val callejada Paciencia,
Contraum Mundo embebido em ignorancias!
Egide adamantina, em que despontaõ
As fléchas do Infortunio.

Eu, da Calumnia, e Inveja alvo patente,
No seu bojo aparei ódio de frádes,
Angustias, perdas, ameaçados fogos,
E a maternal Megera. —

Quando o Gama, no Cabo tormentoso,
Ouvio as vagas, com fragor horrisono,
Espedaçar-se nas agudas róchas,
Em borbotoẽs de escuma;

E o immenso Adamastor, de carregado
Vulto, pronosticando desventuras
A ousádos lenhos Lusos, que cortassem
Seus mares insoffridos;

j'ai déjà souffert les rigueurs de l'une ; il me faut encore endurer les dédains de l'autre !

O Pouvoir de la Constance au milieu de ce monde engourdi dans les ténèbres ! .... C'est l'égide de diamant sur laquelle s'émoussent les flèches du malheur.

En butte aux traits de la calomnie, de l'envie, sous ce bouclier puissant, je parai les coups de la haine ; je bravai mes persécuteurs, les embûches, la hideuse pauvreté, les bûchers menaçans..... Il fut mon refuge contre ma patrie, hélas ! qui pour moi ne fut qu'une Mégère.

Quand Gama (2), près du Cap des Tourmentes, entendit les flots rouler et se briser, avec un horrible fracas, sur les rochers qu'ils blanchissaient de leurs tourbillons d'écume ;

Quand l'immense Adamastor, le front chargé de courroux, prophétisait aux téméraires vaisseaux de Lusus les malheurs qui leur étaient réservés, s'ils osaient franchir des mers indomptées ;

Assim fallou aos náutas descorçoados :

« Ditoso Rei nos abre o Templo da Honra,
» Se atropellamos mêdos , e perigos ,
» Com esforçado rosto ,

» Para a méta transpôr de intacta gloria.
» Não vos espante o Mar, erguido em serras,
» Nem os Ventos , em crua briga, sóltos,
» Nem Trovões bramidores.

» O mór rigôr do Fado é já vencido ;
» Nada temàis comigo. O Soffrimento
» Poem, no cimo da Rôda, as almas fortes ,
» Derriba as apoucadas. »

Ainsi parla le héros aux nochers pâlissans : « Un monarque heureux nous ouvre » le Temple de l'Honneur, si bravant les » terreurs et les dangers, nous reculons, d'un » mâle courage, les limites de ces mers encore vierges !

» Que l'Océan soulevé en montagnes mugissantes, que les combats furieux des » vents déchaînés, que les tonnerres grondans ne vous épouvantent point !....

» Compagnons ! nous avons déjà triomphé des plus grandes rigueurs du sort : » avec Gama, ne craignez rien (3). La Constance élève au sommet de la roue (4) les » ames fortes ; elle en précipite les timides. »

ODE XXXIII.

O VATE DESTERRADO.

Lieto nido, esca dolce, aura cortese
Bramano i Cigni, e non si va in Parnaso
Con le cure mordaci, e chi pur garre
Vien rocco, e perde il canto e la favella.

Guarini, nel Pastor Fido.

As invejadas, tûmidas riquezas
Céga as reparte a lubrica Fortuna:
Das maõs os sceptros, os bastoẽs lhe càem:
Mas a clara Virtude,
A Filha da constante Sapiencia,
Dà, com previstos ólhos,
A sólida Ventura.

C'os dedos integérrimos afasta
Da alma as turbidas névoas; métte o dia

ODE XXXIII.

L'EXIL DU POÈTE. *

Lieto nido, esca dolce, aura cortese
Bramano i Cygni, e non si va in Parnaso
Con le cure mordaci, e chi pur garre
Vien rocco, e perde il canto e la favella.
Guarini, nel Pastor Fido.

La Fortune capricieuse distribue aveuglement les richesses, ces funestes jouets de l'Orgueil et de l'Envie; de ses mains elle laisse tomber les sceptres des Rois et les bâtons des Généraux; il n'est donné qu'à la Vertu, à ce noble rejeton de la constante Sagesse, de répandre, avec discernement, le véritable et solide bonheur.

De ses mains pures, elle écarte de l'ame les nuages qui l'obscurcissent; elle fait

* Dans cette Ode, Francisco Manoel chante son départ, ou plutôt sa fuite de Lisbonne.

No càhos das paixoẽs; apérta o freio
Aos desmandados Vicios,
Rasga do Fingimento ás longas roupas,
Quando astuto se encóbre
Nos trajes da Lizura.

Ella a Dentato, no fallaz presente,
Mostrou a québra do Dever hedionda
Disfarçada na màscara dourada.
Ella as ferradas portas
Da Tyrannia abrio; poz-lhe patentes
A Crueza, os Remorsos,
Que pouzaõ na aurea sálla.

Tu, oh santa Virtude, ao bom Filinto
Déste a força, a viril Constancia déste,
Quando co' a maõ potente lhe escudaste
O peito salteado
De Terrores, de assacaladas Iras,
Que o vil, atroz Ministro
Trazia encommendadas.

Tu, do Céo, onde assistes, providente
Baixar mandaste o perspicaz Acôrdo.

luire le jour dans le chaos des Passions ; elle asservit à son frein sévère le Vice indompté ; elle déchire la robe pompeuse de l'Hypocrisie, quand ce monstre astucieux se pare des vêtemens de la Franchise.

C'est elle, ô Dentatus ! qui te donna la force de persévérer dans le devoir, à la vue d'un présent fallacieux et d'un or séducteur ; elle brisa les portes d'airain de la Tyrannie, et mit au grand jour la Cruauté et les Remords réfugiés dans les salons dorés.

O sainte Vertu ! le bon Filinte te dut son courage et sa constance virile, quand, à l'abri de ton bouclier, il brava les terreurs et les haines que lui apprêtait l'atroce et vil familier (1).

Prévoyante, tu fis descendre des Cieux, où tu résides, la Prudence aux yeux péné-

Elle tóma os aligeros talares,
E a mim, d'um tiro, désce:
Qual vôa, os ares liquidos rasgando,
Co' as ordens o Cyllenio
Do Olympico Monarcha.

Apaziguou-me os òlhos inquiétos;
Cubrio-me o gésto co' a grandeza altiva,
Que os Màos, que os Apoucados acobarda:
E (em quanto ao tôrvo Mello
Com frio susto, lhe abafava o seio,
E a quadrilheira dextra
Sollicito impedia)

Me impelle, e manda às àras do Oceano,
E às immortaes Nereidas acêna,
Que em seus braços me tomem piedosos.
Allì me guìa o Affágo
Da assustada Amizade precavìda,
Que entre apertados laços
Me deu o adeos saudoso.

Allì a Filha do equóreo Vate
A fatìdica Lyra nos maõs tóma:
« Salve, Filinto (canta) a nós entrêgue.

trans. Divinité légère, elle s'élance d'un trait et abat vers moi son vol, telle que le fils de Cyllène, lorsqu'il fend les vagues de l'air, pour porter les ordres du Monarque Olympien.

Elle enhardit mes yeux inquiets ; elle répandit sur mon visage un air de grandeur et de fierté, qui déconcerta les pervers et les lâches ; et, remplissant d'effroi le sein glacé du cruel Mello (2), elle arrêta son bras assassin.

Elle m'entraîne, elle me précipite aux autels de l'Océan, où elle commande aux Néréides immortelles de me prendre dans leurs bras compâtissans. L'Amitié me servait de guide, cette Amitié alarmée et prévoyante qui, dans l'ivresse de ses plus tendres embrassemens, me fit entendre ses pénibles adieux.

Soudain la fille de Protée saisit la lyre prophétique : « Salut, ô Filinte ! chante-» t-elle, rassure-toi ! tes chères Nymphes

» As Tágides amigas, [seguras
» Que choraõ tua ansencia, em maõs
» Depoem o seu Cuidado.—
» Salve, entre nós bem-vindo.

» Déspe as tristezas, déspe os infortunios,
» Que te ameaça a carrancuda Patria;
» Neptuno te protége: a alma do Sabio
» Vê, com enchutos ólhos,
» Invejas, e Traiçoẽs arrhebanharem
» As riquezas — superfluas
» A quem com pouco vive.

» A' tua amavel, pia Soberana,
» De Belleza, e virtude almo thezouro;
» Que ama a Deos, e os algozes abomina,
» Que estima os que, com honra,
» A estrada trilhaõ do Saber proficuo;
» Dos ólhos lhe esconderaõ
» O aleive do teu cazo.

» Vê no monte os Amigos, que derramaõ
» De gosto, e de saudade mixto pranto:
» Vê a masmorra, o Delator raivoso,
» E os verdugos, mordendo

» du Tage, qui pleurent ton absence, ont
» déposé dans des mains fidelles l'objet de
» leurs amères douleurs. Salut ! notre hôte
» bien-aimé !

» Bannis la tristesse de ton cœur ; brave
» les malheurs dont te menace ta patrie
» courroucée. Neptune te protége. Le sage,
» fort de sa conscience, voit, d'un œil sec,
» l'Envie et la Trahison se gorger de ri-
» chesses !.... Les richesses ! en a-t-il besoin
» le sage qui vit de peu ?

» Tes ennemis ont célé la rigueur de
» ton sort à ton aimable et pieuse Souve-
» raine (3), ce trésor de beauté et de
» vertu : auguste Reine, elle chérit son
» Dieu ; elle exècre les bourreaux ; elle
» honore les hommes qui foulent avec
» gloire les sentiers du Savoir utile.

» Contemple sur cette colline tes amis,
» versant des larmes de plaisir et de regrets !
» Vois d'ici les cachots menaçans ; vois
» ton vil délateur et tes bourreaux, mor-

» As maõs, a que magnanimo escapaste:
» Vê a feroz Calumnia,
» Que nos teus bens se vinga.

» Mas vólta os ólhos magoados, vólta
» Ao nosso reino azul, que amado sulcas;
» Franco abrigo de illustres desgraçados.
» Olha as undosas Nymphas,
» C'os alvos braços docemente abértos;
» E os labios, que recendem
» Consolador alivio.

» Despéde ao longe a disparada vista.
» Vê naquellas campinas trabalhadas
» Os Asylos do saõ Merecimento.
» Com que meigo semblante
» Esperaõ no regaço agazalhar-te,
» C'o manto azul cubrir-te,
» E com os Lyrios de ouro! »

Eís que a Nerêa, renovando alento,
Com que o peito prophético se inflamma,
Abre as pezadas folhas dos Destinos;
C'os ólhos cubiçosos,
Bébe as sórtes occultas dos humanos,

» dant de rage ces mains cruelles qui n'ont
» pu garotter la victime intrépide ; plus
» loin, l'atroce Calomnie se vengeant sur
» tes biens !

» Repose plutôt tes regards mélancoli-
» ques vers nos Royaumes azurés que tu
» sillonnes en paix ! c'est la retraite sacrée
» des illustres malheureux ! vois comme
» les Néréides tendent leurs bras caressans !
» vois leurs lèvres qui exhalent vers toi de
» consolantes paroles !

» Que ta vue pénètre encore plus loin
» dans l'espace ! admire ces campagnes si
» fécondes et si riches, asyle sacré du Mé-
» rite ! avec quel riant visage la France
» s'apprête à t'accueillir dans son sein et
» à te couvrir de son manteau d'azur, par-
» semé de lys d'or. »

Ainsi chante la Néréide...., et le sein rempli du souffle prophétique, elle ouvre le livre des Destins et en parcourt les sinistres feuillets. D'un œil avide, elle interroge le sort mystérieux des mortels. Sa

E sòlta a vóz córada
C'os fados meus vindouros.

« Que funésto, que lûgubre ameaço
» Te arrastra para os muros do Cocyto?
» A descarnada, pállida Doença,
» O Pezar taciturno
» Tomaõ, nas maõs, das Parcas a tezoura...
— Acòde, oh Sapiencia,
— Despoja-os da arma iniqua.

— Vem: dá-lhe a maõ, des-ruga-lhe o semblante.
— Poem-lhe por guardas d'um e d'outro lado,
— Contra a turba das Mágoas, das Molestias,
— A veladora esquadra
— Das máximas, que o throno teu rodeaõ;
— E o meigo, acceito Côro
— Das dulcisonas Musas.

« Sem riquezas, contente e descansado,
» Cantaràs os Amigos saudosos,
» Na lyra que te deu o Venusino:
» Nunca igual a teu Mestre

voix tonne! mon avenir la pénètre de douleur.

« Quels présages funestes!... quels lugubres augures t'annoncent aux sombres » rivages du Cocyte!... La Maladie pâle, » décharnée, le Chagrin morne, saisissent » dans la main des Parques les fatals ciseaux!..... Accours, ô divine Philosophie! arrache-leur ces armes cruelles!

» Viens! prends-le par la main et ramène sur son front la sérénité. Pour le » défendre contre les Soucis rongeurs, place » à ses côtés, comme des sentinelles vigilantes, ces Maximes que tu proclames du » haut de ton trône! environne-le du chœur » harmonieux des Muses!

» Pauvre, mais satisfait et calme, tu » chanteras, ô Filinte! tes amis, dignes » objets de tes regrets, sur la lyre que t'a » donnée le Cygne de Venuse. Jamais l'égal » de ton maître (qui peut en effet lutter » avec ce grand Génie, sans être vaincu?),

» (Com quem ninguem luttou, sem ser ven-
» Mas inda assim sublime, [cido)
» A'quêm deixaràs muitos.

» Hymnos á Liberdade sonorosos,
» Ao graõ Lyeo, à Deosa dos Amores,
» Com novo, cantaràs, affouto pléctro;
» E, o furor amainando,
» Ao brando gésto da gentil Marfisa
» Disferiràs nas còrdas
» Divina cantilena. »

FIM DAS ODES DE FRANCISCO MANOEL.

» tu serviras encore de modèle à beaucoup
» d'autres.

» Sur les nouvelles cordes de ton luth
» audacieux, tu chanteras des hymnes so-
» nores à la Liberté, à Bacchus, à la Déesse
» des Amours ; puis, modérant le feu de
» ton enthousiasme, tu célébreras en vers
» faciles les traits touchans de la belle Mar-
» fise. »

FIN DES ODES DE FRANCISCO MANOEL.

NOTES.

ODE PREMIÈRE.

(1) *Camoens.* L'Homère portugais, le Racine de la Poésie portugaise, le précurseur et le modèle du Tasse, l'un des plus grands poètes qui aient paru sur le globe, et l'un des plus méconnus. Il naquit à Lisbonne vers le commencement du 16e. siècle. Comme notre dessein n'est pas d'entrer dans de longs détails sur la vie de ce grand homme, nous renvoyons le lecteur à la Notice biographique, qui se trouve en tête de la traduction de son Poëme par Laharpe. Nous dirons cependant qu'ayant fait naufrage à la hauteur des côtes de Cambaye, il se sauva à la nage, tenant d'une main son Poëme de la Lusiade, épisode que M. Desorgues a très-heureusement rendu dans ses *Fêtes du Génie*, et dont voici un fragment :

« Seul, sur le gouffre immense un malheureux surnage :
» Dieux ! prêtez-lui votre secours ;
» C'est le Cygne sacré du Tage ;
» D'un bras il protège ses jours,
» De l'autre il soutient son ouvrage. »

Camoens mourut à Lisbonne en 1579, et on grava sur son tombeau l'inscription suivante :

« Ci-gît Louis de Camoens,
» Le premier des Poëtes de son temps.
» Il vécut pauvre et malheureux,
» Et mourut de même
» L'an 1579. »

(2) *Gama.* Le héros principal du poëme de la Lusiade. Vasco de Gama fut choisi par D. Emmanuel, roi de Portugal, pour entreprendre la découverte des Indes. Ce célèbre navigateur mit à la voile du port de Bélem, à une lieue de Lisbonne, le 8 juillet 1497.

(3) *Adamastor.* Géant de l'invention de Camoens. Son apparition près du Cap de Bonne-Espérance est une des plus belles fictions du poëme de la Lusiade, ch 5.

Ce magnifique épisode n'est connu en France que par des traductions impuissantes et misérablement tronquées; on espère qu'il le sera mieux un jour. Homère, Virgile, le Dante et Milton n'ont rien de plus grandiose, de plus fier, de plus original, et la poésie en est divine.

(4) Lusiade (*os Lusiadas* ou *les Lusitains*). Tel est le titre que Camoens donna à son Poëme épique. Les Portugais s'appelaient anciennement Lusitains, dénomination qui, suivant le témoignage de Pline, leur vient de Lusus, l'un de leurs

Rois, fils ou compagnon de Bacchus. Il paraît que c'est une vanité commune à presque tous les peuples modernes, que de recourir à la Mythologie ancienne, pour s'assurer une origine éclatante, et jeter du merveilleux sur l'histoire de leur enfance.

(5) *Là s'attise la querelle des douze d'Angleterre.* Ce passage fait allusion au récit épisodique d'un combat de douze Portugais contre douze Anglais. Ch. 6 de la Lusiade.

(6) *Ici le nuage se grossit de la trombe.* Autre allusion à la description d'une trombe de mer. Ch. 5 de la Lusiade, stance 17 et suivantes.

(7) *Du brave Nuno et du belliqueux Pacheco.* Nuno Alvarez Pereira, connétable de Portugal sous Jean I, au quinzième siècle, allié au sang royal et chef de la Maison de Cadaval. Il fut le Duguesclin de son pays, et contribua beaucoup par sa valeur au gain de la bataille d'Aljubarrotta.

Duarte Pacheco Pereira, l'un des héros portugais qui soumirent les Indes. Camoens lui donna le surnom d'Achille. Ce héros, calomnié dans sa vieillesse, abandonné, dépouillé de ses honneurs, réduit à la plus extrême pauvreté, mourut oublié dans un hôpital de Lisbonne, où il servait les malades, comme infirmier.

(8) *L'Isle des Amours.* Charmant épisode de la Lusiade, ch. 9.

(9) *Coridon.* Nom académique de Pedro Antonio Garçao,

poète lyrique qui florissait vers le milieu du 18e. siècle. Il fut l'émule et l'ami de Francisco Manoel et de Diniz. Il s'était formé lui-même, sa première éducation ayant été négligée. Il fit des comédies, des satyres et des sonnets très-estimés; mais c'est comme poète lyrique qu'il se fit un grand nom, et qu'il a mérité une place entre Manoel et Diniz, l'un l'Horace, et l'autre le Pindare portugais. Nourri de la lecture des classiques, il a, dans le choix de ses sujets, de ses pensées, et dans ses images, ce cachet ou, comme il s'exprimait, ce *coin* d'Horace qui distingue éminemment les Poésies de Manoel, de même que le grandiose de Pindare est le caractère particulier de Diniz. Il faut le louer sur-tout des hardiesses heureuses et des belles alliances de mots dont il a enrichi la langue déjà si poétique et si nombreuse de l'Homère portugais. Cet homme de génie eut une fin lamentable. Titulaire d'une charge de magistrature dans l'Amirauté royale, le Gouvernement le chargea de rédiger la Gazette de Lisbonne. Quelques articles insérés par lui dans cette feuille, irritèrent le marquis de Pombal, roi de Portugal, sous le nom de Joseph I, comme Richelieu avait régné en France sous le nom de Louis XIII. Ce ministre despote, et dont on disait que Joseph était son premier favori, fit enfermer Garçao dans un cachot, où il périt ignoré, il y a environ 33 ans. Un voile épais couvre depuis cette époque la destinée de l'infortuné Garçao. Ce nouveau crime de Pombal n'étonne point dans l'assassin des familles d'Aveiro et de Tavora.

ODE II.

(1) *Les vaisseaux de Lusus.* Voyez la note 4 de l'Ode précédente.

(2) *L'Ecole Africaine.* Cette expression est consacrée par tous les poètes et tous les historiens portugais. Les guerres continuelles que ce peuple soutint aux 15e. et 16e. siècles, en Afrique, contre les Maures, lui formèrent, pendant de longues années, une pépinière d'excellens officiers et de soldats aguerris.

« 40,000 Portugais ne firent-ils pas trembler à la fois l'empire de Maroc, les Barbares d'Afrique, la célèbre milice des » Mamelucks, les Arabes, tout l'Orient enfin, depuis l'île » d'Ormuz jusqu'à la Chine ? »

(*Essai sur le Despotisme*, p. 133).

(3) *Le Gange sacré.* Les Hindoux, qui se sont baignés dans ce fleuve, se croyent purifiés de toute souillure.

(4) *L'Euphrate, ami des chants mélancoliques.* Allusion à la belle élégie de la Captivité : *Super flumina Babylonis.*

(5) *La brûlante Mina.* Superbe établissement à la côte de Guinée

(6) *Dabul et Cochin.* Dabul, ville de l'Indostan, au royaume de Visapour, sur la côte de Malabar. D. Francisco d'Almeida, vice-roi des Indes, la prit et la saccagea en 1509. Les Anglais y ont un établissement.

Cochin. Autre ville de l'Indostan, capitale du royaume de ce nom, sur la côte de Malabar, avec un bon port. Les Portugais y avaient un fort; mais les Hollandais les en ont chassés.

(7) *La cendre des Pachecos.* Voyez la note 7 de l'Ode précédente.

(8) *A couvert de bûchers l'Europe, l'Asie.* Les inquisitions de Lisbonne, d'Evora, de Coimbre et de Goa.

(9) *O cité d'Ulysse.* Lisbonne, en latin *Olisippo.* « Si » l'on en croit les antiquaires, cette ville fut bâtie 278 ans » après le déluge, par un petit-fils de Noé, nommé Elisa; » elle fut ensuite rebâtie par Ulysse, qui la nomma Ulyssiponna, » nom qu'elle a conservé. » (*État présent du Portugal, par Dumouriez.*) Il existe un poëme épique portugais, ayant pour titre: *Ulyssea,* qui traite de la fondation de Lisbonne par Ulysse.

(10) *Vois ton jeune et imprévoyant Monarque.* Le jeune roi Don Sébastien, qui entreprit, par les conseils artificieux de quelques pères Jésuites dévoués à la politique de Philippe II, cette fatale guerre d'Afrique, où il périt avec la fleur de la noblesse Portugaise et l'élite de l'armée, à la sanglante bataille

d'Alcacer-Kebir. C'est de cette époque qu'il faut dater la décadence de la monarchie portugaise.

(11) *Les Lions affamés d'or.* Armoiries de l'Espagne.

(12) *Nos glorieux étendards.* On appelle *Quinas* les armoiries de Portugal. Leur origine remonte à l'établissement de la Monarchie, c'est-à-dire, à l'époque de la bataille des Champs d'Ourique.

Voici comme l'historien Laclède raconte les circonstances merveilleuses de cet évènement, qu'il avait puisées dans les anciennes chroniques :

« La veille de la bataille d'Ourique, en 1139, Don Alphonse Henriquez, alors prince de Portugal ; qui avait à combattre cinq Rois Maures, était dans sa tente, occupé à lire la Bible, et il en était au passage de Gédéon, du livre des Juges, lorsqu'il s'endormit. A peine eut-il fermé les yeux, qu'il crut voir un vieillard vénérable, qui lui promit la victoire. Dans cet instant, D. Ferdinand de Souza, son grand-camérier, entra dans sa tente, pour lui dire qu'un homme extrêmement vieux demandait à lui parler. Alphonse dit qu'on le fit entrer, et à sa vue, il parut saisi d'étonnement. Cet homme ressemblait au vieillard qui lui était apparu dans son sommeil. « Je suis un pécheur, lui dit-il en l'abordant, qui, depuis soixante ans, fait pénitence sur la montagne voisine. Dieu m'a chargé de vous annoncer la victoire qui vous attend demain. Mettez toute votre confiance en lui. Lorsque vous entendrez une cloche, sortez de votre tente ; vous verrez tout ce que le ciel fait pour

vous ». Il parla ainsi et s'en alla, et laissa Alphonse dans le trouble et l'étonnement.

A minuit l'airain sonne ; Alphonse sort de sa tente, se met à genoux du côté de l'orient, aperçoit, au milieu d'une clarté rayonnante, une grande croix, avec ces mots : *In hoc signo vinces*, et entend une voix prophétique qui lui promet la durée de son empire jusqu'à la 16e. génération, à la fin de laquelle sa race serait presqu'anéantie. »

Le lendemain, les troupes d'Alphonse, encouragées par ce signe miraculeux, combattirent avec tant de courage, dans les plaines d'Ourique, qu'elles défirent les cinq Rois Maures. Le prince, en reconnaissance de ce succès, prit pour armes les cinq boucliers de ces princes, dont il composa son écusson, en les mettant en croix, et au centre de chaque écu, il plaça cinq bezans d'argent.

Le peuple aperçoit d'autres rapports mystérieux dans ces armoiries. Les cinq écussons sont encore un emblême des cinq plaies de J.-C., et les vingt-cinq besans, ajoutés aux cinq écus, font allusion aux trente deniers au prix desquels le traître Judas vendit le Christ à ses ennemis.

Les sept tours, figurées autour de l'écusson, représentent les sept forteresses du royaume des Algarves, quand cet état fut réuni à la couronne de Portugal par le mariage de Béatrix, fille du roi d'Espagne, avec D. Alphonse III, en 1253.

(13) *Le nouveau Roi.* Jean IV, le fondateur de la dynastie de Bragance, qui secoua le joug de l'Espagne. « Fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, il naquit à Villa-Viçosa le 19

mars 1604. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres du Portugal après la mort du roi D. Sébastien et du cardinal Henri, en 1580, et l'avaient gardé sous les règnes de Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Il se forma, sous ce dernier roi, une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte. » (*Nouveau Dictionnaire historique*). Ce monarque fit de louables efforts pour rétablir les beaux-arts et les sciences ; mais les guerres qu'il eut à soutenir contre les Castillans, l'empêchèrent d'accomplir ses desseins. Il mourut à Lisbonne le 6 novembre 1656, à 32 ans.

(14) *Leur retour fortuné au sein de la Patrie.* Restauration des études et réforme de l'Université de Coimbre, sous le règne de Joseph I, et sous le ministère du marquis de Pombal.

(15) *Le classique Mondégo.* Allusions à l'Université de Coimbre, ville située sur les rives du Mondégo, et au bel épisode d'Inès de Castro, dans la Lusiade de Camoens.

(16) *Le fléau des édits persécuteurs.* Persécutions contre les gens de lettres. Elles privèrent le Portugal des Garçao, des Sanchez, des Manoel, et de plusieurs autres hommes distingués dans les sciences et dans les belles-lettres.

(17) *Joseph I.* « En montant sur le trône, Joseph trouva la Cour remplie de factions, de cabales, de complots, d'au-

tant plus dangereux que ceux qui les formaient, occupaient les premières charges de l'Etat. Il vit une noblesse fière, haute, présomptueuse, qui voulait secouer le joug de la subordination royale. Il découvrit une société religieuse, avide d'autorité et de domination, qui employait tous les ressorts de la politique et de la religion, pour causer une révolution dans l'Empire. Bientôt un phénomène affreux engloutit sa capitale avec ses peuples et ses trésors. La terre, l'eau, l'air et le feu conjuraient contre lui. Il touchait au moment de n'avoir ni royaume ni sujets, et d'être réduit à la qualité de citoyen. A peine fut-il sorti de ce péril, qu'il tomba dans un autre. Une noire trahison se forma contre ses jours. Echappé à la mort, il eut la douleur de voir sa première noblesse périr sur l'échafaud. La révolution de Porto acheva de jeter de l'amertume dans son ame. Tant de maux ne le découragèrent point. Au lieu de succomber sous le poids de ses vicissitudes, il chercha à les réparer par une nouvelle vigilance et de nouveaux soins. » (*Administration du marquis de Pombal*).

(18) *Cher Dorindo.* Surnom académique du chevalier Monteiro-Bandeira.

ODE III.

(1) *Aux couvertures brodées des tyrans.* Les anciennes Chroniques portugaises rapportent d'un vice-roi des Indes, que le souvenir de ses actes tyranniques l'agitait tellement dans le silence

de la nuit, qu'il lui était impossible de souffrir sur lui la plus légère couverture.

(2) *De ces fleurs.* Belles-de-nuit et autres fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit.

ODE IV.

(1) *Araujo.* Ministre d'Etat de Portugal. Voy. la note en tête de l'Ode IV.

(2) *La Liberté lusitaine.* Ce fut sous le règne de Jean IV, de Bragance, et le 1 décembre 1640, que les Portugais secouèrent le joug des Philippes, rois d'Espagne; et le 1er. décembre 1807, cette même Maison de Bragance était en fuite pour le Brésil, et le pavillon français flottait sur le palais de Lisbonne.

(3) *Du joug tyrannique des Philippes.* Après la mort du Cardinal Henri, roi de Portugal, Philippe II, roi d'Espagne, prit possession du trône.

(4) *Jean, nouvellement ceint du diadême.* Jean IV de Bragance. Il régna environ seize ans. Voy. la note 13 de l'Ode II.

ODE V.

(1) *Domingos Maximiano Torrès.* Poète portugais qui vit encore. Son talent est moins élevé, moins grand que celui de Manoel, de Diniz et de Garçao ; mais il les égale en grace, en élégance, et peut-être il les surpasse en pureté. On a de lui une *Paraphrase des Pseaumes*, la plus belle qui existe en Portugal ; des Odes, tant pindariques qu'à la manière d'Horace ; quelques Dithyrambes où l'on trouve beaucoup de verve ; des Cantates du meilleur goût et des Sonnets.

(2) *Cher Alfène.* Nom académique de Domingos Maximiano Torrès.

(3) *Près des rives du Moura.* Le Moura, rivière charmante, qui coule, à quelques lieues de Lisbonne, près de la célèbre vallée de Cintra. Torrès a souvent chanté le Moura.

(4) *A la paresseuse Niz.* Nom poétique d'une dame.

(5) *Ce livre séculaire.* Allusion au beau Sonnet de Torrès, intitulé : *L'Amour magicien.* On le regarde en Portugal, où l'on fait beaucoup de Sonnets, comme le chef-d'œuvre du genre.

(6) *De notre cher Mathevon.* Nom d'un Français, ami de l'auteur, homme de lettres d'un goût pur. Nourri d'Horace,

Il a composé quelques Odes latines qui rappellent la manière de ce grand maître.

(7) *Les mystères des sombres destinées.* On révérait Apollon comme un prophète, ou *Voyant* (les livres saints donnent ce titre à ces hommes inspirés). Lucain nous apprend par quels efforts il le mérita :

« Ut vidit Pœan vastos telluris hiatus
» Divinam spirare fidem, ventosque loquaces
» Exhalare solum, sacris se condidit antris,
» Incubuitque Adyto. Vates ibi factus Apollo. »

Luc., Lib. 5.

(8) *Du grand Camoens.* Voyez la note 1 de la première ode, page 290.

(9) *Du tonnant Adamastor.* Voyez la note 3 de la même ode, page 291.

(10) *Contre l'intrépide Gama.* Voyez la note 2 de la même ode, page 291.

(11) *L'harmonieux Elpino.* Nom académique d'Antonio Diniz da Cruz e Silva, célèbre poète lyrique, mort il y a environ six ans. Il était chancelier de la Cour souveraine de la Baie de tous les Saints. Voyez la Notice de Francisco Manoel, page 38.

(12) *L'illustre Corydon.* Voyez la note 9 de la première ode, page 292.

ODE VII.

(1) *L'intrépide Viriate.* Galba, préteur romain, ayant fait égorger par ses soldats les chefs Lusitains qu'il avait mandés dans sa tente, sous prétexte de faire la paix, Viriate, alors berger, indigné d'une pareille trahison, rassembla le plus de soldats qu'il put, et les conduisit lui-même à l'endroit où étaient encore étendus les cadavres sanglans de ses compatriotes; là, il leur fit jurer contre les Romains une guerre à outrance. Devenu général des Lusitaniens, il se rendit maître du Portugal, l'an 609 de Rome. Après avoir ravagé, pendant 14 ans, tout ce qui est en-deçà et au-delà des fleuves de l'Ebre et du Tage, il vainquit les préteurs Nutodius, Unimanus et Plancius, et inspira tant de terreur aux Romains, qu'il fallut une puissante armée, commandée par un consul, pour lui résister. Enfin Cépion, consul romain, eut recours à la trahison et fit assassiner Viriate, l'an 140 avant J.-C.

(2) *C'est le hardi Soares.* Lopo Soares d'Albergaria, gouverneur des Indes, poussa ses conquêtes jusqu'aux portes de la Mecque. Ce fut lui qui conseilla au roi de Portugal son maître de se liguer avec les autres princes chrétiens pour faire la guerre aux Maures, du côté de l'Europe, tandis qu'il les battrait du côté de l'Asie.

(3) *Cabral.* Pierre Alvarez Cabral, commandant de la seconde flotte que Dom Emmanuel, roi de Portugal, envoya

aux Indes en 1500. Il fut jeté par une tempête sur les côtes du Brésil, alors inconnu, et en prit possession au nom de son souverain. Après plusieurs autres expéditions, qui illustrèrent son courage, il revint en Portugal et y mourut, regardé comme un grand homme de mer.

(4) *Le grand Nunalvres.* Voy. la note 7 de l'ode première, page 292.

(5) *Emmanuel.* Roi de Portugal, et l'un des plus grands princes qui aient régné en Europe. Il succéda, en 1490, à Jean II son cousin, mort sans postérité. Il protégea les gens de lettres, chassa les Maures de ses États, et conquit plusieurs villes et forteresses en Afrique; ce fut sous ses auspices que Vasco de Gama, Alvarez Cabral et d'autres navigateurs, découvrirent de nouveaux pays et répandirent le nom portugais parmi des peuplades jusqu'alors inconnues. Tant de prospérité et de bonheur firent nommer l'époque de son règne le siècle d'or du Portugal. Il mourut à Lisbonne en 1521.

(6) *Et Jean II.* Ce roi de Portugal, dit le Grand, succéda à Alphonse V, son père, en 1481. Il se trouva à la prise d'Arzile et de Tanger, en 1476. Ses actions éclatantes lui méritèrent le surnom de Grand, et son amour pour la justice lui fit donner celui de Sévère. Ce sage monarque mourut à Alvor, dans la province des Algarves, en 1495, âgé de 41 ans. Ce fut sous son règne que les Portugais, commandés par Barthelemi Diaz Perestrello, en allant découvrir une grande partie

de l'Éthiopie, s'arrêtèrent à ce Cap, que le roi, dans son allégresse, nomma le Cap de Bonne-Espérance, qui auparavant s'appelait le cap des Tourmentes.

(7) *Ataïde.* Un des derniers vice-rois des Indes. Il se conduisit dans son gouvernement avec beaucoup de sagesse et de valeur, remporta des victoires sur les Indiens, et releva l'honneur portugais, qui commençait déjà à décheoir en Asie.

(8) *Constantin.* Autre vice-roi des Indes, dans le tems que Camoens s'y trouvait. Protecteur de ce poète, il mourut malheureusement trop tot pour lui.

(9) *J'entends Castro, Cunha, Sampayo.*

Jean de Castro, cinquième vice-roi des Indes, célèbre par la défense de Diù contre les Maures. Il égala, s'il ne surpassa pas, la gloire d'Albuquerque.

Nuno da Cunhà, vice-roi des Indes, prédécesseur de Jean de Castro, dont Camoens fait un grand éloge dans sa Lusiade.

Lopo vaz de Sampaio, chevalier très-valeureux, gouverneur de l'Inde.

(10) *Sur Achem.* Royaume d'Asie, dans la partie septentrionale de l'île de Sumatra.

(11) *Dom Joaõ de Silva.* Général portugais qui vainquit les Espagnols dans les deux batailles de Linhas d'Elvas et de Montes-Claros.

(12) *Le Grand Albuquerque.* Alphonse, duc d'Albuquerque, vice-roi des Indes, sous le regne de Dom Emmanuel, y consolida la domination de ce prince. Il conquit successivement Goa, Malaca, Aden, et se rendit maître d'Ormuz, sur le golfe Persique. Ses exploits lui firent donner le nom de Grand. Il mourut sur son vaisseau, dans le port de Goa, au retour de son expédition d'Ormuz, en 1515.

Pour donner une haute idée du caractère de ce héros portugais, nous allons rapporter un des plus beaux traits de sa vie.

Albuquerque s'était emparé d'Ormuz, état tributaire des Persans. Ismaël, sophi de Perse, députe, comme à l'ordinaire, au monarque Ormuzien, qui venait d'être vaincu, une ambassade, pour lui demander le payement de son tribut. Ce malheureux vassal, ne sachant le parti qu'il avait à prendre dans cette circonstance, va trouver Albuquerque, et lui fait part de son embarras. Le héros portugais le rassure et lui dit qu'il se charge d'acquitter le tribut demandé. Le roi d'Ormuz, de retour vers les envoyés persans, les invite à se rendre auprès du vainqueur. Présentée à ce dernier, l'ambassade s'attendait à recevoir le tribut qu'exigeait son Souverain; mais Albuquerque, ayant fait apporter un grand plat rempli de boulets, de grenades, de fers, de lances et d'autres armes, dit aux envoyés: « Voilà la monnaie des tributs que le roi de Portugal, des » Algarves et des Indes, et souverain d'Ormuz, paye à ses » ennemis ! »

(13) *Vois Menezes.* Dom Duarte de Menezes, fils de Jean

de Meneses, comte de Tarouca, prieur de Crato, de l'ordre de St.-Jean, gouverneur de Tanger, et grand-maître de la maison du roi Emmanuel.

(14) *La Croix du Christ.* Ordre militaire du Portugal, qui fut formé des débris de celui des Templiers. Le roi Denis, au moment du soulèvement général, suscité contre les Templiers, fit disparaître tous ceux de son royaume, en annonçant qu'ils s'étaient rendus à Rome pour défendre leur cause. Il ordonna en même tems le séquestre sur leurs biens. En 1312, le pape Clément V abolit par une bulle l'ordre des Templiers, et donna leurs biens aux hospitaliers de St.-Jean-de-Jérusalem. Mais Denis avait fait avec les rois de Castille et d'Arragon, un traité par lequel ces Princes s'engageaient à ne pas permettre que le pape disposât des biens des Templiers dans leurs Etats. Denis entama avec Clément et ses successeurs des négociations qui traînèrent en longueur, et pendant ce tems, les chevaliers portugais reparurent; on leur assigna des pensions sur leurs biens, et ils prirent même dans les actes publics le titre de ci-devant chevaliers du Temple (*Quondàm milites Templi*). Après une longue négociation, le Pape consentit à la restauration de l'Ordre en Portugal, à condition qu'ils n'auraient plus le nom de Templiers. Une bulle, expédiée en 1319, porte que les biens des Templiers en Portugal seraient la dotation d'un ordre militaire, qui s'appellerait l'Ordre du Christ.

Les armes de l'Ordre sont une croix patriarcale de gueules, chargées d'une croix d'argent.

(15) *A l'Empire de Lusus.* Voyez la note 4 de l'Ode I.

(16) *Par une main étrangère.* Philippe II, roi d'Espagne.

(17) *Les lignes d'Elvas et les défilés de Montes-Claros.* Victoires qui mirent la couronne de Portugal sur la tête du duc de Bragance, depuis Jean IV.

ODE VIII.

(1) *Ce vice funeste.* L'hypocrisie.

(2) *Le grand Castro.* Voyez la note 9 de l'ode précédente, et la note suivante.

(3) *L'intrépide Fernando.* Dom Jean de Castro avait envoyé son second fils, D. Fernando, avec quelques soldats à Diù, assiégée par une armée immense du roi de Cambaye. Ce fils se trouvant sur un boulevard que l'ennemi avait miné, la mine éclate, et le héros, lancé dans les airs, retombe tout armé dans les rangs des Maures; il serrait encore son épée dans sa main.

Castro n'avait plus qu'un fils, Dom Alvaro, son premier-né; il l'envoya prendre la place de son frère.

Pendant ce mémorable siége de Diù, Castro avait envoyé des agens en Portugal pour obtenir du roi des secours en hommes et en argent. Il n'en reçut que des promesses, et une somme

insignifiante. Dans sa détresse, le héros adressa un message aux dames de Chaûl (aujourd'hui factorerie anglaise dans l'Inde), par lequel il les priait de lui prêter tout ce qu'elles avaient d'or et de bijoux. « Il ne lui restait plus d'autre bien, leur man» dait-il, que le cadavre de son fils Fernando; mais il ne pouvait se » résoudre à s'en séparer : il leur envoyait donc pour nantisse» ment ses moustaches qu'il n'avait jamais déshonorées... »

Cet appel héroïque fut suivi d'une noble réponse : les dames s'empressèrent d'envoyer au défenseur de Diù tout ce qu'elles possédaient de plus précieux ; et elles y joignirent ses moustaches renfermées dans une ampoule de cristal richement ornée de pierreries. Ce monument glorieux fut conservé pendant longtems dans la maison de Castro.

(4) *Et cette cité radieuse.* Allusion à la Jérusalem céleste des Livres Saints.

ODE IX.

(1) *Ces Gamas.* Voy. la note 2 de l'ode I.

(2) *Ces Castros.* Voy. la note 2 de l'ode VIII.

ODE X.

(1) *Freire.* Cypriano Ribeiro Freire, Commandeur de l'ordre de Christ.

ODE XI.

(1) *Prends les traits d'Anarda.* Nom poétique d'Anne.

ODE XII.

(1) *Anarda.* Voyez la note 1 de l'ode précédente.

(2) *Sa nourrice prévoyante.* Allusion à l'enfance merveilleuse de Sémiramis nourrie par des colombes.

(3) *Olindo.* M. d'Araujo. Voyez la note en tête de l'ode IV.

ODE XIII.

(1) *Par le Maure fugitif* La tradition rapporte que les Maures, précipitamment chassés du Portugal, enfouirent leurs trésors. C'est encore aujourd'hui une croyance populaire, dans ce royaume, que leurs mânes errent auprès des lieux où furent déposées ces richesses : qu'ils apparaissent tantôt sous la figure de vieilles matrones, tantôt sous la forme de couleuvres dorées, et que ces êtres fantastiques exigent des présens et certaines condescendances des hommes hardis, auxquels ils découvrent, à ce prix, le trésor qu'ils convoitent.

(2) *Un seul de tes doux regards.*

» Vultu, quo cœlum tempestatesque serenat ».

Virg.

Ici le poète embellit de toutes les graces de son art, une

circonstance que le hasard amène assez souvent. Le ciel avait été réellement orageux et sombre pendant toute la journée ; au coucher du soleil, il s'éclaircit tout-à-coup, et la soirée fut aussi belle qu'aucune de celles dont on jouit sous ce beau climat. La personne qui est le sujet de cette ode, arrivait à Lisbonne précisément à cette heure, après une longue absence.

ODE XV.

(1) *Le colossal Adamastor.* Voyez la note 3, ode I.

(2) *Se penchant à ses côtés,*
Lui découvre sur ses larges épaules,

On a déjà vu, dans les odes précédentes, des exemples de ces enjambemens. La langue portugaise les admet dans la poésie lyrique, à l'imitation des Grecs, des Latins, des Italiens et des Allemands. On sait avec quelle grace et quel heureux effet, Horace use de cette liberté. L'harmonie générale, le nombre, la période poétique, y profitent infiniment : on évite aussi cette langueur, cette monotonie, principal défaut d'un système de poésie lyrique, où, chaque strophe formant un tout complet, l'ode est coupée et comme divisée par chapitres.

(3) *Sur ses larges épaules.* Par cette image hardie, le poète désigne la Cafrerie.

(4) *Couple infortuné.* Allusion à l'épisode d'Eléonor de Sà et d'Emmanuel de Sepulveda, dans la Lusiade. Camoens

s'y montre inimitable, comme dans les épisodes d'Adamastor, d'Inez, de l'Ile-Heureuse, dans les avertissemens de ce vieillard qui, du rivage de Lisbonne, dont ils vont s'éloigner, reproche aux Portugais la cupidité, la soif de l'or qui les entraînent à de si grands dangers, enfin, comme dans ce frais tableau des Néréides de l'Océan Indien, digne des pinceaux de l'Albane, où l'on voit ces nymphes opposant leur beau sein à la proue des vaisseaux de Gama, pour les détourner d'un port où des embûches leur étaient préparées par les perfides Maures. Homère faisant assister les Grâces à la toilette de Vénus, peignant la scène voluptueuse du Mont-Ida, n'a rien de plus gracieux et de plus suave. On ignore généralement en France à quel point le chantre de la Lusiade possède le secret de la grace. C'est par le style que ce beau génie triomphe, comme tous les princes des poètes, et comme eux, il a joui de l'honneur suprême de fixer la langue de son pays.

(5) *Près de la Fontaine des Amours.* On appelle encore ainsi une fontaine des environs délicieux de Coimbre, dont le ruisseau s'échappe dans le Mondégo. La tradition raconte qu'Inez et l'Infant Dom Pèdre s'y donnaient de secrets rendez-vous.

(6) *Vois les nymphes du Munda.* Le Munda, nom ancien du Mondégo, rivière qui baigne les murs de Coimbre. Grace aux magnifiques vers de Camoens, le moderne Mondégo est seul demeuré classique ; on a oublié cet antique Munda que virent les légions romaines.

(7) *Les durs travaux de ce Gama.* V. la note 2 de l'ode première.

(8) *Sur l'auguste Ulyssée* V. la note 9 de l'ode II.

(9) *Les Néréides indiennes.* V. la note 4 ci-dessus.

(10) *Sa belle et divine protectrice.* C'est Vénus qui, dans la Lusiade, protége Gama, comme Bacchus traverse ses desseins. Il faut avouer que le choix du merveilleux n'est pas ce qu'il y a de plus parfait dans ce monument : quel prodigieux talent a-t-il donc fallu pour demeurer si grand, malgré ce défaut, et pour faire rejaillir de ce défaut même tant de beautés fortes ou gracieuses ! Le plus beau génie du 18e. siècle aurait rétracté quelques phrases légères, s'il avait pu ou voulu lire Camoens dans sa langue, et le lire tout entier.

(11) *L'Ile heureuse.* Charmante fiction dans la Lusiade : Vénus et l'Amour voulant récompenser Gama et ses compagnons de leurs fatigues et de leurs dangers, font sortir du sein de l'Océan une île enchantée où les pousse un charme invisible. Camoens a prodigué, dans la description de cette heureuse terre et des plaisirs qu'on y goûte, tous les trésors d'une imagination nourrie des plus douces images de l'antiquité classique, toutes les richesses d'un style pur et musical. Les féeries d'Armide et d'Alcine n'ont pas plus d'éclat ; elles ont moins de naturel, mais il ne faut point lire ces choses-là dans les traductions. Cependant, M. Perceval de Grandmaison, dans ses *Amours Epiques*, a donné en vers une heureuse imitation de l'Ile des

Amours ; mais cette copie est encore loin de soutenir la comparaison avec l'original.

(12) *Voilà que de sa main guerrière.* La destinée de Camoens fut bien belle. Soldat et poète, il perdit un œil dans les guerres d'Afrique. Comme Tyrtée, comme Ossian, comme l'illustre Cervantes, de cette même main qui prenait part à tous les exploits de ses compagnons d'armes, il traçait leur gloire en vers immortels, et son ingrate nation lui dut l'insigne honneur de prendre rang parmi le petit nombre de celles qui possèdent une épopée.

(13) *Filinte.* Nom académique de Francisco Manoel. *Voy.* la Notice.

ODE XVI.

(1) *Gama.* V. la note 2 de l'ode première.

(2) *Et Vasconcellos.* Mem Rodriguez de Vasconcellos commandait l'aile gauche de l'armée portugaise à la bataille d'Aljubarotta. Camoens, dans sa Lusiade, en parle comme d'un grand homme de guerre.

(3) *Pour le digne Monarque.* Jean IV, roi de Portugal. V. la note 4 de l'ode IV.

ODE XVII.

(1) *Des Castro.* V. la note 9 de l'ode VII.

(2) *Des Menezes.* V. la note 13 de l'ode VII.

(3) *Les murs de la superbe Cambaye.* Ville des Indes, jadis florissante, et dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines.

(4) *Dans les champs fameux d'Ourique.* V. la note 12 de l'ode II.

(5) *Un Moniz.* Egas Moniz, instituteur d'Alphonse I, roi de Portugal, au 12e. siècle.

(6) *O Aljubarotta !* Bourg de l'Estremadure portugaise. Ce fut dans ses environs que se livra, en 1386, cette célèbre bataille où Jean I, roi de Portugal, avec une poignée de soldats, défit complètement les Espagnols; et, en mémoire de ce glorieux événement, il fonda, dans la plaine même où s'était donné le combat, un monastère qu'il nomma *Batalha*, et dans lequel il fut inhumé.

(7) *Par l'illustre Jean.* C'est le même Jean I, vainqueur d'Aljubarotta, fils de Pierre I.

(8) *Par le victorieux Nuno.* V. la note 7 de l'ode première.

(9) *Ces Aleixo, ces Sás.* Aleixo de Menezes fut l'institu-

teur du roi Sébastien. Lorsque ce prince sortit de la minorité et prit les rênes du gouvernement, Aleixo lui adressa un discours touchant, dans lequel il lui prédisait sa perte, si jamais il se laissait influencer par les conseils des Jésuites ; la prophétie ne fut que trop vraie ! V. les Mémoires de Diogo Barboza Machado.

Francisco Sà de Miranda fut l'instituteur du père du roi Sébastien. Il a fait des sonnets, des églogues, des épîtres et des comédies ; et à cause de la morale austère répandue dans ses ouvrages, il est appelé *le Sénèque portugais*. Il était contemporain de Camoens. Son neveu *Francisco Sà de Menezes*, est l'auteur du poëme épique de *Malaca conquistada* (la Conquête de Malaca).

ODE XVIII.

(1) *Du terrible Albuquerque.* V. la note 12 de l'ode VII.

(2) *Les plages de Sicyone.*

Cum pater ignarus, raptam perquirere Cadmo
Imperat, et pœnam, si non invenerit, addit
Exilium, facto pius, et sceleratus eodem,
Orbe perrerrato (quis enim deprendere posset
Furta Jovis?) profugus patriamque, iramque
Vitat Agenorides.

(3) *O Cabral.* V. la note 3 de l'ode VII.

(4) *De tes vêtemens qui ruissellent.* La tempête avait jeté Cabral et ses compagnons sur les côtes du Brésil, qu'ils gagnèrent à la nage.

(5) *Cette cohorte de tous les vices.* Maculosum nefas. — *Horat., lib.* 1, *Ode* 5.

(6) *D'un or indévot.* Indévot, parce que les Américains ne donnaient pas leur or aux prêtres espagnols, pour leur faire dire des messes.

(7) *Les portes de bronze.* A Rome, les portes des maisons qu'habitaient les tribuns du peuple, n'étaient jamais fermées.

(8) *D'une région qu'ils avaient déjà cédée.* Allusion à un trait bien connu de Guillaume Penn. « Le gouvernement » lui avait donné (à son père), en 1680, au lieu d'argent, la » propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud » de Marylaud ». *Dictionnaire historique.* Cet homme juste eut la bonne foi de traiter avec les tribus indiennes comme avec un peuple indépendant et souverain de sa terre natale.

(9) *A la tyrannie son sceptre.* V. la note 2 de l'ode XIX.

(10) *Les Lys auxiliaires.* Allusion aux escadres et armées françaises qui, dans cette belle guerre, soutinrent glorieusement la cause américaine.

(11) *Fabius le Temporiseur.* Le talent et toute la vie militaire de ce héros sont parfaitement caractérisés par ce rapprochement.

ODE XIX.

(1) *Aujourd'hui soumise à Francklin.* « L'antiquité eut » élevé des autels au puissant génie qui, au profit des mor- » tels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut domp- » ter la foudre et les tyrans ». (*Discours de Mirabeau sur la mort de Francklin*).

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.
(*Turgot*).

(2) *Ils tissent un globe.* L'invention des aérostats est due aux Français. Le poète anglais *Darwin*, dans son poëme des *Amours des Plantes*, en fait cette très-belle description :

« Ainsi soutenu par le ballon qu'inventa son génie, le Fran- » çais intrépide, dont s'honore notre siècle, s'élança dans l'im- » mensité des airs. Il voyage, et l'édifice de soie brille comme » un météore dans les champs azurés. Il poursuit sa route au- » dessus des villes, au-dessus des temples et des tours pla- » cés sur les montagnes. Les spectateurs rassemblés en foule » dans le lieu de son départ, respirant à peine, fixent leurs » yeux sur cette merveille flottante : tour-à-tour transportés de » joie ou glacés de crainte, ils voient la sphère diminuer à » mesure qu'elle s'élève ; de moment en moment elle semble » échapper à leur vue et n'être plus qu'un point lumineux dans » l'espace. Enfin, un nuage passager la leur dérobe ; alors, » ils tombent à genoux, ils étendent les bras, ils invoquent » à grands cris tous les objets de leur culte. Esprits célestes,

» vous qui présidez au bien, sauvez-le ! Puissent les vents le » porter sur leurs ailes ! puissent les astres favorables le guider » dans la route ! le philosophe voyage paisiblement dans l'éther ; » il respire un air plus pur. Il voit les étoiles agrandies ; il em- » brasse le contour sphérique de la terre, et cette planète lui » paraît semblable à une mappemonde dont la surface bleuâtre » est coupée de brillantes sinuosités placées par le cours des » eaux. Sous ses pieds les éclairs déchirent les nues, et le » tonnerre gronde avec fracas ; mais il est désormais à l'abri » des atteintes de la foudre ». (*Extr. de la traduction de Deleuze*).

ODE XX.

(1) *Ferreira Barroco.* Ce docteur travaillait à un poëme dont le grand Albuquerque était le héros.

(2) *Un cygne blanc comme la neige.* Voy. la note ci-dessus.

(3) *L'austère Albuquerque.* Voy. la note 12 de l'ode VII.

(4) *Le chantre brillant des Métamorphoses.* Le docteur Ferreira s'occupait d'une traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide.

(5) *Ormuz foudroyée.* Siége et bombardement d'Ormuz, en 1597.

(6) *Sous les pas cadencés des dociles dromadaires.* Albuquerque reçut à Ormuz une ambassade du souverain de la Perse. Voy. la note 12 de l'ode VII, et l'ouvrage de l'évêque Osorius : *De rebus gestis Emmanuelis magni.*

(7) *Rois d'Onor et de Narsingue.* Princes de l'Indostan.

(8) *Grand sultan de Cambaye.* Monarque alors très-puissant.

(9) *Astucieux Mélique.* Guerrier Maure, célèbre par ses stratagêmes dans les guerres de cette époque. Il lutta long-tems contre les conquérans portugais.

(10) *Dans l'altière Malaca.* Ville d'Asie, qui donne son nom à la presqu'île et au détroit ainsi appelés.

(11) *Et vole au secours de son époux expirant.* Anecdote puisée dans l'histoire des siéges nombreux que fit Albuquerque.

(12) *O puissante Calicut.* La capitale de l'empire du *Samorin*, ou empereur de Calicut, qui était, à cette époque, la principale puissance de l'Indostan.

(13) *Orfaçan, Soar, Gérum, Mascate.* Villes d'Asie, conquises par Albuquerque.

(14) *Socotora, Juva.* L'île de Socotora est célèbre, en Orient, par la pureté de son air, comme celle de Java pour son insalubrité.

(15) *Les lois d'Hydalkan, de Sabaï.* Rajahs, ou princes Hindoux.

ODE XXI.

(1) *Devant la place superbe d'Ulyssée. A praça do Commercio*, ou la place du Commerce à Lisbonne. « C'est » une place carrée, d'une étendue immense, qui s'ouvre au » sud sur le Tage ; ses trois autres faces sont entourées de » galeries ou portiques, larges, assez exhaussées, bien pro» portionnées, sur lesquelles s'élèvent des édifices uniformes.

» La statue équestre du roi Joseph I est érigée au milieu » de cette place. Ce monument est exécuté en bronze et porté » sur un grand piédestal de marbre blanc, orné de trophées » et de figures ». (*Tableau de Lisbonne en* 1796). Le ministre Pombal voulut que cet ouvrage fût exécuté par des artistes portugais. Le modèle fut sculpté par *Machado*, ainsi que les figures grouppées autour du piédestal représentant la Renommée et les quatre Parties du Monde où le Portugal a des possessions. Elles sont d'un bon style et font honneur au ciseau national. La statue fut coulée en bronze par *Barthelemi da Costa* ; elle est d'un travail aussi fini que l'était celle de Louis XIV, à la place Vendôme. Le roi écrase des serpens et foule des ronces : allusion aux Jésuites dont il eut à triompher pendant son règne. Il récompensa le sculpteur *Machado* par la décoration de l'ordre de Christ, qu'il accompa-

gna d'une pension, et promut le fondeur Barthelemi da Costa au grade de général de brigade dans l'artillerie, où il était officier, en y ajoutant une forte pension.

(2) *D'un élan audacieux, Joseph.* Ce Prince, de la famille de Bragance, naquit à Lisbonne le 6 juin 1714, monta sur le trône en 1750, et mourut le 24 février 1777. Voy. la note 17 de l'ode 2.

(3) *Le juste Dom Pèdre*, ou Pierre I, roi de Portugal, naquit à Coïmbre le 18 avril 1320. Il succéda à Alphonse IV, son père. Inès de Castro, dame d'honneur de la princesse Constance, première femme de D. Pèdre, inspira un amour violent à ce Prince, qui n'était encore qu'Infant. Constance, indignée d'avoir une telle rivale, succomba à la jalousie que lui donnait la passion de son époux. Sa mort ayant donné plus de liberté aux deux amans, D. Pèdre épousa Inès en secret, et en eut trois enfans, qui moururent en Espagne. Alphonse IV, son père, fut instruit de cette union ; et comme il désirait une alliance plus illustre, il prit le parti de sacrifier Inès à la politique. Il se rendit au palais qu'elle occupait à Coimbre ; mais, touché de sa beauté et de celle de ses enfans, il céda aux mouvemens de la nature, et se retira sans exécuter son dessein. Gonzalès, Pachéco et Coello, trois courtisans, qui l'avaient déjà irrité contre Inès, le firent enfin consentir à sa mort, et la poignardèrent, en 1344, entre les bras de ses femmes. Dom Pèdre, furieux, s'unit d'intérêt avec Ferdinand et Alvarès de Castro, frères de sa maîtresse. Il prend les armes contre son père, et met tout à feu et à

sang dans les provinces où les assassins avaient leurs biens. Alphonse ne put le calmer qu'en les bannissant de son royaume. Dès que Dom Pèdre fut sur le trône, il chercha à se venger des meurtriers de son épouse. Le roi de Castille, qui avait besoin de lui, et qui avait d'abord accordé un asile à ces malheureux, lui livra Gonzalès et Coelló; Dom Pèdre les fit périr au milieu des tourmens les plus cruels. Pachéco, qui avait prévu le sort de ses complices, s'était retiré en France, où il mourut. Dom Pèdre ayant satisfait sa vengeance, fit exhumer le corps d'Inès. On le revêtit d'habits superbes; on lui mit une couronne sur la tête, et les principaux seigneurs de Portugal vinrent rendre hommage à ce cadavre, et reconnaître Inès pour leur souveraine. Après cette cérémonie, le corps fut transporté à Alcobaça, et enfermé dans un tombeau de marbre blanc, que son époux lui avait fait élever. La mort d'Inès fournit à Camoens son plus touchant épisode, et à la Mothe un sujet de tragédie très-intéressant. Dom Pèdre mourut à Estremoz le 18 janvier 1367, et fut inhumé dans le monastère d'Alcobaça.

(*Nouveau Dictionn. histor.*)

(4) *Le grand Denis.* Ce roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alphonse III, et se montra ami des lettres et des bonnes lois. Il institua une Université à Lisbonne, qu'il transféra ensuite à Coimbre, et qui fut, en quelque sorte, le palladium de la langue portugaise. Cette célèbre Université, depuis sa fondation, fut toujours comblée des bienfaits des rois. Jean III augmenta ses revenus et lui céda l'ancien palais des rois à Coimbre,

Jean V fit construire le bâtiment de la bibliothèque, et l'enrichit des ouvrages les plus distingués dans les sciences. Le roi Joseph surpassa ses prédécesseurs en munificence ; il fit à cet établissement une dotation de plus de 400,000 francs de rente provenant des biens des Jésuites, lui céda les édifices qui appartenaient à ces pères, et où se trouvent le Muséum, le Laboratoire et d'autres dépendances de l'Université, et y ajouta quatre commanderies dans ses ordres royaux, pour décorer quatre des plus anciens professeurs des sciences naturelles et exactes. Les statuts, concernant le régime des études, forment un très-beau monument littéraire. Les thèses, que l'on soutient annuellement dans cette Université, se distinguent par ce qu'il y a de plus classique et de plus nouveau dans la république des lettres. Il suffit de citer les *Ephémérides*, publiées depuis quelques années par le mathématicien *Monteiro*, directeur de l'Observatoire.

Le roi Denis mourut à Santarem en 1325; il a laissé quelques poésies que l'on conserve dans les archives royales. On assure qu'elles sont comparables, pour la grace, aux jolies romances de nos troubadours.

(5) *C'est l'illustre Jean V.* Ce prince, successeur de Pierre II, fut proclamé roi de Portugal en 1707. Il prit le parti des Alliés dans la guerre de la Succession d'Espagne ; mais le sort ne favorisa pas ses armes Il protégea les arts et les lettres, et plusieurs savans étrangers éprouvèrent les effets de sa munificence. L'Académie des *Arcades* de Rome lui doit la jouissance du palais où elle tient ses séances. De tous les sou-

verains de l'Europe, il fut le seul qui fit les propositions les plus avantageuses au célèbre Boerhaave, en lui offrant, par l'intermédiaire de son ministre en Hollande, 80,000 fr. pour venir occuper une chaire, à Coimbre, pendant cinq ans, et le quart de cette somme en rente viagère. Il fonda l'académie d'histoire portugaise, dans laquelle se distinguèrent l'antiquaire *Contador d'Argote*, les *Barbozas*, les *Lima*, et beaucoup d'autres. Si la collection des Mémoires de cette académie ne satisfait pas toujours les critiques éclairés; au moins elle mit au jour des monumens précieux pour l'histoire politique du pays, et obtint de son fondateur des moyens puissans de conserver les antiquités qu'on découvrirait dans le royaume. Ce monarque fit en outre construire le fameux aqueduc de Lisbonne, qui, en utilité et en magnificence, rivalise avec les beaux monumens de Rome. La construction des palais de *Mafra* et *das Necessidades*, à Lisbonne, introduisit un meilleur goût dans l'architecture, et produisit d'habiles sculpteurs. Jean V mourut en 1750, à l'âge de 61 ans. Joseph de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui.

(6) *Qui terrasserait les monstres.* Allusion aux Jésuites. Joseph I, persuadé que les assassins, qui attentèrent à sa vie en 1758, n'avaient commis ce crime qu'à l'instigation des Jésuites, les chassa de ses Etats en 1759. Louis XV, jugeant que leur institut était incompatible avec les lois de son royaume, les supprima en 1763. Charles III les expulsa de toutes les Espagnes en 1767. Le roi de Naples, le duc de Parme et le grand-

maître de Malte, imitèrent ce prince en 1768. Enfin, le pape Clément XIV, pour le bien de la paix, abolit tout-à-fait ces ordre religieux en 1773.

(7) *L'abondance renaissante à la voie du prévoyant Joseph.* Au fléau des tremblemens de terre succède ordinairement celui de la famine. La malheureuse Lisbonne n'en fut pas exempte. Une multitude de familles n'eurent, dans les premiers instans, d'autre abri contre l'inclémence de l'air, que de misérables lambeaux, d'autre lit que de la paille pourrie. Les vastes et magnifiques ruines du palais de Bragance, furent le refuge de plusieurs centaines de ces malheureux dont l'aspect était plus hideux que celui des Lazzaronis de Naples et des Bohémiens d'Angleterre. Le roi Joseph I mérita réellement les louanges que le poète lui donne, par les libéralités qu'il répandit sur ces infortunés.

(8) *De Lisbonne en deuil.* Allusion au tremblement de terre du premier novembre 1755. Cette catastrophe est trop connue pour être ici décrite; néanmoins, nous croyons faire plaisir à ceux de nos lecteurs qui connaissent la langue anglaise, en leur mettant sous les yeux les beaux vers que le poète anglais Mickle, traducteur de la Lusiade, composa sur ce sujet :

Hark! what low sound from Cintra-rock (1)! *the air*
Trembles with horror; fainting lightnings glare:

(1) « Cintra, séjour favori des étrangers, est situé dans une

Shrill crows the cock, the dogs give dismal yell;
And with the whirlwind's roar full comes the swell;
Convulsive staggers rock th' eternal ground,
And heave the Tagus from his bed profound;
A dark-red cloud the towers of Lisboa veils;
And heaven, what dreadful groan! the rising gales
Bright light; and Lisboa smoaking in the dust
Lies fall'n. – The wide-spread ruins, still august,
Still show the footsteps where the dreadful God
Of earthquake, cloth'd in howling darkness, trod;
Where 'mid foul weeds the heaps of marble tell
From what proud height the spacious temples fell;
And penury and sloth of squalid mien

---

vallée délicieuse, embellie par les *quintas* ou maisons de plaisance des grands et des riches négocians de Lisbonne. C'est-là qu'on respire l'air le plus pur du Portugal. Le rocher de Cintra, le principal de cette chaîne de collines, et qui donne son nom à la vallée, s'élève à 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Sur son sommet est bâti un monastère qui semble suspendu au-dessus de l'abîme, comme le nid de l'aigle; non loin de là on voit les ruines pittoresques d'un ancien bain des rois Maures, qui fournit des sources abondantes et de l'eau au village de Cintra; à côté sont les ruines de leur ancien palais ».

(*Guide du Voyageur en Europe, par Reichardt*)

Beneath the roofless palace walls are seen
In savage hovels, where the tap'stried floor
Was trod by nobles and by kings before;
How like, alas! her Indian Empire's state!

(9) *De cet attentat exécrable.* Allusion à la funeste conspiration contre Joseph I, dans la nuit du 3 septembre 1758. Voy. la note 1 de l'ode 24.

(10) *Les Lycées affranchis de ridicules chimères.* Joseph réforma l'Université de Coimbre, en 1772.

ODE XXIII.

(1) *Et la Vierge paisible et le Lion farouche.* Signes du zodiaque.

(2) *Daphné.* Mademoiselle D. M. D. A., aussi spirituelle qu'elle était jolie.

(3) *Anarda.* Voy. la note 1 de l'ode 12.

ODE XXIV.

(1) *Sur l'attentat.* Ce fut la nuit du 3 septembre 1758 que choisirent les conjurés, à la tête desquels se trouvaient le duc

d'Aveiro et le marquis de Tavora, personnages de la plus haute noblesse, pour assassiner le roi Joseph I. Ils s'étaient mis en embuscade sur le chemin de Bélem. Le chef de la conspiration, Joseph Mascarenhas, duc d'Aveiro, se tenait caché sous une arcade, accompagné de son laquais et d'un autre de ses complices : il tira sur le cocher du roi un coup de carabine qui ne prit pas feu. Celui-ci s'étant aperçu du danger par le bruit de l'arme, pressa ses mules. Deux autres conjurés, qui étaient embusqués auprès d'une brêche de mur, réparée depuis peu, désespérés de la vitesse extrême avec laquelle roulait la voiture, prirent le parti de la suivre au galop, et tirèrent au hasard deux coups de fusil, qui firent au roi de profondes blessures depuis l'épaule droite jusqu'au coude. Dans cette triste situation, le monarque supporta ses douleurs en silence. Il perdait néanmoins beaucoup de sang; et ne pouvant aller jusqu'à son palais de *Notre-Dame d'Ajuda*, il se fit conduire chez son premier chirurgien et supporta toutes les opérations du pansement avec la plus ferme résignation. Il ne tarda pas à être rétabli de ses blessures.

Le marquis de Pombal ne laissa point cet attentat impuni. On sait de quelle manière les conjurés périrent sur l'échafaud.

(2) *Il reçut dans son bras royal le plomb conspirateur.* Le cadre de cette trop courte ode est d'une brillante originalité ; elle finit dans un beau vague...., *la vaghezza orasiana*, disent les Italiens, cet art charmant de ne jamais clore arithmétiquement un sujet lyrique.

ODE XXV.

(1) *Bernardés.* Le Théocrite portugais. On a de lui beaucoup d'églogues et beaucoup de sonnets. Il accompagna le roi Sébastien, à son expédition d'Afrique, pour être témoin de ses exploits, et les chanter; mais la malheureuse journée d'Alcacer-Kébir le détourna de ce noble dessein : il y fut fait prisonnier.

(2) *Le fleuve, épris d'amour.* C'est le *Lima*, rivière de Portugal, qui prend sa source dans les environs des villes d'Orense et de Monte-Rei, en Gallice, traverse la province d'entre *Douro* et *Minho*, et se jette à *Viana* dans l'Océan. Elle donne son nom au district qu'elle arrose, et les habitans s'appellent *Limicos* ou *Limianos*. Les anciens géographes ont surnommé le Lima le *Fleuve de l'Oubli* (*Flumen oblivionis*). Il paraît qu'originairement le peuple de ce pays s'était imaginé que cette rivière avait la propriété de faire oublier. Cette croyance populaire s'était tellement accréditée, qu'à l'époque où le général romain Junius Brutus pénétra dans cette contrée à la tête des légions, ses soldats refusèrent de passer le Lima, dans la crainte d'oublier leur chère patrie. Junius Brutus, après avoir arraché le drapeau des mains d'un porte-enseigne, traversa seul le fleuve, et de l'autre rive appela chaque soldat par son nom. Ils traversèrent tous le Lima.

Quelles que soient les fables dont on ait orné l'histoire du Léthé portugais, il est probable que ce fleuve doit son ancienne célébrité aux sites romantiques et pittoresques qu'il baigne dans

son cours. En effet, le voyageur qui foule ses rives ombreuses et enchanteresses, ne s'arrache jamais aux scènes riantes que présente le Lima, sans laisser échapper d'involontaires regrets; et il est bien excusable, s'il est tenté alors d'oublier sa propre patrie. Beaucoup de poètes portugais ont célébré ce beau fleuve, comme Virgile chanta le Mincio; Pétrarque, la Sorgue; Pope, la Tamise.

(3) *Caminha et Ferreira.* Poètes portugais. Pedro d'Andrade Caminha était d'une famille noble. Il a composé des odes, des épîtres et d'autres poésies assez estimées. Il existe une édition de ses œuvres publiée par ordre de l'Académie royale de Lisbonne.

Ferreira, poète tragique et comique, vivait sous les rois Jean III et Sébastien. Sa meilleure tragédie est celle d'Inès de Castro. Parmi ses comédies, on distingue celles ayant pour titres *Bristo et o Zeloso* (*le Jaloux*). Il était président d'une Cour souveraine.

(4) *Ouvrir à la belle Inès la scène portuguaise.* Voyez la note ci-dessus.

(5) *Dans les bras de ces grands hommes.* Coridon, autrement Pedro Antonio Corrêa Garçao, s'était formé par l'étude des écrits de Caminha et de Ferreira. Voyez la note 9 de l'ode premiere, et page 39 de la notice.

(6) *Elpino.* Antonio Diniz. Voy. la note 11 de l'ode VI, et page 38 de la notice.

(7) *Alfeno*. Maximiano Torrès. Voy. note 1 de l'ode 5, et page 39 de la notice.

(8) *Bocage, Targini, Vicente*. Autres poètes portugais. Barbosa-Bocage est mort, il y a trois ans, à la fleur de son âge. Il était parent de notre célèbre madame du Bocage Il a publié 4 volumes de poésies. Elles consistent principalement en odes, cantates, pièces dramatiques, et traductions. Tous les poètes ses contemporains l'ont célébré dans leurs vers. Voyez pages 39 et 40 de la notice.

Targini, poète moins connu, d'origine italienne.

Vicente (Pedro), médecin des eaux thermales dc la reine, doué d'un certain talent poétique.

(9) *De l'enjoué Césario*. José Césario de Fonseca, poète portugais, natif de Sétubal, qui a excellé dans le genre badin. Après avoir fait les délices de Coimbre, où il exerçait la médecine, il mourut regretté de ses amis, il y a environ neuf ans.

ODE XXVIII.

(1) *Araujo, Braamcamp, Brito, Bezerra*. Tous quatre amis du poète.

Araujo, *Voy*. la note 1 de l'ode 4.

Braamcamp, Commandeur de l'Ordre de Christ. Il faisait par-

tie de la députation portugaise qui fut présentée à l'Empereur, lors de son séjour à Bayonne.

Brito, Chevalier de l'Ordre de Christ, diplomate distingué.

Bezerra, ci-devant ambassadeur de Portugal à La Haye.

(2) *Toi qui m'as donné cette liqueur.* L'auteur entend par cette liqueur la Malvoisie de Madère. Francisco Manoel a consacré dans ses vers l'origine de ce vin délicieux, et nous saisissons cette occasion pour offrir à nos lecteurs la traduction libre qu'un anonyme a faite en vers français du texte portugais.

Origine de la Malvoisie de Madère.

ODE.

« . . . . . Chia
» Munera, lætitiamque testæ;
» Dulcem elaborant cui saporem
» Hesperii pretiumque, soles. »

(*Ode latine de J. Philips, à Henri Saint-John*).

Sur la colline parfumée
Où Naxos à Bacchus offre son pur encens,
Le Dieu du Thyrse, un jour, d'une vigne embaumée,
Vierge encore, et de sa bien-aimée
Caressait les trésors naissans.

Amoureux des grappes dorées,
Promises aux banquets des Belles, des Héros ;
Il comptait leurs rubis, et, de ses mains sacrées ;
Au doux soleil de ces contrées
Etalait les pampres nouveaux.

D'un rosier, retraite odorante,
Où l'Amour épiait une nymphe aux abois,
Il voit Bacchus, épris d'une flamme innocente ;
Oublier, pour sa jeune amante,
L'Olympe, et ses premiers exploits.

— « Ciel ! quel abaissement étrange !
Voilà de nobles soins pour un Dieu si vanté !
Un vil cep a conquis le fier vainqueur du Gange !....
Flèche invincible ! pars, et venge
Eros, et sa Divinité.... »

Il dit,.... et de son arc fidèle
Ses redoutables mains ont courbé le croissant ;
Le trait qui dut frapper l'Oréade rebelle,
Navre la poitrine immortelle
Du favori du Dieu tonnant.

Lui, dont la valeur indomptée
Brava les durs Titans, quand, horrible lion (1),
Sous ses ongles vengeurs, leur horde épouvantée
Roula pâle, précipitée
Des vieux sommets du Pélion.

Plus timide que la Colombe,
Amour! cruel Amour! Evan cède à tes lois;
Sous les coups d'un enfant le Dieu chancelle, tombe,
Et son corps géant qui succombe,
Presse la terre de son poids.

— « Conquérant de la rive More,
Qui traînes les lions enchaînés à ton char!
O toi, qui révélas au monde qui t'adore,
Les secrets de l'auguste amphore
Où les Dieux puisent le nectar!...

---

(1) Tu cum parentis regna per arduum
Cohors, gigantûm scanderet impia,
Rhœcum retorsisti leonis
Unguibus, horribilique malâ.

Horat., Lib. 2., Ode 16.

» Lève-toi, vaincu! plus de guerre!
Tu sentiras long-tems le trouble de ton cœur;
Souviens-toi de l'*Amour!*.... » Et, dédaignant la terre,
Dans les régions du tonnerre,
Il s'élève en triomphateur.

Veuve du rival de Thésée,
O vigne! tu pleurais les amours du héros;
Et même en ton malheur, du ciel favorisée,
Par le noble sang arrosée,
Tes jeunes ceps ont bu ses flots.

Dans leurs veines régénérées
Jaillit du sang divin le torrent parfumé;
Le doux miel de l'Olympe, en leurs grappes ambrées,
Du levain terrestre épurées,
Répand son esprit embaumé.

Exilés de la Grèce antique,
Venise les offrit (1) à nos mâles aïeux,
Quand ses jaloux regards, sur la mer Atlantique,
Suivaient, dans leur course héroïque,
De Vasco les mâts belliqueux.

---

(1) Quelque tems après l'expédition de Gama, les Vénitiens, voyant avec inquiétude et jalousie les Portugais se frayer une

Frais Eden ! ombreuse Madère !
Tu nourris leur enfance en tes vieilles forêts,
Quand les feux de Vulcain (1), apres sept ans de guerre,
Soumirent ton heureuse terre
Au doux empire de Cérès.

De-là vint la séve amoureuse
Dont l'ardent Sétubal emmielle son trésor (2) ;
Ainsi du Carcavel la liqueur généreuse,
Des festins Reine glorieuse,
Ecume dans les coupes d'or.....

(*Note communiquée*).

---

route nouvelle et plus courte, vers les Indes, envoyèrent à la Cour de Lisbonne des ambassadeurs, avec la mission secrète de sonder et de pénétrer ses desseins. Parmi les présens qu'ils offrirent au roi, se trouvaient des ceps choisis de Chypre, de Chio, et de Malvoisie près d'Athènes, qui furent transplantés et cultivés à Madère. Telle est l'origine historique du célèbre vin de Malvoisie, et d'autres vins précieux de Portugal.

(1) Les premiers Colons, qui s'établirent à Madère, trouvèrent cette île couverte d'épaisses forêts, dont elle a pris son nom *Madera* ou *île des Bois*. Ils y mirent le feu. L'incendie dura sept ans. Indépendamment de la douceur du climat, l'extrême fertilité de cette île charmante est due aux sels provenus des cendres dont cette grande conflagration couvrit tout ce sol.

(2) Carcavel, Carcavellos et Sétubal, vignobles précieux du Portugal, qui doivent leur origine à des plants de Bourgogne.

ODE XXIX.

(1) *Tel qu'Eurus.*

. . . . . Vel Eurus
Per siculas equitavit undas.
Horat., Lib. 4, Od. 4.

(2) *Tu nous montres ce terrible Annibal.*

Dirus per urbes Afer ut Italas.
Lib. 4, Ode 4.

(3) *Il te proclame le roi des poètes qui ont touché la lyre romaine.*

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium
Romanæ fidicen Lyræ.
Lib. 4, Ode 3.

(4) *Chloé, Glycère, Lydie.*

Voy. l'ode d'Horace à Lydie, *Lib.* 3, *Ode* 9.

(5) *Les feux de la jalousie brûlent et consument ton sein.*

. . . . . Meum
Fervens difficili bile tumet jecur.
Lib. 1, Od. 13.

(6) *Il était votre favori.*

Vester, Camœnæ, vester in arduos
Tollor Sabinos.....
.....

Me fabulosæ vulture in Appulo
Altricis extrà limen apuliæ
Ludo, fatigatumque somno
Fronde nova puerum palumbes
Texere.....
.....
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis; ut premerer sacra
Lauroque, collataque myrto,
Non sine Dis animosus infans.

Lib. 3, *Od.* 4.

(7) *Toujours vivant de grace et de fraîcheur, on ne t'imitera jamais.*

Horace, dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse et douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif, et pressant,
Est par-tout instructif, par-tout intéressant.
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable.
Chez lui, le jugement aussi grand que l'esprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit;
Ses ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que prescrit sa brillante critique;
Il juge de sang-froid, et compose avec feu.

(*Vers traduits de Pope*).

ODE XXX.

(1) *Et tant de fleuves vaincus.* La conquête du Hanovre par le maréchal Mortier, en juin 1803. Elle suivit de près la déclaration de guerre contre la France, publiée à Londres le 16 mai précédent.

(2) *La fuite précipitée de leur chef.* Le duc de Cambridge, fils du roi d'Angleterre, évacua précipitamment le Hanovre, à l'apparition des troupes françaises, comme le duc d'Yorck son frere fut forcé de se rembarquer à l'affaire du Helder.

ODE XXXI.

(1) *Le sein de ton aimable mère.* La marquise d'Alorna, malade alors dans le monastère de Chellas près de Lisbonne, où elle était captive avec ses deux filles, que le poète désigne par les noms d'*Alcippe* et de *Duphné*. Le seul crime de cette noble famille était d'être alliée à quelques-uns des grands qui furent compromis dans la conspiration contre le roi Joseph I, en 1757.

ODE XXXII.

(1) *Cher Billing.* (Guillaume-Joseph), ami de l'auteur.

(2) *Quand Gama.* Imitation de ce passage d'Horace :

..... Teucer Salamina, patremque
Cum fugeret.....
Sic tristes affatus amicos.....

Lib. 1, *Od.* 7.

(3) *Avec Gama ne craignez rien !*

Nil desperandum, Teucro duce, et auspice Teucro. *Ibid.*

(4) *Au sommet de la roue.* La roue de la Fortune.

ODE XXXIII.

(1) *L'atroce et vil familier.* Voy. la notice.

(2) *Du cruel Mello.* Familier du Saint-Office.

(3) *A ton aimable et pieuse Souveraine.* D. Maria, fille du roi Joseph I, reine de Portugal, veuve de son oncle Pierre III. Son fils Jean-Marie-Louis-Joseph, prince du Brésil, fut déclaré régent du royaume, le 10 juillet 1799.

TABLE

Des Odes contenues dans ce Volume.

Ode première. *A l'Enthousiasme.* p. 1
II. *Neptune aux Portugais.* 23
III. *A la Nuit.* 35
IV. *A Dom* Antonio d'Araujo, *ami de l'Auteur.* 45
V. *Au Poète lyrique* Domingos-Maximiano Torres. 55
VI. *A la Poésie.* 63
VII. *Aux Chevaliers du Christ.* 71
VIII. *A la Vertu.* 83
IX. *Contre la Mollesse.* 95
X. *Le Sage aux prises avec l'Adversité.* 99
XI. *A Vénus.* 107
XII. *A l'Anniversaire d'Anarda.* 127
XIII. *Le retour de Marcie.* 135

ODE XIV. *Le bonheur de la Médiocrité.* p. 141
XV. *A Monsieur* Routiez. 151
XVI. *La gloire des Lettres.* 157
XVII. *Le véritable caractère de la Vertu.* 163
XVIII. *L'indépendance des Etats-Unis.* 169
XIX. *Les nouveaux Gamas.* 183
XX. *La gloire d'Albuquerque.* 193
XXI. *A l'occasion de l'Inauguration de la Statue équestre de* JOSEPH Ier., *roi de Portugal.* 203
XXII. *A une jeune Beauté.* 215
XXIII. *A Calliope.* 221
XXIV. *Sur l'attentat commis, en* 1757, *contre le roi* JOSEPH Ier. 227
XXV. *Aux Poètes portugais.* 231
XXVI. *A l'Espérance.* 237
XXVII. *A l'Amitié.* 241
XXVIII. *Au souvenir de mes Amis.* 249
XXIX. *A Horace.* 253

Ode XXX. *Sur la reprise des hostilités par les Anglais, en* 1803. 259
XXXI. *Consolation à une famille illustre.* 265
XXXII. *Sur la Constance.* 271
XXXIII. *L'exil du Poète.* 277

Fin de la Table.

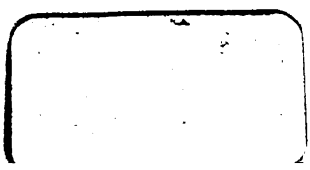
ERRATA.

Page x de la notice, ligne 14, *au lieu de* qui intéressaient son esprit et celui, *lisez* : qui intéressait vivement son esprit, et auquel.

Page xxvii, ligne 21, *au lieu de* accommodée des mœurs, *lisez* : accommodée à la faiblesse.

Page xliv, ligne 21, *après* pastorale, *ajoutez* : dans les vallées.

Page 123 des Odes, ligne 13, *au lieu de* amans, *lisez* : amours.

Page 151, *au lieu de* à Monseigneur, *lisez* ; Monsieur.

JUL 16 1940